

# DIX CHATEAUX DES ENVIRONS DE SOULTZBACH

A Thomas BILLER

1. Coup d'oeil sur l'histoire de Soultzbach & environs
2. Les deux Girsberg
3. Les trois châteaux de Wasserbourg
4. Schrankenfels, Haneck et Burgthalschloss
5. Soultzbach
6. Hohhattstatt
7. Laubeck
8. Conclusion

*Les relevés illustrant cet article ont été réalisés par l'équipe de l'ASAM sous la direction de Dominique WENGER, avec la participation d'Elisabeth TAGLANG, Jean CHARLES et Bernhard METZ.*

Bernhard METZ

# DIX CHÂTEAUX DES ENVIRONS DE SOULTZBACH

u

A. Thomas BILLET

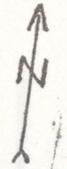
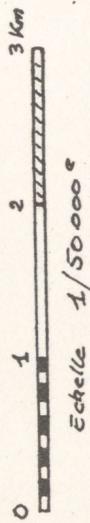
La vallée de Munster a compté au moyen-âge au moins cinq agglomérations fortifiées et quinze châteaux-forts (1). Les vallées de la Thur et de Villé, d'étendue comparable, ne comptent chacune que six châteaux, et même celle de la Bruche, la plus vaste des Vosges alsaciennes, en reste à la douzaine. Aucune des trois, au surplus, ne renferme plus de deux agglomérations fortifiées.

La forte densité des ouvrages défensifs dans le Val St Grégoire est d'autant plus surprenante qu'ils n'ont été érigés ni pour barrer une voie d'invasion, ni pour contrôler une artère commerciale (2) : en effet, la route de la Schlucht n'a été ouverte que très tardivement, de sorte que, pendant tout le moyen-âge et au-delà, la vallée est un cul-de-sac (3).

Il faut donc ici chercher une autre cause à la multiplication des forteresses. A cette fin, nous concentrerons l'étude sur la vallée du Krebsbach et les hauteurs qui la dominent à l'est : là, dans un rayon de 5 km autour de Soultzbach, se groupent onze châteaux et une ville forte. Mais, avant de les examiner individuellement, il convient de jeter un coup d'oeil sur l'histoire générale de ce coin de terre.

Les relevés effectués ont été réalisés par l'équipe de l'ASAM sous la direction de Dominique WENGER, avec la participation de Elisabeth TAGLANG, Jean CHARLES et Bernhard METZ.

ASAM 1978



	Agglomération fortifiée
	Village
	Château
	abbaye

△ STROHBERG  
KAHLENWASEN

+ HÜSERN

## 1. COUP D'OEIL SUR L'HISTOIRE DE SOULTZBACH & ENVIRONS

---

Le versant sud de la vallée de Munster, terre ingrate, car exposée au nord, est longtemps resté abandonné à la forêt (4). A l'époque carolingienne, c'est une dépendance du domaine royal de Colmar. Or, au 10<sup>e</sup> siècle, celui-ci est démembré : une moitié, le futur Niederhof, échoit vers 935 à l'évêché de Constance ; l'autre - plus tard l'Oberhof, siège du prieuré de St Pierre - est offerte vers 965 à l'abbaye suisse de Payerne (5). Hund a montré que, vraisemblablement, Constance reçoit alors les terres comprises entre le Schwarzenberg et le Krebsbach, et Payerne celles qui vont du Krebsbach à Wintzenheim (6).

A l'ouest et au nord, le domaine de Constance confine à celui de l'abbaye de Munster, dont l'avouerie est disputée, aux 12<sup>e</sup> et 13<sup>e</sup> siècles, entre l'Empire et l'évêché de Bâle (7). Au sud-est, de Boenlesgrab au Staufen, les terres de Payerne confinent à l'Obermundat (seigneurie de Rouffach), possession des évêques de Strasbourg. Au nord-est du Staufen, elles voisinent avec le territoire des Comtes d'Eguisheim-Dagsburg, qui sont les avoués de l'Oberhof (8).

Voilà donc un vaste territoire encore désert, mais susceptible d'attirer les défricheurs, à une époque où bien des paysans, à l'étroit sur la tenure paternelle, sont en quête de terres nouvelles. Mais qui dirigera la mise en valeur ? Les agents locaux. De plus, ce sont des ecclésiastiques, mal armés pour résister à d'éventuelles usurpations. Enfin, n'oublions pas qu'aux alentours, des voisins puissants - l'empereur, les évêques de Strasbourg et de Bâle, jusqu'en 1211 les Dagsburg - poursuivent des politiques d'expansion rivales, pour lesquelles ils ont besoin d'alliés sur place. Bref, pour de petits seigneurs entrepreneurs, la situation est idéale.

### 1.1 - L'ASCENSION DES GIRSBURG (12<sup>e</sup> - début 13<sup>e</sup> siècle)

Les premiers à entrer en scène sont les Girsberg (9). On les tient généralement pour des ministériels d'Empire (10), mais en sont-ils vraiment ? On ne les trouve sur les terres ni de l'Empire, ni de l'abbaye impériale de Munster.

On ne leur connaît aucun fief d'Empire, et leur château, allodial, s'élève apparemment sur les terres de Payerne (11). C'est au service de l'abbaye suisse qu'on les trouve en 1222 (12), et sans doute dès 1167, car à cette date les maires de l'Oberhof et du Niederhof de Colmar se nomment Erinfrid et Otto (13). Or un *Ernvrudus de Giresberg* est attesté vers 1162-68 (14), et ce prénom est assez rare pour avoir valeur d'indice, surtout qu'on retrouve constamment les Girsberg à Colmar par la suite.

Que Dietrich von Girsberg et ses frères soient témoins d'un acte de Frédéric Ier en 1186 (15) ne suffit de loin pas à faire d'eux des ministériels d'Empire, car l'acte concerne les droits de Payerne, il est émis à Colmar, et des ministériels des Dagsburg et de l'évêque de Bâle y témoignent aux côtés des Girsberg (16). Plus probante est la présence de Johann von Girsberg dans un diplôme de Frédéric II pour Molsheim en 1220 (17). Mais à cette date l'empereur a succédé aux Dagsburg comme avoué de l'Oberhof (8), et Colmar, où les Girsberg tiennent le haut du pavé (18), est devenu ville impériale (19).

En résumé, les sources sont trop maigres pour permettre une conclusion définitive. Que les Girsberg soient des ministériels ne fait aucun doute, à en juger par leur place sur les listes de témoins et par leurs alliances connues (20). Et il semble bien que, d'abord au service de Payerne, ils aient su, sans sacrifier leurs relations avec l'abbaye, glisser dans l'orbite impériale.

Cette attitude leur a valu, à court terme, une rapide ascension sociale (21) : les fils présumés du *villicus* de 1167 sont en état, moins de vingt ans après, de se nommer d'après leur forteresse. A la génération suivante (avant 1222), ils en sont déjà à bâtir leur second château, à une époque où la majorité des ministériels n'a pas encore réussi à en acquérir un seul. Avant le milieu du 13e siècle, leurs biens s'étendent au moins de Wasserbourg à Wickerschwih (au nord-est de Colmar), et de Meiwih (près d'Ammerschwih) à Soultz. Mais déjà l'apogée est atteint, et l'avenir s'annonce difficile. Car, à longue échéance, le choix politique des Girsberg les expose à de lourds dangers : sous Frédéric II (1212-50), la position des Hohenstaufen en Alsace est de plus en plus menacée.

## 1.2 - LA PRESSION DE L'ÉVÊQUE DE STRASBOURG (1197-1262)

Une première crise a éclaté vers 1197 ; Les évêques de Strasbourg et de Bâle, jusque là fidèles aux Staufen, s'allient contre eux avec Albert de Dagsburg, s'emparent de Colmar, envahissent et pillent l'avouerie de Munster, "qui semblait pourtant presque inexpugnable" (22) ( on se demande d'ailleurs ce qui lui a valu cette réputation (23) : Girsberg, seul château attesté dans la vallée à cette date, n'y a sûrement pas suffi. Faut-il supposer que Pflixburg, qui existe depuis quelque temps déjà en 1219 (24), a été bâti (juste) avant 1197 ? Ou serait-ce une allusion à la haie défensive qui isolait le territoire abbatial de l'avant-val, mais n'est citée que bien plus tard (25) ? Ou à l'hypothétique Fesseneck ?).

La crise de 1197-99 a sûrement affecté la position des Girsberg, mais aucun texte ne nous renseigne à ce sujet. Quoi qu'il en soit, la situation des Hohenstaufen se rétablit bientôt ; et au début du 13<sup>e</sup> siècle, l'entente avec l'évêque de Strasbourg est à nouveau cordiale. Mais pour peu de temps seulement : vers 1218, une nouvelle rupture s'amorce (26), qui désormais ne fera que s'aggraver jusqu'à la guerre ouverte (1246-50). Or n'oublions pas que Gueberschwihir et Rouffach, terres épiscopales, sont limitrophes de Soultzbach et de Wasserbourg : c'est-à-dire que la vallée du Krebsbach ne peut manquer d'être impliquée dans le conflit entre le prélat et les Staufen.

Peut-être leur antagonisme naissant a-t-il déjà influencé la construction de Wasserburg (avant 1222) par Andreas von Girsberg. Certes, d'autres motifs l'y ont incité. Mais il est fort possible qu'il ait également obéi au besoin de défendre ses positions contre de nouveaux venus : les sires de Gueberschwihir, vassaux de l'évêque, et fondateurs de Schrankenfels.

Ce château apparaît dans les textes en 1241, et a dû être construit moins d'une génération auparavant. Du haut de son rocher, il domine le coeur des possessions des Girsberg, et principalement Soultzbach, où, dès avant 1211, les Augustins de Marbach possèdent une cour (27). Marbach est une abbaye épiscopale. Elle a été fondée par un chevalier de Gueberschwihir (28), dont les successeurs ont très probablement des prétentions, voire des droits sur son avouerie, en particulier sur celle des possessions de Soultzbach.

On a donc l'impression que l'évêque, par l'intermédiaire de ses chanoines, puis de ses vassaux, pousse ses pions contre les Girsberg. Au moment où ses relations avec l'empereur commencent à se détériorer (à partir de 1218), il n'a pas dû voir d'un mauvais oeil un de ses chevaliers prendre pied dans la zone d'influence de fidèles des Hohenstaufen. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais elle tire quelque vraisemblance du site même de Schrankenfels : déjà sur le finage de Soultzbach, quoique tout proche de celui de Gueberschwihr, et doté d'une vue très étendue sur la vallée de Munster, mais nulle en direction de l'Obermundat. Ce site est à lui seul un programme, et les Girsberg ne s'y sont sûrement pas mépris.

Et pourtant, ce n'est pas de là qu'est venu le danger. Les Gueberschwihr-Schrankenfels se sont montrés fort peu entreprenants. En fait, de 1241 à la fin du siècle, on n'entend parler d'eux dans le Val qu'une seule fois, en 1261 (29). Tout se passe comme s'ils avaient très bientôt cédé leur château, avec la politique qu'il incarne, à leurs voisins les Hattstatt.

Mais avant d'en venir à l'offensive de ces derniers sous Rodolphe de Habsbourg (1273-91), il faut dire un mot de la situation sous l'Interrègne, bien que les textes ne l'éclairent guère. En 1247, Ulrich von Rappolstein promet d'aider Mathieu de Lorraine *contre ceuz de Guizesperch* (30). Mais comme le duc, par le même traité, se réserve de prendre parti pour ou contre les Staufen, on ignore dans quel camp sont les Girsberg. En tout cas, leur guerre avec le duc montre que leur champ d'action déborde le cadre du Val soit vers l'ouest, soit vers le nord (où Mathieu occupe Kaysersberg en 1248).

En 1261, les Geroldseck - l'évêque de Strasbourg et son père - tentent de s'emparer de l'avouerie de Munster, en principe au nom de l'Empire. A cette fin, ils bâtissent Schwarzenberg, sur la limite des terres de l'abbaye (31). L'abbé proteste (29), et avec lui le sire de Schrankenfels, qui voit son implantation dans le Val menacée par un concurrent trop puissant. Mais après la défaite des Geroldseck à Hausbergen, c'est l'évêque de Bâle qui s'approprie Schwarzenberg et l'avouerie de Munster (1262). En 1273, ce même prélat étant en guerre avec le landgrave Rodolphe de Habsbourg, ce dernier vient ravager le Val St Grégoire (32).

Dans ces conflits également, l'attitude des Girsberg est inconnue (33).

Notons toutefois qu'ils n'ont jamais de bons rapports ni avec les Habsbourg, ni avec l'évêque de Strasbourg, alors qu'ils sont vassaux de celui de Bâle (34) : on peut donc supposer qu'ils ont soutenu ce dernier.

### 1.3 - L'OFFENSIVE DES HATTSTATT (1275-85)

Ce choix politique des Girsberg n'est pas heureux, comme le montrera bientôt leur conflit avec les Hattstatt. Car ceux-ci, au contraire, ont su se gagner la faveur du landgrave Rodolphe, qui, à peine élu roi, nomme Conrad-Werner von Hattstatt son bailli (*Landvogt*) en Haute-Alsace (35). Et comme, par ailleurs, les nouveaux évêques de Strasbourg (Conrad von Lichtenberg, 1273-99) et de Bâle (Heinrich, 1275-86) sont résolument partisans des Habsbourg, les plus puissants appuis sont désormais assurés au *Landvogt*. En tant que tel, de plus, il réside au château impérial de Pflixburg (36), qui constitue pour sa politique une base de départ bienvenue.

En fait, les Hattstatt n'ont pas attendu ce moment (37) pour tourner leur ambition vers les terres nouvelles du Val St Grégoire : en 1250, ils acquièrent par échange les biens de Marbach à Soultzbach, mesure peut-être dirigée contre les Schrankenfels, mais qui fait d'eux, en même temps, les voisins des Girsberg (38). En tout cas, il est significatif que ce soit juste en 1275 que les Hattstatt fortifient Soultzbach (39). Cet acte témoigne d'une politique stratégique, mais plus encore économique : en ces temps de guerres incessantes, les paysans des alentours -en grande partie sujets des Girsberg (40)- sont tous disposés à venir s'établir à l'abri de l'enceinte urbaine. Mais, ce faisant, ils deviennent sujets des Hattstatt. Ceux-ci, en fait, détournent la matière imposable des Girsberg pour l'attirer à eux.

Or, ce qu'ils font à Soultzbach, d'autres le font au même moment à Wihr-au-Val, où les Girsberg sont également possessionnés (41). Avant 1279, Wihr est entouré d'un rempart. Par qui ? Aucun texte ne le précise, mais il s'agit plus que probablement des Rappolstein. Ceux-ci possèdent Hohnack et toute la vallée de la Weiss en amont de Kaysersberg. De là, ils ont pris pied sur le versant nord de la vallée de Munster, exactement comme les Hattstatt sur le versant sud. Désormais, les Girsberg sont menacés sur deux fronts. Leur réaction est violente : en 1279, ils incendient Wihr (42) et s'emparent de Turkheim (43).

Les hostilités ainsi ouvertes ne prendront fin qu'avec le siècle. Les protagonistes nous en sont déjà connus : les Girsberg, les Hattstatt et les Rappolstein ; la ville de Colmar et ses *schultheissen* Sifrid von Gundolsheim -qui, cette même année 1279, élève Hohlandsberg au nom du roi (44)- puis Walter Rösselmann ; au-dessus d'eux, l'évêque de Strasbourg et les Habsbourg. Mais les fluctuations de la politique générale provoqueront plus d'un renversement des alliances.

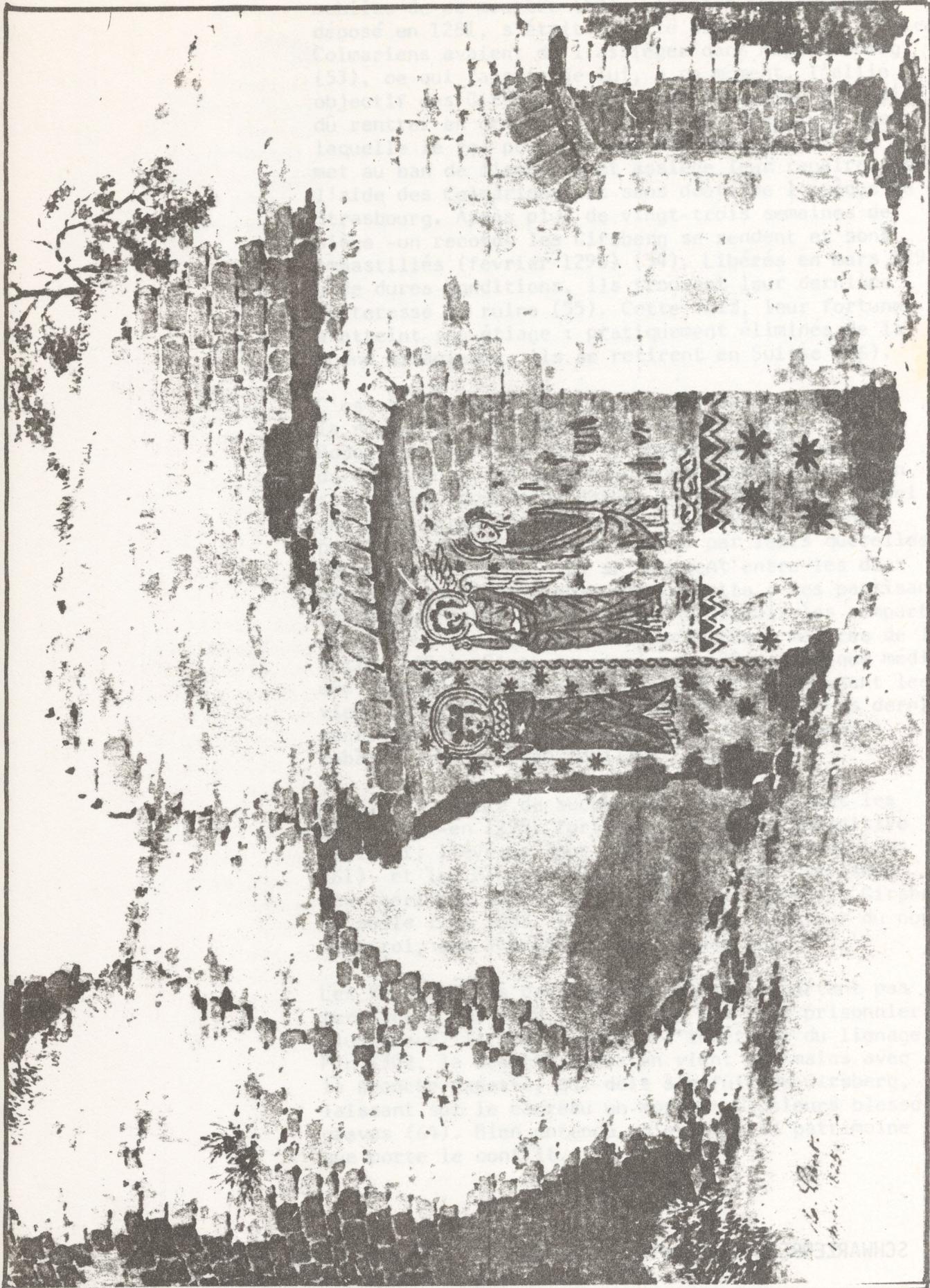
En 1280, les Colmariens font prisonnier le curé de Logelheim, un Girsberg ; un de ses parents est à son tour capturé au début 1281 (45). Pendant ce temps, les Girsberg -sans doute forts de l'appui des Rappolstein, qui entrent en guerre au même moment contre Colmar et l'évêque de Strasbourg- construisent une nouvelle forteresse, probablement sur le Staufen (46) : ce point stratégique domine les vallées de la Fecht et du Krebsbach, mais aussi Hattstatt et les terres de l'évêque, sur la frontière même desquelles il se dresse. C'est sans doute pourquoi le château est aussitôt détruit par les troupes épiscopales (47). Sans délai, les Girsberg le rebâtissent. Mais cette fois, ils se heurtent à la réaction des Hattstatt. Sur le sommet du Barben, juste en face du Staufen, ceux-ci ont décidé dès octobre 1280 d'élever une forteresse (48). L'annaliste de Colmar signale sa construction en 1282, en même temps que la réédification du château des Girsberg (49) : les deux faits sont manifestement liés, et il est impossible de savoir au juste lequel, de Hohhattstatt et de Girsberg-Staufen, a été commencé le premier, et a suscité, en réponse, la mise en chantier de l'autre.

Mais les Hattstatt n'en restent pas là : dès l'automne 1282, ils incendient la nouvelle forteresse de leurs rivaux. Les Girsberg ont perdu la première manche. Les Hattstatt, en revanche, renforcent leur implantation dans le Val en se faisant inféoder ou engager par le roi, en 1285, Gunsbach, Griesbach et la moitié de Zimmerbach (50). C'est peut-être aussi vers cette date qu'ils complètent la défense de Soultzbach en y élevant un château dans l'angle sud-ouest de l'enceinte.

#### 1.4 - LES TRIBULATIONS DES GIRSBURG

Quant aux Girsberg, on n'entend plus parler d'eux pendant sept ans. On relève seulement, en 1286, que le château de Wasserbourg, désormais tenu par D. von Hus, beau-père d'un Hattstatt, leur a échappé à son tour.

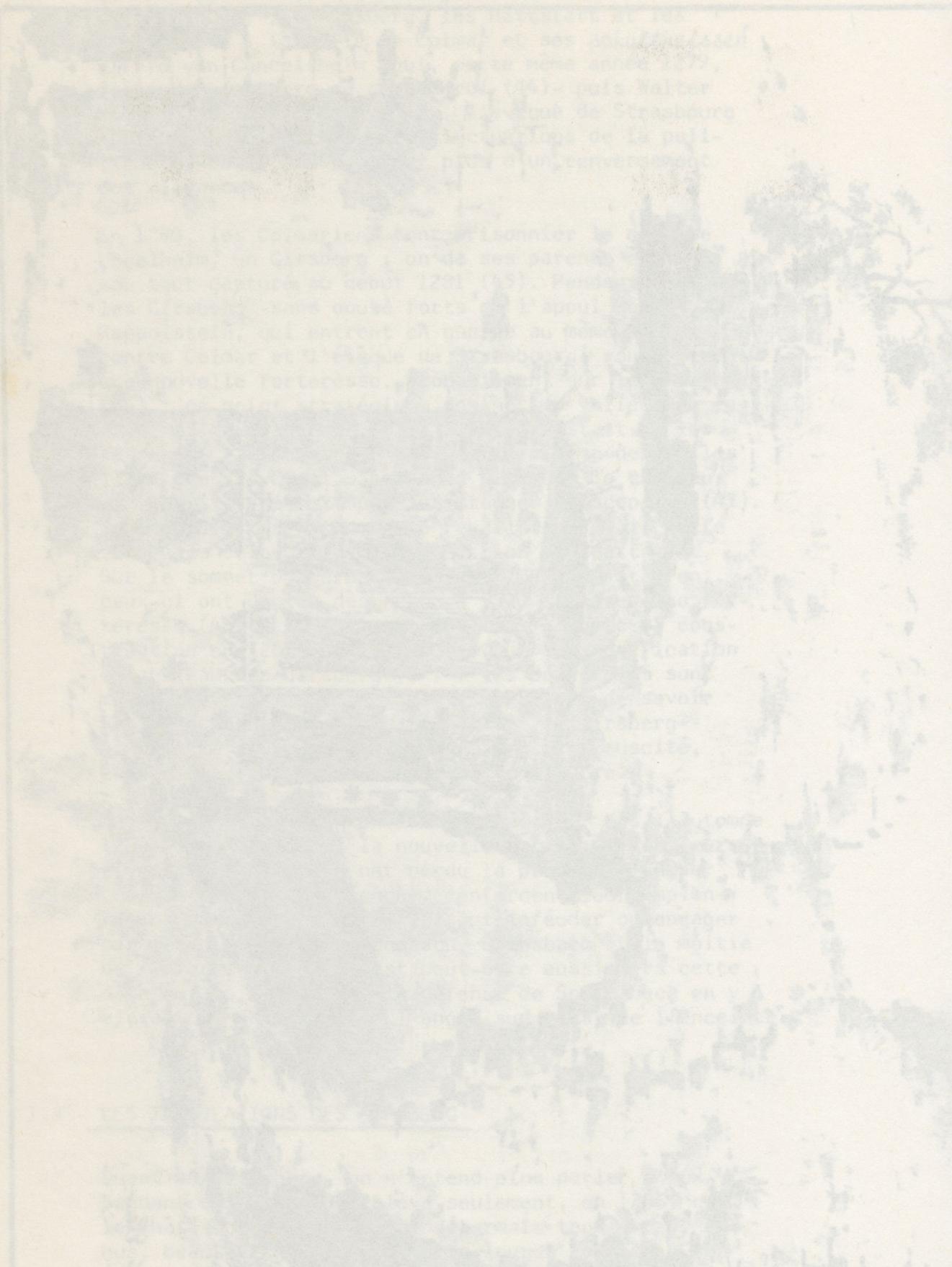
Pots, en 1269 ils inclinent un nomme Jusling à assés  
siner Sifrid von Gerdolshain (?) On ignore tout des



St. Peter  
1885

SCHWAB

Les fortifications ainsi revêtues de pierres fin  
qu'au 16<sup>e</sup> siècle, les protestataires nées en sont



SCHWARZENBERG : chapelle (tour SW) en 1825 - Coll. part. Bibl. mun. Colmar

Puis, en 1289, ils incitent un nommé Susing à assassiner Sifrid von Gundolsheim (51). On ignore tout des mobiles de ce meurtre (52). L'ancien *Schultheiss*, déposé en 1281, s'était révolté contre le roi, et les Colmariens avaient dû l'assiéger dans Hohlandsburg (53), ce qui faisait de lui, à ce moment, l'allié objectif des Girsberg. Mais, par la suite, il avait dû rentrer en grâce, à en juger par l'énergie avec laquelle le roi poursuit ses meurtriers : il les met au ban de l'empire, et assiège leur repaire avec l'aide des Colmariens, et sans doute de l'évêque de Strasbourg. Après plus de vingt-trois semaines de siège -un record- les Girsberg se rendent et sont embastillés (février 1290) (54). Libérés en mars 1291 à de dures conditions, ils trouvent leur dernière forteresse en ruine (55). Cette fois, leur fortune a atteint son étiage : pratiquement éliminés de la scène alsacienne, ils se retirent en Suisse (56).

C'est à ce moment que l'équilibre des forces dans la région se voit bouleversé par la mort du roi Rodolphe. Son fils Albert, soutenu par l'évêque de Strasbourg, se dresse en compétiteur contre son successeur Adolphe de Nassau (1292-98), pour lequel ont pris parti les Hattstatt (57). Quant aux Rappolstein, depuis longtemps minés par leurs querelles successorales (58), ils se divisent entre les deux camps. Colmar est l'enjeu de la lutte ; les partisans d'Adolphe, après avoir notamment détruit les remparts de Wihr et son château (59), se rendent maîtres de la ville (1293). C'est pourquoi, en 1296, l'évêque médite une campagne contre elle. A cette fin, soutenant les vieux ennemis des Hattstatt maintenant que ces derniers sont dans le camp opposé, il aide les Girsberg à rebâtir leur château familial (60).

Ainsi, la guerre de succession, affaiblissant les Hattstatt -en 1299, fort de la victoire définitive d'Albert, l'évêque leur impose de dures conditions (61)- et les Rappolstein - qui, en 1298, divisent leur héritage en trois parts (62) - remet les Girsberg en selle : en 1303, l'un d'eux, par la faveur du nouveau roi, est *Schultheiss* de Colmar (63).

Les tribulations des Girsberg ne sont pourtant pas terminées. Dès 1299, l'un d'eux est fait prisonnier. Plus grave, la haine monte à l'intérieur du lignage. Fin 1302, la branche aînée en vient aux mains avec la branche cadette, qui doit s'enfuir de Girsberg, laissant sur le carreau un mort et plusieurs blessés graves (64). Bien entendu, c'est sur le patrimoine que porte le conflit.

C'est ce qui explique que les Girsberg aînés -sous l'égide, semble-t-il, de l'évêque de Strasbourg (65)- entament en 1304 des négociations avec Heinrich von Rappolstein : ils lui offrent Girsberg (au Val) et tous leurs biens, à condition qu'il leur cède en échange "le château appelé *der Stein*" -actuellement Girsberg au-dessus de Ribeauvillé- et des revenus de valeur équivalente (66). Cet arrangement, unique dans l'histoire d'Alsace, signifie que les Girsberg désespèrent de leur situation dans le Val St Grégoire, au point qu'ils n'y trouvent d'autre issue que de quitter entièrement la vallée, pour tenter ailleurs un nouveau départ.

La réalisation pratique de l'échange ainsi projeté a sûrement suscité des difficultés considérables, dont la première était le règlement du contentieux opposant les Girsberg aux Rappolstein, notamment au sujet de Wihr-au-Val. On se souvient que ce problème, une génération plus tôt, avait déjà mené à l'incendie du bourg par les premiers. Heinrich von Rappolstein ayant rebâti le château (et sûrement l'enceinte urbaine) en 1303 (67), la question redevient brûlante, et dégénère en violences. Finalement, en 1306, les Girsberg renoncent à leurs prétentions (68).

Mais il faudra encore dix ans avant que l'échange envisagé en 1304 ne soit définitivement conclu : en 1316, les Girsberg abandonnent leur château patrimonial et sont investis du Stein (69). Contre toute attente, ils seront pour les Rappolstein des voisins et des vassaux fort supportables ; ni les uns ni les autres, autant qu'on sache, n'auront lieu de se repentir de leur curieux marché. Ce dernier, rappelons-le, concerne uniquement la branche aînée (*die nidern von Girsberg*). La branche cadette (*die obern von Girsberg*), qui réside à Colmar et au château de Walbach (70), conserve ses biens dans la vallée de Munster, mais n'y joue plus qu'un rôle modeste, même au temps où Hanemann von Girsberg est *Reichsvogt* de Pflixburg et de Munster (1373-75) (71). Finalement, en 1410, Hans-Wilhelm, le dernier des *obern von Girsberg*, brade tout son héritage à Smassmann von Rappolstein, et c'est ainsi que la plus ancienne famille du Val St Grégoire disparaît de la scène, laissant face à face ses vieux rivaux, les Rappolstein et les Hattstatt.

## 1.5 - HATTSTATT ET RAPPOLSTEIN FACE A FACE

Au début du 14<sup>e</sup> siècle, les Hattstatt ont acquis par mariage la moitié de Wasserbourg. Puis, en 1346, ils réussissent à arracher Wihr aux Rappolstein (72). Mais en 1370, Wigelis von Hattstatt cède tous ses fiefs - entre autres la moitié de Wasserbourg, Gunsbach, Griesbach et sans doute Pflixburg - à son cousin Hanemann vom Hus von Isenheim, dans des conditions suspectes, et qui suscitent les protestations de ses parents (73). Celles-ci n'empêchent pas le fils de Hanemann de conserver ces possessions, mais il meurt sans héritiers en 1430 (74). Les Hattstatt ont dû espérer qu'alors au moins, les biens dilapidés par feu Wigelis allaient leur revenir. Mais Smassmann von Rappolstein réussit à les racheter (75), et ne tient aucun compte de leurs protestations. Chacun étant persuadé de son bon droit, c'est à la *Fehde* (guerre privée) qu'on recourt en 1437 pour trancher le débat (76). Elle tourne à l'avantage des Rappolstein, qui conservent leurs acquisitions (77), récupèrent Wihr (78), et détiennent désormais la position la plus forte sur les deux rives de la Fecht.

## 1.6 - CONCLUSION : LA POLITIQUE CASTRALE DES CHEVALIERS

On peut arrêter ici l'exposé : non que le Val St Grégoire soit désormais épargné par les hostilités, mais les châteaux ont cessé d'y jouer un rôle. Plusieurs (Laubeck, Schrankenfels, un des Girsberg) sont déjà en ruines. Quant aux autres, ils ne sont même plus l'objet privilégié des conflits - à plus forte raison ont-ils cessé d'y jouer un rôle actif. On ne saurait affirmer qu'au 14<sup>e</sup> siècle on ne construit plus de châteaux : c'est alors que Girsberg-Staufen est rebâti, et que Walbach fait son apparition. Ce qui est clair en revanche, c'est que - à la différence du 13<sup>e</sup> siècle - il n'y a plus de politique castrale (79).

On admet généralement qu'une telle politique est le monopole des princes territoriaux, qui y incluent éventuellement les fortins des chevaliers de leur mouvance. En fait, comme le montre le cas du Val St Grégoire, ces derniers sont parfois capables, à leur échelle, d'une politique castrale autonome.

Les châteaux érigés au 13<sup>e</sup> siècle par les Girsberg, les Schrankenfels et les Hattstatt le sont essentiellement en fonction de leurs intérêts personnels : en vue de dominer à leur profit la vallée du Krebsbach. Schrankenfels et Wasserbourg, Girsberg-Staufen et Hohhattstatt se font face comme des pions sur un échiquier. Ils révèlent en même temps que la politique castrale est loin d'être toujours défensive, comme on se la figure volontiers : ces fortins ne dominent pas des possessions anciennes que l'on voudrait protéger, mais des terres nouvelles dont on cherche à s'emparer.

Wihr et Soultzbach montrent que la politique castrale est complétée - mais non remplacée - par une politique urbaine. Ici, cependant, nos chevaliers atteignent les limites de leurs possibilités, et leurs villes resteront de modestes bourgades.

Bien entendu, les entreprises de ces petits seigneurs ne sont pas entièrement indépendantes de celles des princes et de la "grande" politique : derrière tous leurs conflits, on perçoit la présence active de l'évêque de Strasbourg, et c'est à l'appui du souverain que les Girsberg, puis les Hattstatt, doivent leur succès. Pourtant, il est frappant que l'activité castrale dans la région de Soultzbach ne coïncide nullement avec les grands conflits qui secouent l'Alsace : ni le premier ni le second Interrègne (1197-99, 1246-73), ni le règne d'Adolphe de Nassau (1292-98) n'y voient apparaître de nouveaux châteaux. C'est sous les règnes "calmes" de Frédéric II et de Rodolphe qu'ils se multiplient. Il s'agit donc bien d'une politique autonome - et finalement fort efficace.

Considérons en effet le Val St Grégoire après le 13<sup>e</sup> siècle : l'évêque de Bâle en est pratiquement éliminé, celui de Strasbourg n'a pas réussi à y prendre pied, et il n'y reste plus grand'chose des biens de l'Empire. Deux familles d'envergure tout au plus régionale, les Rappolstein et les Hattstatt, s'y taillent la part du lion. Leur prépondérance s'accroît encore au 15<sup>e</sup> siècle, par l'extinction de trois lignages un peu plus modestes : les Schrankenfels (1427), les Girsberg (après 1422) et les Hus von Isenheim (1430).

Ce résultat est conforme à l'évolution générale des rapports entre seigneurs et vassaux : les seconds s'émancipent de plus en plus, car le plus souvent les seigneurs ont besoin d'eux plus qu'eux de leurs seigneurs ;

de sorte que, tandis que les princes s'efforcent d'utiliser à leurs fins les ambitions des chevaliers, ceux-ci exploitent à leur profit, avec plus de succès, les entreprises des princes. Sous le couvert de ces dernières, ils réussissent parfois, comme ici, à développer une politique castrale et territoriale autonome.

Ajoutons que le versant sud de la vallée de Munster se prête particulièrement bien à cette stratégie, pour deux raisons :

D'abord, parce qu'il s'agit d'un pays neuf. Dans la plaine anciennement peuplée, les droits sur les terres et les hommes sont appropriés depuis longtemps, et un seigneur ne peut guère s'agrandir qu'au détriment de ses voisins. Dans la vallée du Krebsbach, au contraire, le travail des défricheurs crée une richesse sur laquelle n'existent pas encore de droits acquis, et qui, de plus, s'accroît d'année en année par l'immigration. Elle appartiendra à qui s'arrogera la domination de la vallée - en y élevant un château.

En second lieu, parce que cette richesse est modeste : agriculture médiocre, commerce languissant, pas de ville digne de ce nom - rien qui excite particulièrement la convoitise des princes. Comme, de plus, le Val n'a aucune importance stratégique, les princes se sont résignés, sans trop de regrets, à l'abandonner aux appétits de leurs vassaux.

Pays neuf, le Val St Grégoire offre une belle carrière à l'expansion d'une famille ambitieuse. Mais, pays pauvre, il ne suffit pas à lui en donner les moyens. C'est une des raisons pour lesquelles le lignage autochtone des Girsberg est finalement supplanté par les Rappolstein et les Hattstatt, qui ont tous deux de solides assises dans la région la plus riche d'Alsace, celle du vignoble.

## 2. LES DEUX GIRSBURG

Jusqu'à la Révolution, il a existé un finage de Girsberg. Il forme actuellement la partie de celui de Wihr qui, sur la rive droite de la Fecht, s'avance en coin entre ceux de Soultzbach et de Wintzenheim (80). Là s'élevaient deux châteaux, tous deux nommés Girsberg jusqu'au 15<sup>e</sup> siècle : actuellement Gigelsburg sur le Staufen et Gigersburg ou Schänzel, sur l'Altschlossköpfel, juste au-dessus de la ferme Gigersburg (81). Celle-ci succède à l'ancien *Meierhof*, la ferme du château, à qui incombait la mise en valeur du finage de Girsberg (82).

### 2.1 - LES VESTIGES CONSERVES

#### 2.1.1 - GIRSBURG-STAUFEN

*(Des raisons techniques nous obligent à rejeter ce paragraphe en annexe à la fin de l'article. Nous prions le lecteur de s'y reporter, et de nous excuser.)*

#### 2.1.2 - GIRSBURG-SCHÄNZEL

Le second château occupe un site bien moins spectaculaire, mais d'accès plus aisé : un sommet boisé de 405 m d'altitude (Altschlossköpfel), qui domine directement le fond de la vallée, avec ses cultures et sa route.

Le côté de l'attaque est au S. Au niveau le plus haut, deux longs murs de refend N-S sont tout ce qui subsiste de la *Kernburg*. Elle devait être entourée, nettement en contrebas, d'une enceinte extérieure englobant une assez vaste basse-cour : au N, où subsistent quelques vestiges des communs (?), à l'W et peut-être au S. A l'E, l'enceinte basse, si elle a existé, devait jouer le rôle de fausses-braies. Au N, au S et au SW se voient les restes d'un fossé. Ailleurs, la raideur des pentes devait constituer une protection suffisante.

Les rares murs encore décelables ne montrent plus que des restes de blocage, conservés sur une hauteur insignifiante. On trouve sur le site des fragments de tuiles, de briques et de blocs de grès (la roche en place étant du gneiss). Des "fouilles" ont laissé de vilaines traces, sans apporter d'informations. Il s'agit probablement de celles de X. Valentin en 1907, dont on sait seulement qu'elles ont mis au jour une clochette, des fragments de carreaux de poêle armoriés, des pierres de taille et une citerne ou "oubliette" (comprendons : base de tour) de plus de 10 m de profondeur (83).

## 2.2 - LES DONNEES HISTORIQUES

Vers 1162-68, *Ernvridus de Giresberc* est témoin d'une donation à Pairis. Mais la notice qui nous l'apprend n'a été rédigée qu'aux alentours de 1200 (84). Elle ne permet donc pas d'affirmer qu'avant 1168, ce personnage -peut-être identique au maire de l'Oberhof à Colmar- se nommait déjà de Girsberg. En revanche, de ce que *Tietricus de Girsperg* et ses frères apparaissent en 1186 (85), on est en droit de conclure qu'à cette date existe un château de ce nom.

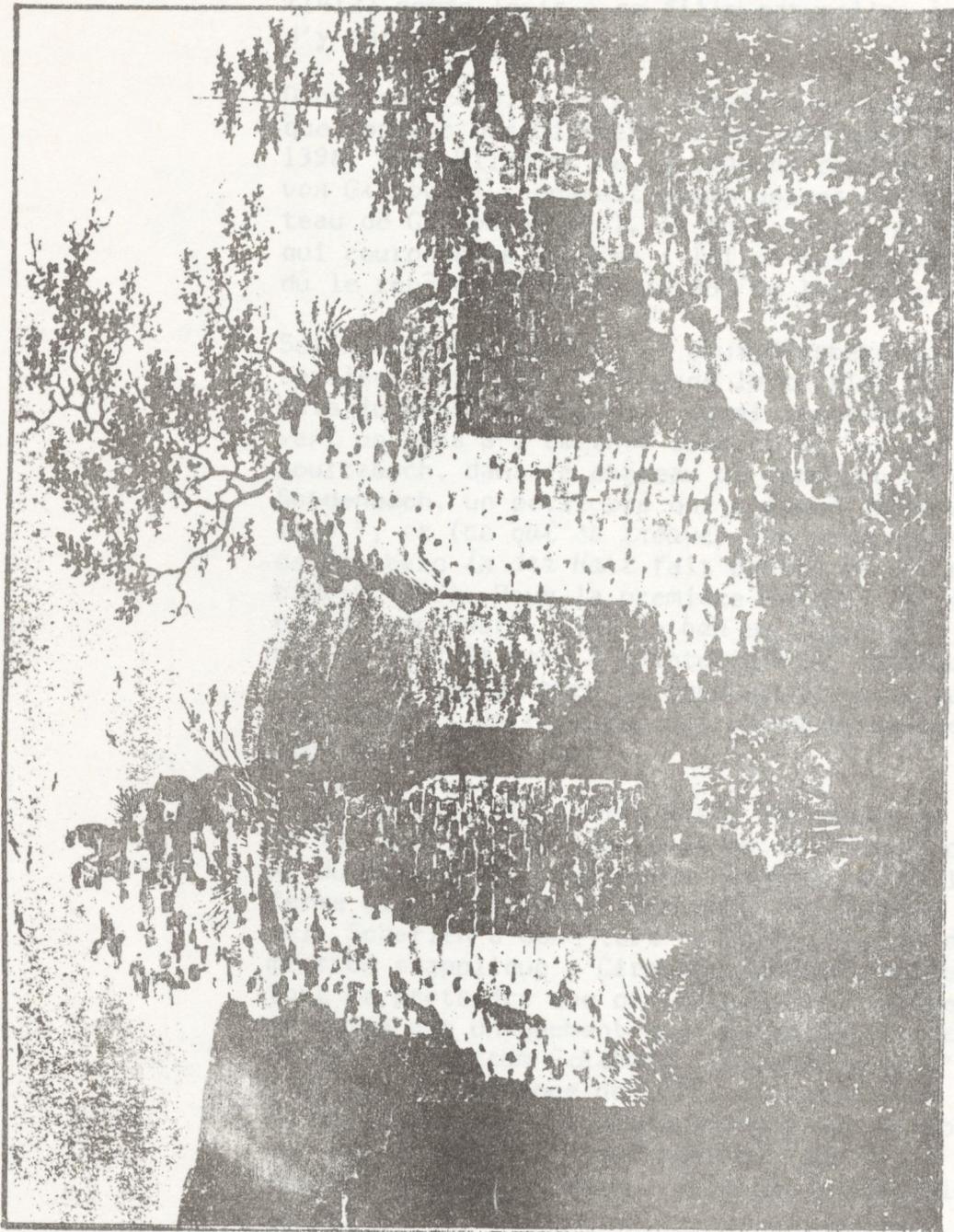
Salch (86) prétend que les Girsberg, avant la construction de leur forteresse, s'appelaient simplement Gir (ou *Geier* : oiseau de proie). De fait, il existe une famille de ce nom ; mais comme elle n'apparaît qu'en 1250 (87), cette supposition est parfaitement arbitraire. Les Gir sont plus vraisemblablement une branche cadette des Girsberg.

Le Dominicain de Colmar signale qu'en 1281, les Girsberg construisent, sur le sommet du mont ... (*lacune du manuscrit*), un château qui est aussitôt démoli par les hommes de l'évêque de Strasbourg, sans doute avant même d'avoir été achevé. Rebâti sans délai par les Girsberg, il est incendié par les Hattstatt dès 1282 (88). Il s'agit là très probablement, comme l'a déjà suggéré Schöpflin (89), de Girsberg-Staufen. C'est en effet dans ce cas qu'on s'explique le mieux la réaction immédiate de l'évêque -la forteresse est sur la limite même de ses terres et les domine- et des Hattstatt, qui élèvent au même moment Hohhattstatt, juste en face du Staufen. D'autre part, s'il est normal qu'un Colmarien sache le nom de ce sommet important, il n'est guère croyable que celui d'une colline en soi aussi insignifiante que l'actuel Altschlossköpfel lui ait été connu.

En avril 1289, les Girsberg sont mis au ban de l'empire pour le meurtre de S. von Gundolsheim, et le roi ordonne d'assiéger leur château. Selon la chronique d'Ellenhard (90), le siège ne commence que le 29 août ; mais Rodolphe de Habsbourg aurait déjà émis un acte le 30 juin au siège de Girsberg dans le Val de Munster (91). Quoi qu'il en soit, les défenseurs résistent avec la dernière énergie, de sorte que les assiégeants se voient obligés de saper le rocher portant le château. C'est alors seulement que les Girsberg se rendent à merci, le 6 février 1290 (92). Le siège, de loin le plus long qu'ait enregistré l'histoire d'Alsace, a duré plus de 23 (voire de 31) semaines, et coûté une fortune : plus de 1900 livres pour le salaire des mineurs - et pour nourrir les assiégeants, 1400 pains, deux boeufs, deux porcs et deux tonneaux de vin par semaine ne suffisent pas. Confisquée au profit de l'Empire (93), la forteresse n'est démolie qu'un an plus tard, au moment où les Girsberg sont libérés de prison. Il s'agit peut-être d'une initiative des Colmariens, soucieux de mettre hors d'état de nuire ces inquiétants voisins (94).

En 1296, un château de Girsberg est rebâti (95). Plutôt que de la forteresse érigée en 1281, et détruite trop tôt pour avoir reçu un nom, il semble s'agir de la demeure ancestrale des Girsberg. C'est dans ce château qu'éclate en 1302 une rixe sanglante entre les deux branches du lignage (96). Les aînés, restés maîtres de la place (97), ont l'idée de la céder aux Rappolstein en échange du Stein (l'actuel Girsberg de Ribeauvillé). L'exécution du projet traîne pendant douze ans. Mais en 1316, une charte (98) en règle les modalités définitives. Elle est malheureusement assez obscure (99). A la lumière de l'évolution ultérieure, et malgré le passage où les Rappolstein promettent aux Girsberg le libre accès *ze dem Steine und zuo der burg*, je la comprends ainsi : les Girsberg (aînés) cèdent leur château, en toute propriété, aux Rappolstein, et reçoivent d'eux, en fief, le Stein et lui seul. Ce n'est pas une brillante affaire ; pour qu'ils s'y soient résignés, il faut vraiment que leur position dans la vallée de Munster soit devenue intenable. Peut-être tiennent-ils avant tout à avoir un château à eux tout seuls, que la branche cadette ne viendra en aucun cas leur disputer. Le fait est qu'en devenant vassaux des Rappolstein, ils semblent avoir acheté, au prix de leur indépendance, une tranquillité durable. Jusqu'à leur extinction, vers le milieu du 15<sup>e</sup> siècle, ils conservent paisiblement Girsberg-Stein, en fief des Rappolstein (100).

Ceux-ci, de leur côté, disposent en toute liberté de Girsberg-au-Val. Dans les partages familiaux de 1385 et 1393, il est attribué à Bruno (101), qui en fait oblation, avec trois d'ouverture, au duc Wenceslas de Luxembourg en 1379 (102), le promet en dot à sa sœur (1377 ?), mais ne le lui remet jamais (103) et le donne provisoirement à Pierre de St. Ric, archidiacre de Colmar, qui s'engage en 1396 à y dépenser 100 florins en réparations (104). Le fils de Bruno, Smechan, l'assigne finalement



droits  
and, en  
le dicit  
en ché  
tut  
ent  
al  
Oberhof  
ni doi  
ous de  
de du  
la  
théat  
èmes  
nt, au  
car un  
aut-  
ard  
ou  
firage  
du pied  
l'actuelle  
du Schan-  
ou long  
li a  
Peyrene  
Koll  
Oberhof  
l'accord  
erg-Schm-  
ven Rap-  
as en

En avril 1289, les Girsberg sont mis au ban de l'empire pour le meurtre de S. von Cundoisheim, et le roi ordonne d'assiéger leur château. Selon la chronique d'Ulrich von Eichen (130), le siège ne commence que le 29 août ; mais Rodolphe de Habsbourg aurait déjà émis un acte le 30 juin au siège de Girsberg dans le Val de Munster (91). Quel qu'il en soit, les défenseurs résistent avec la dernière énergie, de sorte que les assiégeants se voient obligés de taper le rocher portant le château. C'est alors seulement que les Girsberg se rendent (131).



peut-être Girsberg-Stein, en fief des Neppolstein (100).

Ceux-ci, de leur côté, disposent en toute liberté de Girsberg-au-Val. Dans les partages familiaux de 1368 et 1373, il est attribué à Bruno (101), qui en fait oblation, avec droit d'ouverture, au duc Wenceslas de Luxembourg en 1379 (102), le promet en dot à sa soeur (1377 ?), mais ne le lui remet jamais (103), et le confie provisoirement à Pierre de St Dié, *schultheiss* de Colmar, qui s'engage en 1396 à y dépenser 100 florins en réparations (104). Le fils de Bruno, Smassmann, l'assigne finalement (1412) comme logis à sa fille naturelle, à charge d'y garder le bétail (105).

Dans tout cela, il n'est jamais question de droits quelconques des Girsberg. C'est pourquoi, quand, en 1398, Hans-Wilhelm, de la branche cadette (*die obern von Girsberg*), apparaît comme possesseur d'un château de Girsberg (106), il doit s'agir de celui qui couronne le Staufen : lui ou ses parents ont dû le rebâtir dans le courant du 14e siècle.

Selon Scherlen (107), les deux Girsberg-au-Val seraient cités dès 1328 dans le terrier de l'Oberhof. Mais jugeons sur pièces : parmi les terres qui doivent un cens à l'Oberhof sont cités "en dessous de Soultzbach, dans le château de Girsberg, à côté du Sebdenbach, un petit pré qui s'étend jusqu'à la rive", et (*ce qui se trouve*) "en dessous du château de Girsberg *in der Hart* fait partie de ces mêmes biens" (108). Pour la première mention, il faut sans doute comprendre "dans le *ban* de Girsberg", car un pré ne saurait être à l'intérieur du château, surtout s'il est au bord du Sebdenbach (plus tard Sippenbach), un ruisseau qui prend sa source au pied du Schänzel (109).

Quant au lieu-dit *in der Hart*, les plans de finage du 18e siècle (110) montrent qu'il s'étend du pied NE du Rebberg de Soultzbach jusqu'au NE de l'actuelle ferme Gigersburg, donc également en dessous du Schänzel. Scherlen a donc tort de croire que la deuxième mention s'applique à Girsberg-Staufen, comme il a tort de prétendre que ce château est fief de Payerne : le texte dit uniquement que les terres *in der Hart* - et non le *castrum Girsberg* - dépendent de l'Oberhof. D'ailleurs l'échange de 1316, effectué sans l'accord de Payerne ni de quiconque, montre que Girsberg-Schänzel est allodial, ce qui explique que Bruno von Rappolstein puisse en faire oblation à Wenceslas en 1379.

En 1410, Hans-Wilhelm, le dernier des *obern von Girsberg*, célibataire et criblé de dettes, engage à vil prix tous ses biens, y compris son château de Girsberg, à Smassmann von Rappolstein (111). Puis il quitte l'Alsace, prend du service à Bâle et y fait un riche mariage. En 1422, il réapparaît à Girsberg-au-Val (lequel des deux ?). Smassmann von Rappolstein et Hans von Lupfen-Hohnack - ennemis d'ordinaire - s'unissent pour venir l'assiéger, le 12 juin, au nom du duc de Lorraine (?). Hans-Wilhelm ne s'y attendait pas : il n'a ni vivres ni munitions. Quatre jours plus tard (avant ou après la prise du château ?) il est tué d'un coup d'arquebuse ; Girsberg est incendié, et sa veuve est conduite "à l'autre château, chez Werlin von Altenkasten" (112).

A qui profite le crime ? A Smassmann, car le contrat de 1410 stipule que les biens mis en gage lui resteront acquis si Hans-Wilhelm ne les rachète pas avant sa mort. Or, renfloué par son mariage, il en avait probablement les moyens. Grâce à son trépas prématuré, Smassmann s'approprie définitivement tout le patrimoine des *obern von Girsberg*.

A vrai dire, toute cette affaire est extravagante : Hans-Wilhelm se serait tranquillement installé - avec sa femme, mais sans munitions - dans un château qui ne lui appartient pas. Smassmann, lui, aurait mis le feu à un château qui lui appartient ! Pourtant les faits, attestés par deux chroniqueurs indépendants, doivent être exacts. Mais les tenants et aboutissants nous échappent complètement.

De ce fait, il est très difficile d'établir lequel des deux Girsberg a été détruit en 1422. A priori, on supposerait volontiers que Hans-Wilhelm est revenu dans son ancienne demeure, qui était très probablement Girsberg-Staufen. Mais en 1441 sont mentionnés les deux châteaux, et les frais de garde (*Burghute*) de celui acheté à Hans-Wilhelm (113) : donc il est encore habité. *Encore* et non pas *de nouveau*, comme le montre le terrier de 1443 : il cite le château ruiné (*gebrochen sloss*), dont dépend le droit de pêche. Or ce dernier appartenait jadis aux Altenkastel (114), qui, par conséquent, résidaient sans doute au "petit château". Le Girsberg ruiné de 1443 semble donc bien celui qui a brûlé en 1422, puisque, dans les deux cas, il s'oppose au Girsberg des Altenkastel.

Ce dernier, selon Scherlen, est Girsberg-Schänzel. Mais celui-ci ne mérite guère le nom de *kleine sloss*.

Inversement, c'est assez vraisemblablement de lui que dépend la ferme, car il est le plus proche d'elle, en même temps que le plus ancien. De plus, les "fouilles" de 1907 y ont mis au jour une couche d'incendie, qui pourrait dater de 1422 (115). Ainsi le petit château des Altenkastel, encore debout au milieu du 15<sup>e</sup> siècle, serait au sommet du Staufen : résultat paradoxal - les châteaux les moins accessibles sont d'ordinaire abandonnés les premiers - et résultat, il faut l'avouer, bien incertain, car les sources ne facilitent vraiment pas la distinction entre les deux homonymes (116).

De toute façon, le second Girsberg ne semble pas avoir survécu très longtemps au premier. Les dernières traces (écrites) d'occupation remontent au milieu du 15<sup>e</sup> siècle. En 1441, il est question des revenus de la boulangerie du château (four banal ?) (117). La même année, le *Liber marcarum* recense encore deux chapelains à Girsberg-au-Val (118). L'un a deux marcs de revenu, l'autre six marcs, somme exceptionnelle. Cet état de fait remonte au 14<sup>e</sup> siècle, car l'ancien pouillé de Bâle - écrit vers 1375-80, connu par une copie de 1394 (119) - indique déjà les deux mêmes chapellenies avec les mêmes revenus. Comme aucun (autre) château d'Alsace n'a plus d'un chapelain, il est probable que chacun des deux Girsberg avait le sien (120). Dans ce cas, l'ancien pouillé de Bâle (vers 1375-80), contiendrait la première mention de Girsberg-Staufen après sa reconstruction par les *obern von Girsberg*. Cependant, la prébende peut très bien survivre à la destruction du château, et même de la chapelle castrale (121), pourvu que ses revenus subsistent. L'existence de deux chapelains ne saurait donc prouver qu'en 1441 les deux châteaux sont encore habitables. En revanche, que les deux prébendes soient, peu après, annexées à celle de Walbach (122) suggère qu'on se désintéresse des deux châteaux, et peut-être que le second est déjà abandonné à son tour. On y nomme encore un *Burgvogt* en 1445 (123) ; mais par la suite, on n'en entend plus parler, jusqu'à ce qu'en 1507 les Rappolstein fassent oblation à l'abbé de Murbach du "château ruiné de Girsberg" (124). Lequel ? C'est ce que la charte, une fois de plus, omet de préciser. Mais comme tous les biens provenant de Hans-Wilhelm von Girsberg sont compris dans l'oblation, il est permis de supposer que le château est également le sien - c'est-à-dire, d'après les hypothèses qui précèdent, celui qui était encore debout en 1445. Il aura vraisemblablement été abandonné dans la deuxième moitié du 15<sup>e</sup> siècle.

Salch (125) pense que Girsberg-Schänzel pourrait avoir succédé à Girsberg-Staufen par suite d'un transfert de site au 13<sup>e</sup> siècle. Les textes contredisent cette hypothèse. On a vu qu'il est très probable (quoique non certain) que le château du 12<sup>e</sup> siècle ait été sur le Schänzel, et que le Staufen n'ait été occupé durablement qu'aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles. Les habitudes présidant normalement au choix des sites semblent ici bouleversées par le jeu de facteurs conjoncturels. Le plus curieux est qu'au 14<sup>e</sup> siècle, la branche cadette des Girsberg aille établir sa demeure au haut du Staufen : peut-être, par le choix d'un site aussi dominant, veut-elle nier symboliquement le déclin effectif de sa puissance - geste de défi anachronique, et pour cette raison toléré. Peut-être aussi, pour élever un château sans autorisation (126), choisit-elle un lieu déjà fortifié par ses ancêtres, et sur lequel, à ce titre, elle se sent un droit. En tout cas, en s'installant en un site aussi éminemment incommode, elle atteste la puissance des motifs symboliques qui, seuls, ont pu inspirer son geste.

### 3. LES TROIS CHATEAUX DE WASSERBOURG

#### 3.1 - SUR L'HISTOIRE DU CHATEAU DE WASSENBERG

En 1222, un accord est conclu entre Payerne et Andreas von Girsberg (127). Ce dernier tenait du monastère une *forasteria*, mot qui désigne à la fois un office de forestier et le territoire dans lequel il s'exerce (128). Or il a bâti un château sur la *forasteria* de Payerne et sur celle de Constance, sans l'accord de l'une ni de l'autre (129). Sur la protestation des moines, il accepte de reprendre en fief de Payerne "la moitié du château qui revient de droit" au monastère. De plus, le "service" annuel qu'il lui devait pour sa *forasteria* est converti en une redevance d'un demi-foudre (environ 5 hl) de vin de Wintzenheim. L'accord précise (précaution significative !) que la moitié des dîmes et de l'église construite *in dicto oppido* (dans le lieu fortifié susdit) continue d'appartenir à Payerne ; le monastère en nommera le chapelain (130) en accord avec Constance - qui possède par conséquent l'autre moitié.

L'expression *in dicto oppido* est énigmatique, car le texte ne mentionne aucun nom de lieu (à part Wintzenheim, qui est exclu). Hund (131) a certainement raison d'admettre que l'accord porte sur Wasserbourg. Si le château et le village ne sont pas nommés, c'est peut-être qu'ils sont tous deux de création si récente qu'ils n'ont pas encore reçu de nom. Sur leur rapport réciproque, on peut émettre deux hypothèses :

- ou bien l'agglomération est assez ancienne pour que Payerne et Constance aient déjà cru nécessaire de la doter d'une église (132), et c'est pour s'en assurer la domination qu'Andreas y construit un fortin.
- ou bien c'est du château qu'est né le village. Il s'est établi dans sa basse-cour (133) - ce qui justifie le nom d'*oppidum* - autour de la chapelle castrale - ce qui explique qu'un village à peine créé ait déjà son église. En revanche, on comprend mal que celle-ci, selon le texte, appartienne "de droit" à Payerne et Constance. Il faudrait admettre qu'Andreas la leur ait offerte pour se faire pardonner son coup de force (134).

Malgré cette réserve, je pencherais pour la seconde hypothèse, en faveur de laquelle plaident une expression comme "... decimarum, quas de labore hominum evenire *contigerit*", et le nom même de *forasteria*, qui indique que le ban de Wasserbourg, quelque temps auparavant, était encore couvert par la forêt.

Andreas a-t-il conclu un accord analogue avec Constance ? Si oui, la charte est perdue (135). La suite montre en tout cas qu'il ne s'est engagé à aucune redevance analogue à celle qu'il verse à Payerne. D'ailleurs, rien ne prouve que la *forasteria* de Constance était également aux mains des Girsberg.

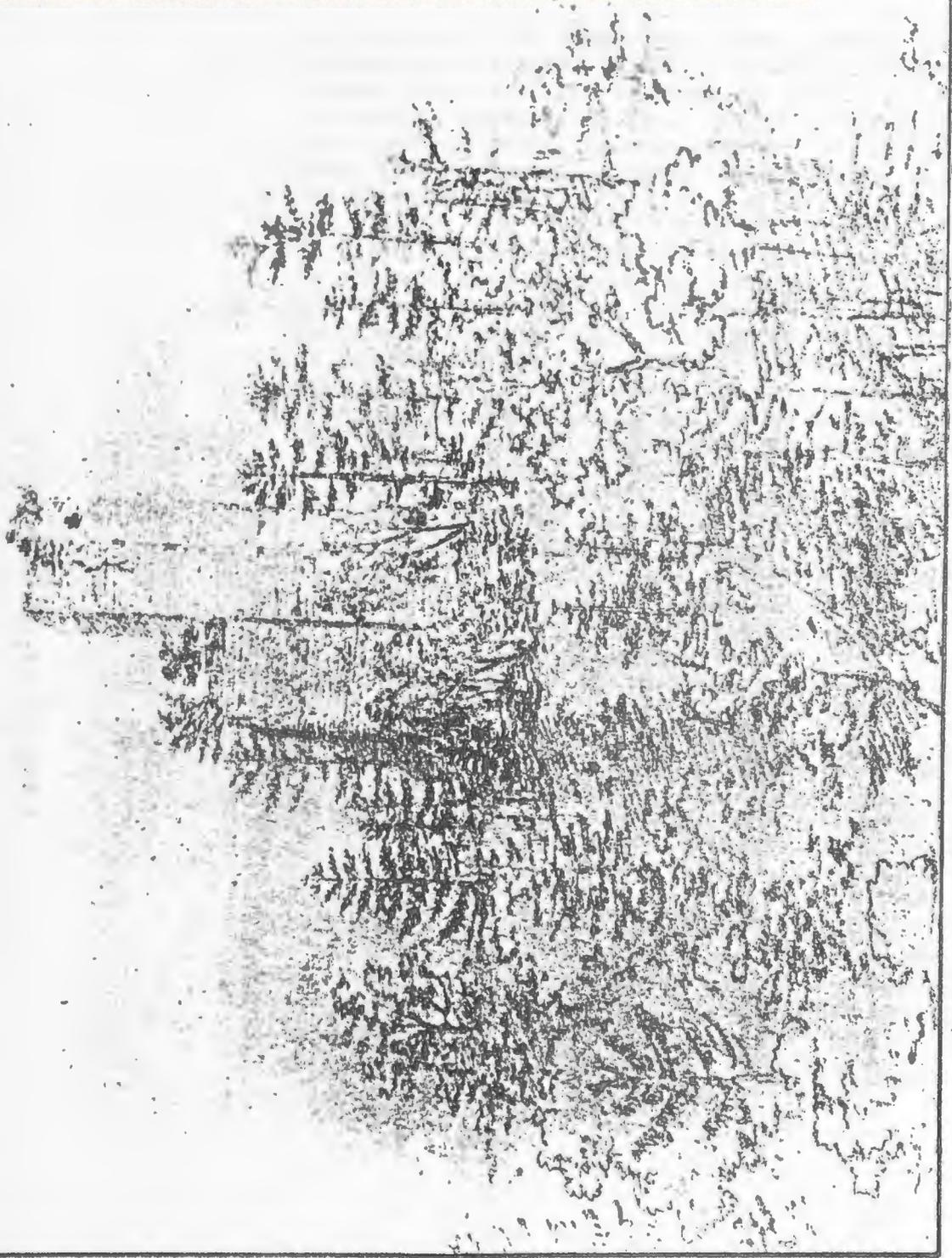
Les motifs de la construction du château ont été évoqués au chapitre 1 : peut-être est-ce une riposte à l'apparition de Schrankenfels. Peut-être aussi Andreas désirait-il une demeure bien à lui, indépendante de ses frères (136). Mais surtout, ayant remarqué la mise en valeur de la vallée du Krebsbach (137) - et sans doute participé lui-même à son organisation - il a voulu s'en assurer le profit. S'il y réussit, c'est sans doute grâce à l'appui tacite ou déclaré de Frédéric II (138) : avoué de l'Oberhof et du Niederhof depuis 1212, il aurait toutes les raisons d'intervenir, puisque c'est en fait sur ses prérogatives que les Girsberg empiètent. Or, dans la charte de 1222, il n'est même pas nommé (139). Silence éloquent : en fait, l'empereur abandonne à Andreas les profits de l'avouerie de Wasserbourg pour s'assurer son appui contre l'évêque et ses vassaux de l'Obermundat.

Il faut attendre 1286 pour entendre à nouveau parler de Wasserbourg (140) : à cette date, le chevalier Dietrich von Wassenberg reçoit en fief de Payerne le château de Wassenberg, et ses dépendances, pour lesquelles il est tenu à un cens recognitif de dix ohms de vin rouge, c'est-à-dire d'un demi-foudre (141). Cette redevance prouve qu'il s'agit bien du même fief qu'en 1222. Cependant, les Girsberg la devaient pour *la moitié* du château et du village, alors que leur successeur la paie pour Wasserbourg tout entier. Ceci montre qu'entretiens, Payerne a acquis les droits de Constance, mais que ceux-ci ne se matérialisaient pas par un cens, puisque le nouveau feudataire ne doit rien de plus que le demi-foudre traditionnel.

Le sceau de D. von Wassenberg montre un écu à la bande vivrée (142) : ce sont les armes des vom Hus, anciens ministériels de Murbach, étroitement alliés aux Hattstatt.

Un paysan raconte les coutumes  
des gens de son pays par des vers

est toujours été du 15 au 15e siècle  
que le villageois doit pas donner à  
tour d'eau, mais à son maître  
(Monsieur) le roi en 1500 est assés  
une localité sans grand village  
penser qu'elle n'est toujours  
actuel (1900)



Malgré cette réserve, je pencherais pour la seconde hypothèse, en faveur de laquelle plaident une expression comme "... dactilium, quas de lapide nominum evenire configitur", et le nom même de Gotsche, qui indique que le ban de Wasserbourg, quelque temps auparavant, était encore couvert par la forêt.

Andreas a-t-il conclu un accord analogue avec Constance ? Si oui, la charte est perdue (135). La suite montre en tout cas qu'il ne s'est engagé à aucune redevance analogue à celle qu'il verse à Payerne. D'ailleurs, rien ne prouve que la Gotsche de Constance était également aux mains des Girsberg.

Les motifs de la construction du château ont été expliqués au chapitre précédent. Est-ce une riposte à l'apparition de la forêt ? Peut-être aussi un effort destiné à protéger les terres, indépendamment de ses autres intérêts. Mais, ayant appartenu à une famille qui possédait le Krebbsbach, il est probable que le château a été construit à son organe principal, et non en le profit. S'il y avait eu une autre intention, il aurait été tacite ou explicite, et mentionné dans les chartes de Wasserbourg et de Girsberg, et dans les relations de la famille.

On ignore comment ils ont acquis le château ; ce n'est sans doute pas par des voies pacifiques.

La forme *Was(s)enberg*, sous laquelle Wasserbourg est toujours cité du 13<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle (143), montre que le village ne doit pas son nom à un château entouré d'eau, mais à une hauteur couverte de pâtures (*Wasen*). Ce nom en *-berg* est assez surprenant pour une localité sise au creux d'un vallon, et donne à penser qu'elle n'a pas toujours occupé son site actuel (144).

La fille de D. von Wassenberg, Agnes, épouse Theobald von Hattstatt (+ 1297) (145). Elle a dû transmettre à leurs fils la moitié du fief, car Ulrich vom Hus ne tient de Payerne, en 1342, que la moitié du village et le château (sic), sous un cens de cinq ohms de vin rouge (146) - les cinq autres étant sûrement dûs par les Hattstatt (147).

En 1370, Wigelis von Hattstatt (petit-fils de Theobald et d'Agnes) vend sa moitié de Wasserbourg à son cousin Hanemann vom Hus von Isenheim (148). A sa mort, cette moitié semble avoir été disputés entre les Hus et les Hattstatt (cf chap. 1.5) : ces derniers réussissent à s'en faire investir par Payerne en 1385 (149), et la détiennent encore (ou de nouveau) en 1426 (148). Mais en 1428, Hans-Ulrich vom Hus dispose de tout le château.

Entretemps, celui-ci a subi un siège : en 1425, Friedrich von Hohenzollern, ennemi du comte de Wurtemberg, y a trouvé accueil ; sur quoi les sujets alsaciens de ce dernier, Riquewihr en tête, viennent l'y assiéger. Mais ils sont obligés de lever le siège au bout d'une douzaine de jours (150), ce qui montre que, deux siècles après sa construction, Wassenberg a gardé sa valeur défensive.

En 1428, Hans-Ulrich vom Hus von Isenheim engage à son beau-frère Smassmann von Rappolstein, pour 200 florins, le château et la vallée de Wassenberg, puis les lui cède définitivement en 1429. Payerne donne son accord, en se réservant son cens de dix ohms de vin rouge (151). En 1454, les Rappolstein sous-inféodent village et château, en s'en réservant l'ouverture, à Adam von Andolsheim. Celui-ci les cède dès 1456 à Burchard Stör, bailli des Rappolstein à Hohnack et à Wihr-au-Val (152). Les Stör conservent le fief jusqu'à leur extinction en 1595 (153) ; il retourne alors aux Rappolstein.

Le château figure encore sur la carte de Specklin en 1576 (154) ; on ignore la date de sa destruction.

### 3.2 - COMMENT DISTINGUER LES TROIS CHATEAUX ?

Il reste à déterminer auquel des trois châteaux de Wasserbourg s'applique cet historique. L'existence de deux autres châteaux est en effet attestée par Schöpflin, qui, en 1761, les décrit ainsi (155) :

- 1) une ruine sur un sommet, avec une tour quadrangulaire (sic !).
- 2) "dans le village, un château plus petit, maintenant disparu, sur un tertre peu élevé (*une motte ?*) ; il ressemblait plutôt à une maison bourgeoise (*entendons qu'il n'était pas, ou plus, fortifié*) et s'appelait Störenburg, du nom de ses fondateurs".
- 3) Strasburg, non loin du premier, figure sur la carte de Specklin en 1576 ; il n'en reste que quelques traces.

Au même moment (1761-62), les services de l'Intendance lèvent le plan du finage de Wasserbourg (156). Ils y indiquent, au N du village, une ruine nommée *Altschloss*, sur une hauteur dont la pente S s'appelle *Schlossrhein* (-rain). Au SW de l'agglomération, sur la crête entre le Hanspenbach et le Risperybach, une deuxième ruine est représentée comme un bâtiment rectangulaire entouré d'un fossé. Sur la minute du plan, elle porte le nom de *Klein-Strasbourg* (sic). Quant à Störenburg, il n'est pas noté, sans doute parce qu'il n'en reste vraiment rien - ou bien parce qu'il est dans l'agglomération, symbolisée par une grande tache rose où aucun bâtiment n'est figuré individuellement.

Salch a eu le mérite de faire connaître ce plan (157), mais l'interprétation qu'il en donne est contestable : les deux châteaux étant représentés comme une tour entourée à quelque distance d'un fossé, il croit y reconnaître des mottes. Mais en fait, les géomètres de l'Intendance symbolisent de la même façon la plupart des ruines médiévales, notamment Haneck et Schrankenfels (158). D'ailleurs, *Altschloss* au moins n'est en aucun cas une motte, puisqu'il s'agit du château dont les ruines subsistent encore au N de Wasserbourg.

Salch n'a pas su identifier Altschloss ; il est pourtant bien indiqué sur une hauteur de la rive gauche du Krebsbach, au N du village, ce qui exclut toute hésitation.

Quant à Strasburg, le plan de l'Intendance est assez précis pour qu'on puisse le localiser lui aussi : sur la crête boisée que la carte d'état-major nomme Kieferwald, entre les vallons du Hanspenbach et du Krebsbach (Risperybach au 18e siècle).

(Voir l'annexe à la fin de l'article)

Pour identifier la *burg Wassenberg* citée par les textes avec l'une des trois ruines ci-dessus, partons de la charte de 1222, selon laquelle Andreas a bâti son château sur les terres de l'Oberhof et celles du Niederhof, donc, nécessairement, sur leur frontière. Cette dernière, selon le raisonnement fort plausible de Hund (159), doit être le Krebsbach. Or seul Störenburg a pu se dresser au bord de ce ruisseau. Ce serait donc lui que nomment les textes de 1222 à 1594 (160). Il tirerait son nom actuel de celui de ses derniers occupants, les Stör, (1456-1595), exactement comme le château de Lützelburg, habité par les Rathsamhausen à partir de 1557, porte maintenant leur nom, et comme le Stein a pris celui des Girsberg (ch. 2.2).

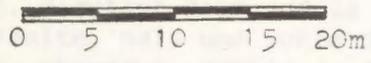
Ce qui affaiblit ce raisonnement, c'est d'abord que rien ne prouve que Störenburg ait bien été au bord du Krebsbach ; c'est ensuite qu'en 1259 ce ruisseau n'est pas, ou n'est plus, la limite de Payerne et de Constance. A cette date, en effet, le chapitre de Constance cède aux bourgeois de Rouffach un terrain compris entre l'Ammentalbach et le sentier dit *Zestorhisbach* en longueur, et en largeur entre le *Sulczbach* et la voie publique (161). Cette dernière ne peut être que la route de Soultzbach à Rouffach par Osenbach ; le *Sulczbach* est l'actuel Krebsbach, dont l'Ammentalbach (162) est un affluent de la rive droite, jailli de la source St Martin au SW de Schrankenfels. Le sentier *ze storhisbach* (zu Storchesbach) menait sans doute à Dorschbach, au NE de Wasserbourg (163). Le terrain ainsi délimité se trouvait donc nécessairement sur la rive droite du Krebsbach (au pied de Laubeck), alors que, selon Hund, les possessions de Constance devraient se cantonner sur la rive gauche. Par conséquent, ou bien la théorie de Hund est fautive, ou bien la mise en valeur de la vallée a donné lieu à des achats ou échanges de terres dont nous ignorons tout.

Si donc le *castrum* de 1222 n'est pas nécessairement au bord du Krebsbach, un autre argument prend toute sa force : en 1576 et en 1761, un des châteaux se nomme Strasburg, un autre - celui qui se dresse au N du village - tout simplement Waszenburg/Wasserburg. S'il porte le même nom que celui que citent les textes médiévaux, pourquoi ne lui serait-il pas identique ? Dans ce cas, Störenburg ne serait, conformément à la description de Schöpflin, qu'un manoir du 15<sup>e</sup> ou 16<sup>e</sup> siècle. Les Stör l'auraient bâti à une époque où, comme tant d'autres, ils avaient dû perdre le goût d'habiter un incommode château de montagne. - Quant à Strasburg, il faut se résigner à tout ignorer de son histoire.

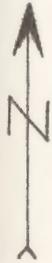
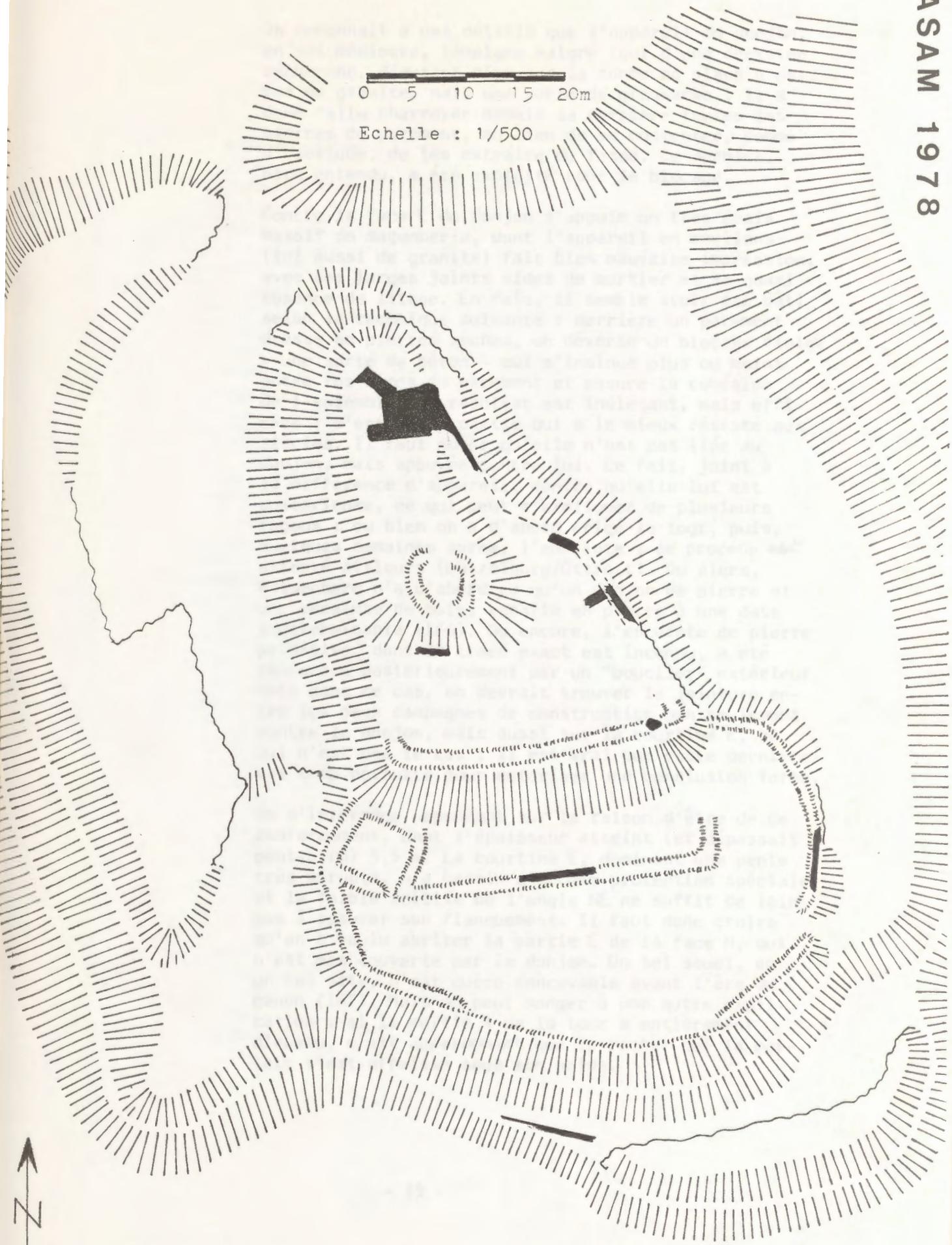
En dernière analyse, une considération l'emporte : il y a un château qui, du 13<sup>e</sup> au 18<sup>e</sup> siècle, apparaît sous le nom de Wassenberg/Wasserburg dans une chaîne quasi ininterrompue de documents, et les derniers d'entre eux le désignent sans ambiguïté comme celui dont les vestiges couronnent un sommet au N du village. Il est vrai que de nos jours, on l'appelle souvent Strauburg/Strohburg - nom qui repose apparemment sur une double confusion : avec Strasburg, et avec Strauberg/Strohberg, sommet et ferme près du Kahlenwasen (164). Mais il s'agit sans aucun doute du château d'Andreas von Girsberg.

### 3.3 - SUR L'ARCHITECTURE DU CHATEAU DE WASSERBOURG (WASSENBERG)

Wassenberg occupe un sommet boisé (738 m), aux pentes assez raides, et même très escarpées à l'E. Il n'a donc pas de côté de l'attaque au sens habituel du terme. Toutefois, au N, au-delà du fossé, le terrain se relève, formant deux terrasses successives. Elles sont déjà à quelque distance, et nettement en contrebas du château. C'est cependant là qu'un assiégeant se serait installé de préférence. C'est donc de ce côté qu'on tourne la pointe du donjon pentagonal. Au début de ce siècle, il était encore conservé presque entier (165). Actuellement, il ne reste plus que la base de sa moitié E, et c'est tout juste si on reconnaît encore sa forme primitive. Il est bâti en moellons de granite, qui respectent un litage, avec un mortier abondant. Les angles sont en blocs équarris, ou très grossièrement taillés. A 60 cm au-dessus du sol actuel, on note un rang de pierres également équarrées, posées en oblique pour former la limite supérieure d'un socle légèrement saillant.



Echelle : 1/500



ALTITUDE : 738 m

# WASSERBURG

On reconnaît à ces détails que l'appareil du donjon, en soi médiocre, témoigne malgré tout d'une certaine recherche, d'autant plus que la roche en place n'est pas du granite, mais une sorte de grauwacke : il a donc fallu charroyer depuis la carrière toutes les pierres du parement, au lieu de se contenter, comme d'habitude, de les extraire du fossé. Ce dernier, bien entendu, a été exploité pour le blocage.

Contre la face E du donjon s'appuie un très épais massif de maçonnerie, dont l'appareil en moellons (ici aussi de granite) fait bien mauvaise impression, avec ses larges joints vides de mortier et sa quasi absence de litage. En fait, il semble avoir été bâti selon la technique suivante : derrière un parement dressé en pierres sèches, on déverse un blocage fluide - une sorte de béton - qui s'insinue plus ou moins entre les blocs du parement et assure la cohésion de l'ensemble. Le résultat est inélégant, mais efficace : c'est cette partie qui a le mieux résisté aux siècles. Il faut noter qu'elle n'est pas liée au donjon, mais appuyée contre lui. Ce fait, joint à la différence d'appareil, montre qu'elle lui est postérieure, ce qui peut s'expliquer de plusieurs façons : ou bien on a d'abord érigé la tour, puis, quelques semaines après, l'enceinte ; ce procédé est attesté ailleurs (Lützelburg/Ottrott). Ou alors, Wassenberg n'a d'abord eu qu'un donjon de pierre et une enceinte de bois, rebâtie en pierre à une date indéterminable (166). Ou encore, l'enceinte de pierre primitive, dont le tracé exact est inconnu, a été renforcée postérieurement par un "bouclier" extérieur. Mais dans ce cas, on devrait trouver la jointure entre les deux campagnes de construction non seulement contre le donjon, mais aussi sur la courtine E, ce qui n'est pas le cas ; il est vrai que cette dernière est trop détruite pour autoriser une conclusion ferme.

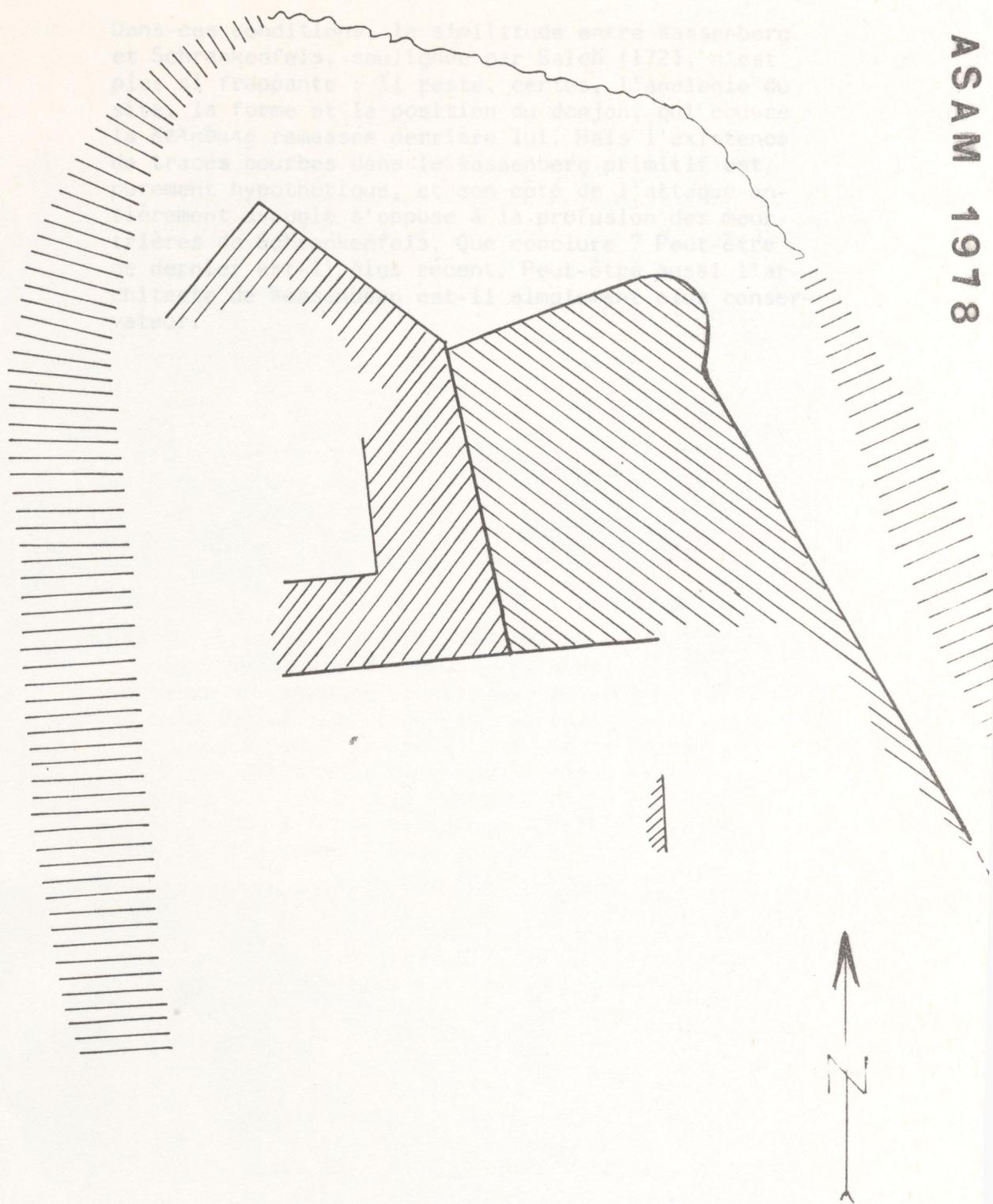
On s'interroge cependant sur la raison d'être de ce renforcement, dont l'épaisseur atteint (et dépassait peut-être) 5,5 m. La courtine E, dominant une pente très abrupte, n'a besoin d'aucune protection spéciale, et la faible saillie de l'angle NE ne suffit de loin pas à assurer son flanquement. Il faut donc croire qu'on a voulu abriter la partie E de la face N, qui n'est pas couverte par le donjon. Un tel souci, en un tel site, n'est guère concevable avant l'ère du canon (167). Mais on peut songer à une autre explication : si la moitié W de la tour a entièrement disparu, c'est apparemment que le rocher qui la portait s'est affaissé sous son poids.

Peut-être a-t-il, dès le moyen-âge, donné des signes de faiblesse du côté E ; dans ce cas, le "bouclier" pourrait n'être qu'un énorme contrefort destiné à épauler le donjon.

Il existe cinq vues anciennes de Wassenberg, toutes prises du N (168). Elles montrent un donjon élancé, qui paraît conservé presque jusqu'à son couronnement. Le massif NE s'y appuie jusqu'aux 3/5e de sa hauteur environ. Sur le côté de l'attaque, on ne voit aucune ouverture - notamment pas la porte, contrairement à ce que prétend Wirth (169). Rothmüller figure en outre de larges pans des courtines E et W. (Etant donné l'angle sous lequel ses vues sont prises, c'est une impossibilité matérielle : il a manifestement triché avec la perspective pour augmenter la valeur informative de son oeuvre). Le mur W est percé au sommet de deux ouvertures (peut-être un créneau et une meurtrière dans un merlon), et à la base d'une brèche, mais qui paraît trop étroite pour avoir été la porte. Le mur E semble appuyé (et donc postérieur ?) au massif NE, mais cette partie du dessin, comparée aux vestiges conservés de la courtine E et à la photo de Braun, est sûrement peu fidèle (170).

Le côté de l'attaque mis à part, il ne subsiste actuellement du château que quelques restes de murs discontinus, peu épais (0,8 à 1 m), en moellons de grauwacke ; ils sont probablement postérieurs au 13e siècle. Ça et là, des blocs de maçonnerie renversés attestent une destruction violente, ~~peut-être~~ due aux guerres du 17e siècle. On distingue vaguement les limites de la *Kernburg*, nettement plus grande qu'à Schrankenfels. Très en contrebas, la basse-cour, avec les traces d'un bâtiment au N (l'écurie ?) et peut-être d'une porte à l'E. Tout autour, sauf à l'E et au SW, un fossé taillé dans le roc, bien plus large au NW. Au N et au NW, côtés de l'attaque, il semble y avoir eu un second fossé, moins profond, en avant du premier. L'espace entre les deux a pu éventuellement être occupé par un ouvrage avancé ou une barbacane (*Grendel*), mais on n'y voit aucune trace de mur (171).

Le donjon de Wassenberg peut très bien avoir été bâti vers 1220. C'est en effet l'époque où les tours pentagonales, apparues en Alsace dans la deuxième moitié du 12e siècle (Lützelburg-sur-Zorn, avant 1179 ; Ringelstein), commencent à se répandre (Bernstein, Schrankenfels). Quant au massif de maçonnerie qui le flanque à l'E, on a vu que sa datation est des plus problématiques.



Echelle 1/100

# WASSERBURG

Alt : 738m — Système de défense  
côté de l'attaque

Dans ces conditions, la similitude entre Wassenberg et Schrankenfels, soulignée par Salch (172), n'est plus si frappante : il reste, certes, l'analogie du site, la forme et la position du donjon, qui couvre la Kernburg ramassée derrière lui. Mais l'existence de tracés courbes dans le Wassenberg primitif est purement hypothétique, et son côté de l'attaque entièrement aveugle s'oppose à la profusion des meurtrières de Schrankenfels. Que conclure ? Peut-être ce dernier est-il plus récent. Peut-être aussi l'architecte de Wassenberg est-il simplement plus conservateur.

#### 4. SCHRANKENFELS, HANECK & BURGTHALSCHLOSS

##### 4.1 - SCHRANKENFELS

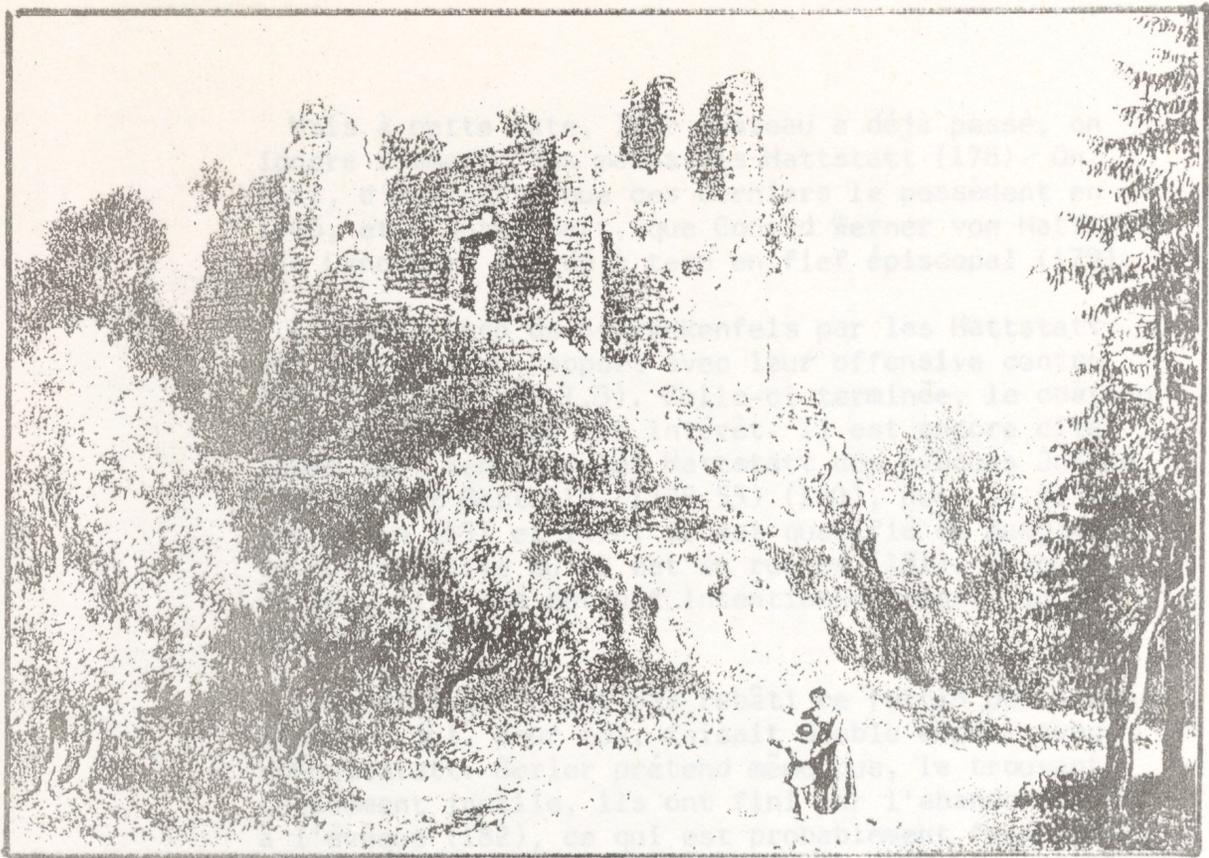
###### 4.1.1 - HISTORIQUE

En 1241, Guta von Geberschwihr entre au couvent de Hüsern (173) et lui offre tous ses biens, avec l'accord de son tuteur et plus proche parent, Dietrich von Schrankenfels. Au frère de ce dernier, Volger von Geberschwihr, elle laisse deux vignes (174).

La famille de Gueberschwihr est attestée dès le 11e siècle : en 1089, Burchard von Geberschwihr fonde le couvent augustin de Marbach. On le tient pour un ministériel épiscopal, sur la foi d'un texte postérieur et suspect (175). De toute façon, sa libéralité donne à penser qu'il n'avait pas d'enfants : il n'est donc pas prouvé que les Gueberschwihr du 13e siècle appartiennent à la même famille que lui, et l'on ignore pour l'instant s'ils sont d'origine noble ou ministérielle.

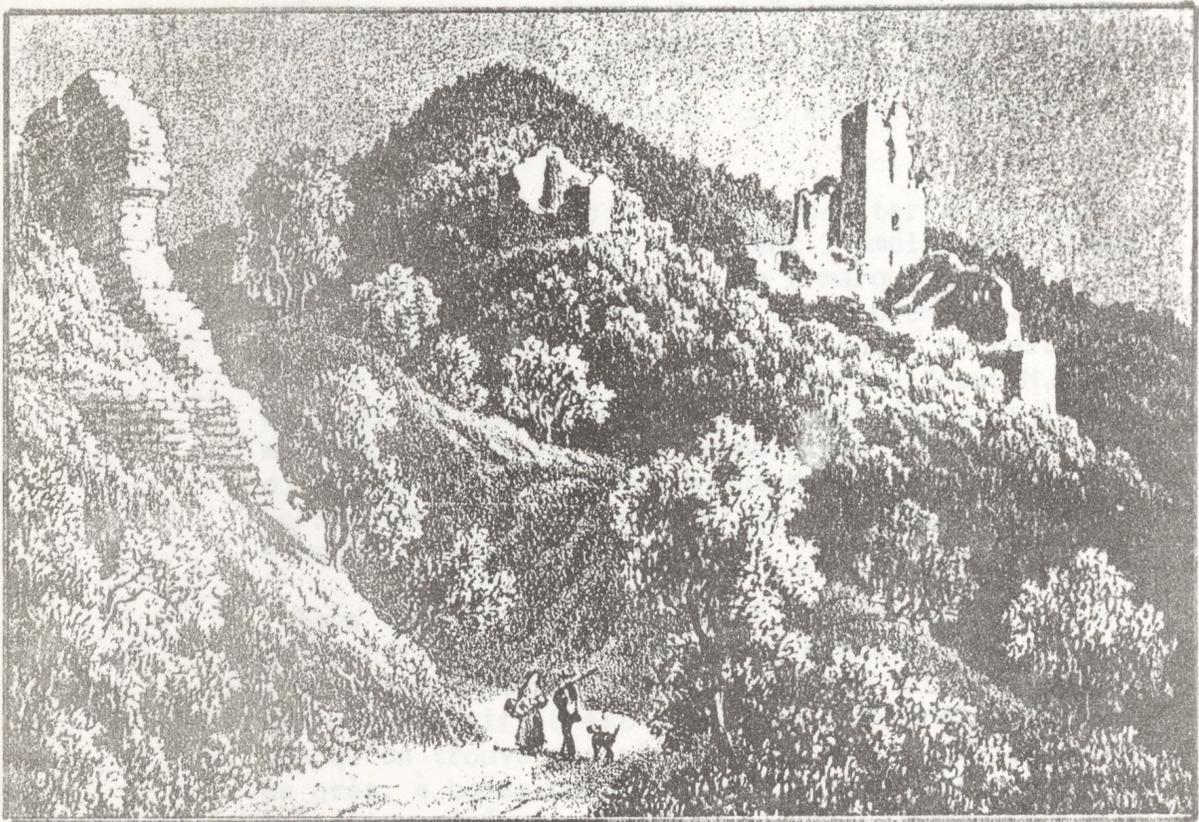
En 1241, les frères Dietrich et Volger, chevaliers, se nomment l'un de *Scrankenvels*, l'autre de *Gebiliswilre*. Si Schrankenfels avait été bâti par leur père ou l'un de leurs ancêtres, ils en porteraient tous les deux le nom. Par conséquent Dietrich, né de Gueberschwihr, a dû bâtir le château lui-même et en prendre le nom, comme étant plus prestigieux qu'un nom de village. Par ailleurs, Gueberschwihr fait partie de l'Obermundat, et au 14e siècle Schrankenfels est un fief épiscopal : on peut donc supposer que Dietrich est vassal de l'évêque, et que ce dernier a encouragé la construction de son fortin (ch. 1.2).

En 1261, Johann von Schrankenfels souscrit la protestation de l'abbé de Munster contre l'édification de Schwarzenberg (176). Par la suite, les Schrankenfels disparaissent du Val St Grégoire. Ils y reparaissent au 14e siècle, comme vassaux des Hattstatt à Soultzbach et de l'abbé de Munster à Sondernach (177).



WILHELM-STRASSE

Die Ruine des Schlosses von Wilhelmsberg ist ein Rest einer alten Burg, die im 13. Jahrhundert erbaut wurde. Sie ist heute ein Museum und ein beliebter Ausflugsort.





La ville de Cucherschwir est attribuée de façon  
 erronée à en 1092, Burchard von Cebeschwir  
 par le évêque-abbé de Harbarn, car le lieu  
 pour un ministériel épiscopal, sur la foi d'un texte  
 postérieur et suspect (175). De toute façon, sa  
 libéralité donne à penser qu'il n'avait pas d'en-  
 fants : il n'est donc pas prouvé que les Cucherschwir  
 du 13e siècle appartiennent à la même famille  
 que lui, et l'en ignore pour l'instant s'ils sont  
 d'origine noble ou ministérielle.



Mais à cette date, leur château a déjà passé, on ignore comment, aux mains des Hattstatt (178). On sait, d'une part, que ces derniers le possèdent en 1305, et d'autre part, que Conrad Werner von Hattstatt (le Landvogt) l'a déjà tenu en fief épiscopal (179).

L'acquisition de Schrankenfels par les Hattstatt est peut-être en rapport avec leur offensive contre les Girsberg (ch. 1.3). Celle-ci terminée, le château perd une partie de son intérêt. Il est encore cité comme fief tenu par les Hattstatt des évêques Johann (1306-28) et Berthold (1328-53) (180), puis le silence tombe. En 1431 et 1470, il est qualifié de *Burgstall*, ce qui signifie qu'il est en ruines (181). Selon Berler, il a été détruit intentionnellement (*undergraben*) (182).

Les Hattstatt n'ont pas rebâti ce fortin peu accessible et qui, pour eux, faisait double emploi avec Hohhattstatt. Berler prétend même que, le trouvant décidément inutile, ils ont fini par l'abandonner à l'évêque (182), ce qui est probablement faux (183), mais néanmoins significatif.

#### 4.1.2 - DESCRIPTION

Schrankenfels occupe le sommet d'une longue échine rocheuse, séparée du massif montagneux par un petit col, où passe le chemin de la Wolfsgrube au Haut de Marbach. Un donjon pentagonal flanqué d'un pan de courtine courbe protège du côté de l'attaque, une chemise en pentagone étiré, qui enserre le logis au N et la cour au S.

Au pied du château principal, des terrasses aménagées de main d'homme signalent l'emplacement d'une basse-cour disparue. A l'W, on remarque même une seconde terrasse en contrebas de la première, dont la séparait un mur entièrement écroulé. Un reste de mur se voit également sur l'escarpe du fossé N, taillé dans le roc. Le fossé S semble avoir été plus large, mais il est partiellement comblé par l'écroulement du donjon. Ça et là, des blocs de maçonnerie renversés témoignent encore de la destruction violente évoquée par Berler.

Tous les murs conservés sont en moellons (partie de granite, partie de grauwacke extraite sur place), avec de gros joints de mortier et un litage plus qu'approximatif. C'est uniquement aux angles du donjon qu'on trouve des pierres de taille : elles sont en grès, à bosse peu saillante, avec un liseré de 3 à 4 cm en général.

SCHRANKENFELS

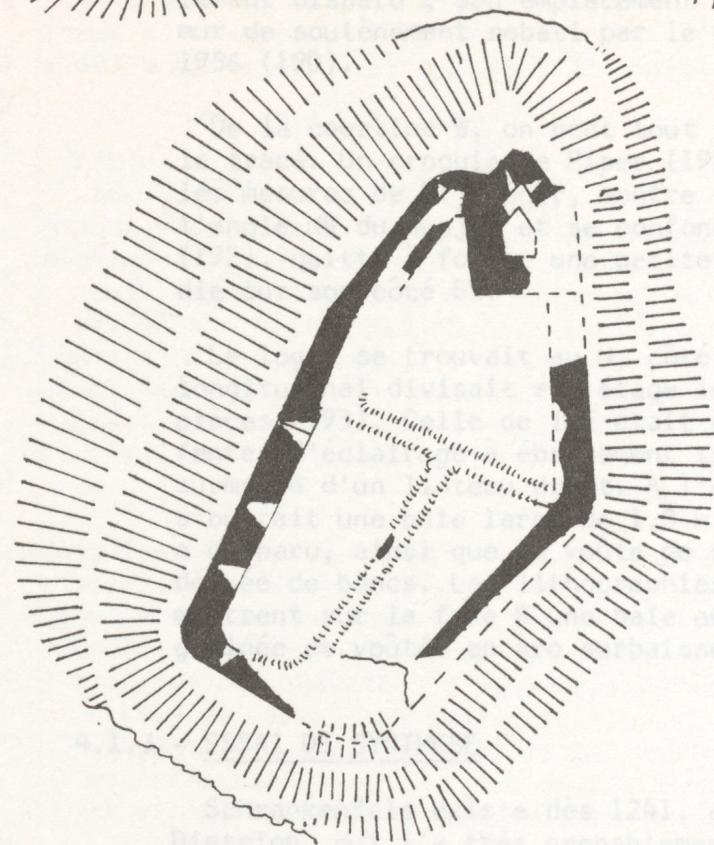
Celles de l'angle NE sont mieux taillées que les autres, et leur liseré est un peu plus mince ; beaucoup portent la même marque lapidaire : un Z - la seule marque que nous ayons relevée.

Le donjon est pentagonal à l'intérieur comme à l'extérieur. Mais l'épaisseur de son éperon, dépassant 3,5 m à la base (184), suffisait à le mettre à l'abri de la sape. A l'étage supérieur, en revanche, il est affaibli par un dispositif original : une niche commune aux deux meurtrières qui arment les faces E et S. Ces dernières sont d'un type peu banal : elles ont à la fois une niche et un ébrasement, profond de 1,4 m et terminé par un linteau droit. La voûte de la niche n'existe plus, pas plus que les étages supérieurs du donjon. Il n'y a pas longtemps qu'ils se sont écroulés (185) : sur une photo de Wagner (1910) (186), on voit encore les 2e et 3e étages, chacun percé d'une meurtrière sur la face E (187). Toutes deux sont décalées vers la pointe SE (quoique inégalement, pour ne pas trop affaiblir la maçonnerie) : on peut en conclure qu'elles avaient une double niche identique à celle du 1er étage.

Sur deux lithographies de Rothmüller (188), le donjon paraît encore plus haut. On distingue son entrée au NW, avec les corbeaux qui portaient la plate-forme d'accès. Th. Biller montre qu'on y arrivait par une galerie de bois longeant la face NE, et portée par une rangée de quatre corbeaux en grès (189) encore visibles.

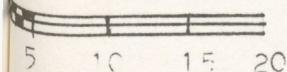
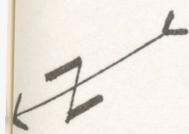
Le point de départ de cette galerie était une niche, jadis voûtée, au-dessus de la porte. On y accédait par un escalier (détruit, mais encore reconnaissable) dans l'épaisseur de la courtine E. Ici encore, la niche est commune à deux meurtrières du même type que les précédentes, comme elles hautes de 1,1 à 1,2 m, et ici de surcroît plongeantes.

La porte d'entrée est à la jointure du donjon et de la courtine S. Du fait de son étroitesse (environ 90 cm) et de l'épaisseur du mur dans lequel elle s'ouvre (2,7 m), elle a l'aspect d'un boyau, voûté en arc surbaissé. Une poutre coulissant dans l'épaisseur du mur permettait de la verrouiller. Une des meurtrières de la courtine la défendait de face ; trois meurtrières du donjon (au moins !) assuraient son flanquement.



# SCHRANKENFELS

Alt : 790 m



Echelle 1/500

SCHRANKENFELS (COTÉ DE L'ATTAQUE)

La chemise est très mal conservée, sauf sur la face E ; l'angle NE est arrondi. L'angle NW a entièrement disparu ; son emplacement est occupé par un mur de soutènement rebâti par le Club Vosgien en 1956 (190).

De la courtine W, on peut tout juste reconnaître le tracé. Un croquis de Piper (191), confirmé par les mesures de D. Wenger, montre qu'elle rejoignait l'angle NW du donjon et se confondait avec sa face W (192), quitte à former une petite excroissance arrondie sur son côté SW.

Le logis se trouvait au N, côté abrité. Un mur longitudinal divisait son étage inférieur en deux pièces (193). Celle de l'E était éclairée par cinq fentes d'éclairage à ébrasement très étroit (194), surmonté d'un linteau droit. A l'étage supérieur s'ouvrait une baie large de 1,8 m ; son encadrement a disparu, ainsi que la voûte de sa niche, qui est dénuée de bancs. Les lithographies de Rothmüller montrent sur la face W une baie analogue, peut-être géminée et voûtée en arc surbaissé (195).

4.1.3 - ESSAI DE SYNTHÈSE

Schrankenfels existe dès 1241, et le chevalier Dietrich, qui l'a très probablement construit, est déjà mort en 1261. En tenant compte de la conjoncture politique (ch. 1.2) et de l'architecture même du château, on peut raisonnablement placer son édification entre 1210 et 1240, peut-être vers 1218-20. C'est l'époque où sont bâtis Lahr, Bernstein, Kaysersberg, Pflixburg, Wassenberg, Hugstein, Liebenstein. Avec chacun de ces châteaux, nous découvrirons des analogies, mais aussi des divergences, car Schrankenfels est une création très originale, toujours à cheval entre deux formules.

On le voit déjà à son site : un sommet, mais qui s'apparente fortement à un éperon barré. D'où le donjon du côté de la montagne, abritant le logis derrière lui, selon un système qui se répand à cette époque (Landsberg, Bernstein, Kaysersberg). Wirth (196) note qu'à cette époque coexistent deux formules : ou le donjon flanque l'enceinte, ou il est protégé par elle.

A Schrankenfels, on concilie l'un et l'autre : sauf la pointe de l'éperon, tout le donjon est enveloppé par la chemise, qui le met à l'abri de la sape (197) - mais il fait saillie juste assez pour que les meurtrières de sa face SE puissent flanquer la courtine S et l'entrée.

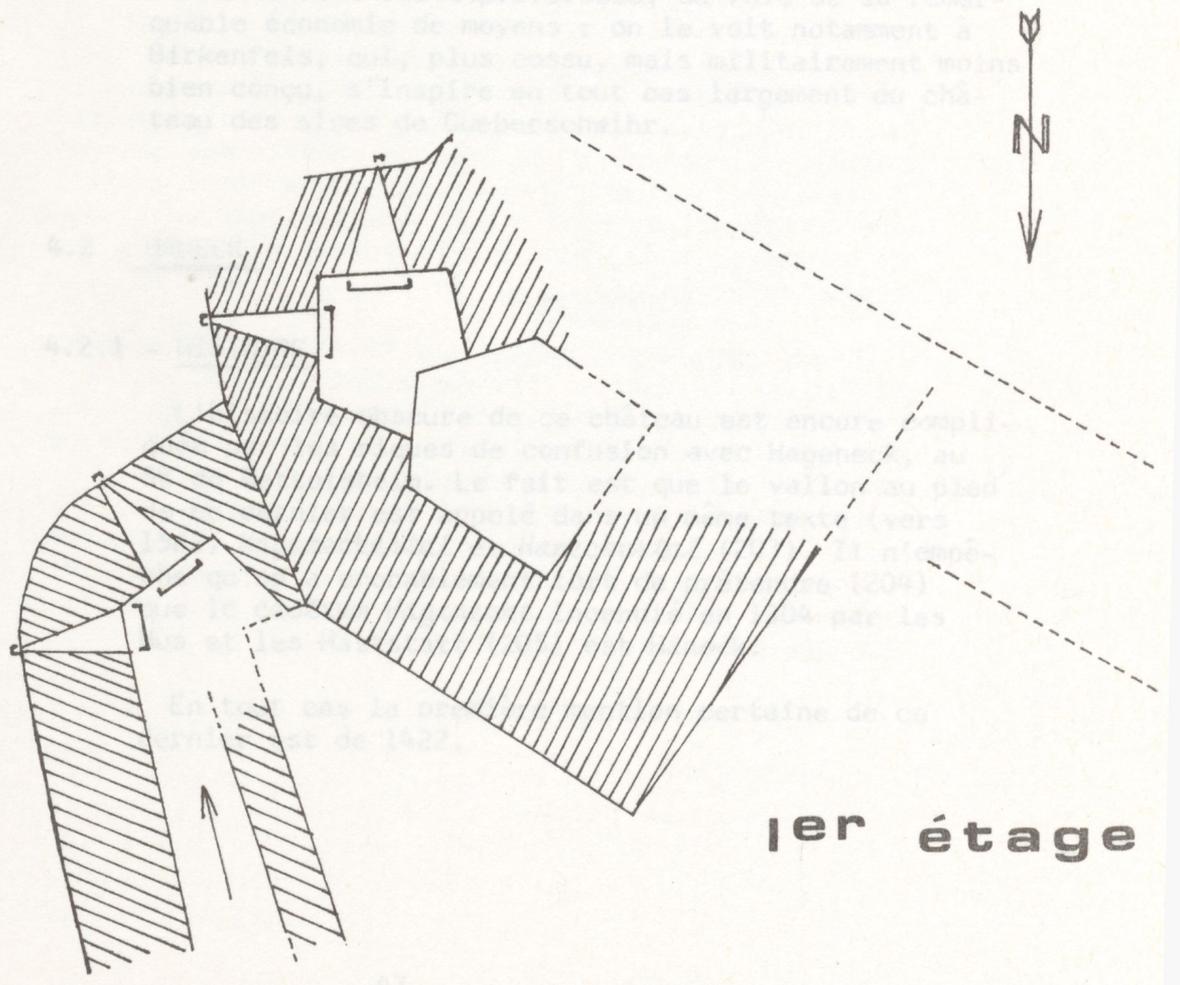
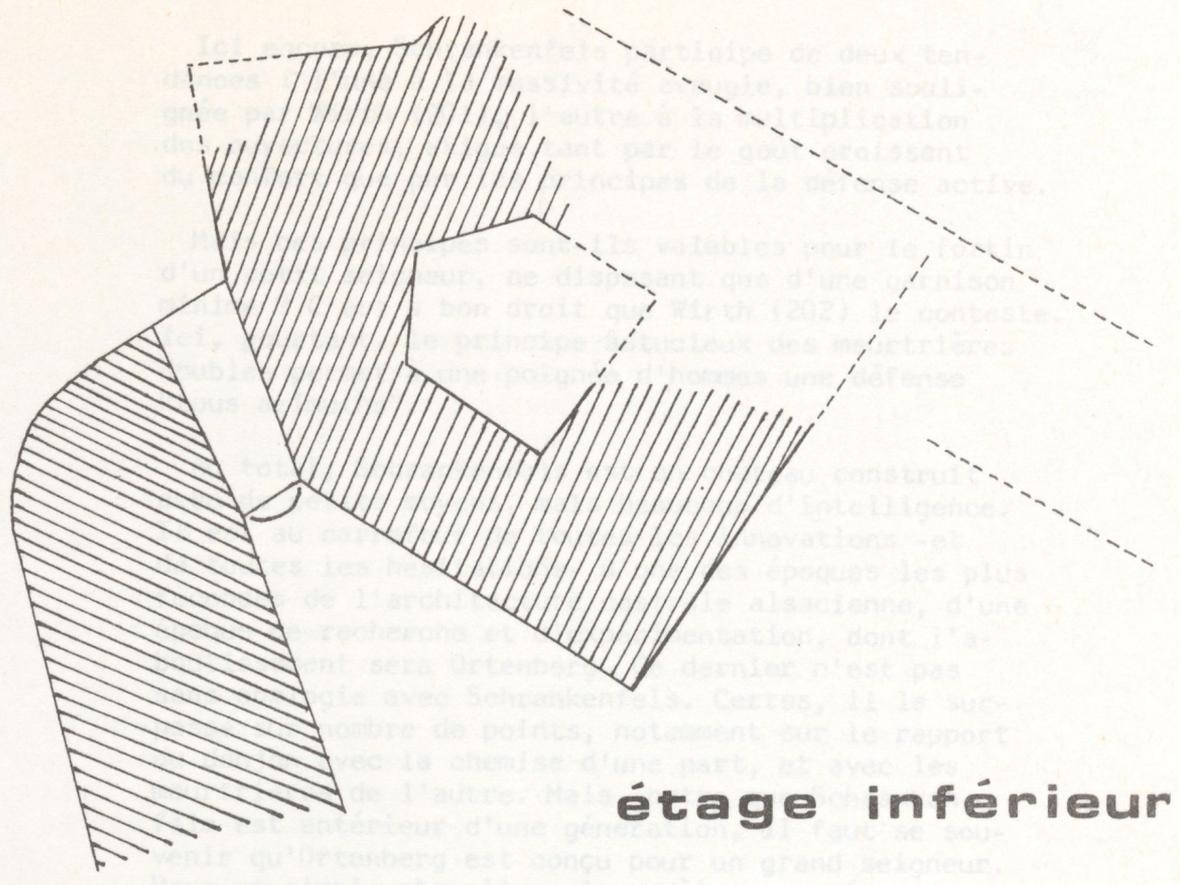
Ces meurtrières sont parmi les plus anciennes d'Alsace. A Liebenstein (cité en 1218), on observe quatre fentes certainement destinées au tir, mais encore dépourvues de niche. Lahr (daté par dendrochronologie d'environ 1218) présente les premières meurtrières à niche de notre région. A Schrankenfels, on hésite entre les deux solutions : l'épaisseur des murs rend la niche inévitable ; mais, par crainte de les affaiblir, on évite de la pousser jusqu'au parement extérieur : d'où la nécessité d'un ébrasement, qui réduit fortement l'angle de tir.

On sent ici que les meurtrières en sont à leur phase expérimentale, et qu'on tâtonne encore à la recherche de la formule définitive. La solution adoptée à Schrankenfels est un compromis boiteux entre les exigences de la défense passive (par l'épaisseur des murs) et active (par la multiplication des postes de tir) - entre le conformisme et le modernisme. Le produit de ce compromis est un donjon - pièce maîtresse de la conception traditionnelle du château - équipé de meurtrières - symboles de la conception moderne : rencontre paradoxale dont Schrankenfels est le premier et l'un des seuls exemples en Alsace (198).

Zumstein (199) a remarqué que c'est au début du 13<sup>e</sup> siècle que la pierre de taille perd son monopole, et qu'on se met à bâtir des châteaux en moellons : Kaysersberg, Pflixburg, Wassenberg, Hugstein, Liebenstein. C'est par un corollaire de cette évolution que se répandent les tracés courbes. Car, comme l'observe Wirth (200), pour donner de la résistance aux points faibles que sont les angles, il faut ou bien les appareiller en pierre de taille, ou bien les arrondir. A Schrankenfels, une fois de plus, on a fait l'un et l'autre : le donjon a des angles en pierre à bosse, ceux de l'enceinte sont arrondis.

Malgré tout, les constructeurs ne devaient guère avoir confiance en leurs moellons - ici encore, on se sent dans une période de recherches et d'incertitudes - aussi ont-ils cru devoir donner aux murs une épaisseur exceptionnelle (2,7 m à la base, 2,5 m à l'étage supérieur de la courtine E !). Mais en même temps, ils les ont affaiblis en perçant des meurtrières jusque dans le donjon, et en agrémentant le logis de larges baies.

SCHRANKENFELS (COTÉ DE L'ATTAQUE)



Ici encore, Schrankenfels participe de deux tendances : l'une à la massivité aveugle, bien soulignée par Wirth (201), l'autre à la multiplication des ouvertures, exigée tant par le goût croissant du confort que par les principes de la défense active.

Mais ces principes sont-ils valables pour le fortin d'un petit seigneur, ne disposant que d'une garnison minimale ? C'est à bon droit que Wirth (202) le conteste. Ici, pourtant, le principe astucieux des meurtrières doubles permet à une poignée d'hommes une défense "tous azimuths".

Au total, Schrankenfels est un château construit avec de petits moyens, mais beaucoup d'intelligence. Il est au carrefour de toutes les innovations -et de toutes les hésitations- d'une des époques les plus fécondes de l'architecture castrale alsacienne, d'une époque de recherche et d'expérimentation, dont l'aboutissement sera Ortenberg. Ce dernier n'est pas sans analogie avec Schrankenfels. Certes, il le surpasse sur nombre de points, notamment sur le rapport du donjon avec la chemise d'une part, et avec les meurtrières de l'autre. Mais, outre que Schrankenfels est antérieur d'une génération, il faut se souvenir qu'Ortenberg est conçu pour un grand seigneur. Pour un simple chevalier, le modèle proposé par Schrankenfels reste préférable, du fait de sa remarquable économie de moyens : on le voit notamment à Birkenfels, qui, plus cossu, mais militairement moins bien conçu, s'inspire en tout cas largement du château des sires de Gueberschwihr.

#### 4.2 - HANECK

##### 4.2.1 - HISTOIRE

L'histoire obscure de ce château est encore compliquée par les riches de confusion avec Hageneck, au SW de Wettolsheim. Le fait est que le vallon au pied de ce dernier est appelé dans un même texte (vers 1562) *Hageneckertal* et *Haneckertal* (203). Il n'empêche qu'on a probablement tort de prétendre (204) que le *castrum Hagineche* incendié en 1304 par les Hus et les Hattstatt (205) est Haneck.

En tout cas la première mention certaine de ce dernier est de 1422.

Il est alors aux Gundolsheim, en fief des Hattstatt -en fait probablement en arrière-fief, car de 1463 à 1585, il est cité comme fief tenu par les Hattstatt de l'abbaye de Munster (206). Que deux châteaux aussi proches que Schrankenfels et Haneck relèvent de deux seigneurs différents attire évidemment l'attention, mais le phénomène reste à expliquer (207).

Après l'extinction des Hattstatt en 1585, Haneck est revendiqué par leurs héritiers, les Schauenburg, qui se voient obligés de le défendre contre les prétentions des Salm d'abord, puis (1598-1614) de l'abbaye de Munster (208). Mais si le fief suscite tant de convoitises, c'est uniquement à cause des forêts qui en dépendent (le Herrenwald) : car le château lui-même est déjà en ruines. On l'apprend par trois aquarelles réalisées en 1610 à l'occasion de ce litige (209). Leur état de conservation laisse à désirer : leurs bords ont été en partie rognés ; par endroits, elles sont écaillées ; ailleurs elles ont souffert de l'humidité. Les figurations de Haneck sont minuscules, imprécises et délavées ; un seul point est hors de doute : il s'agit d'une ruine, qui n'intéresse le dessinateur que comme point de repère.

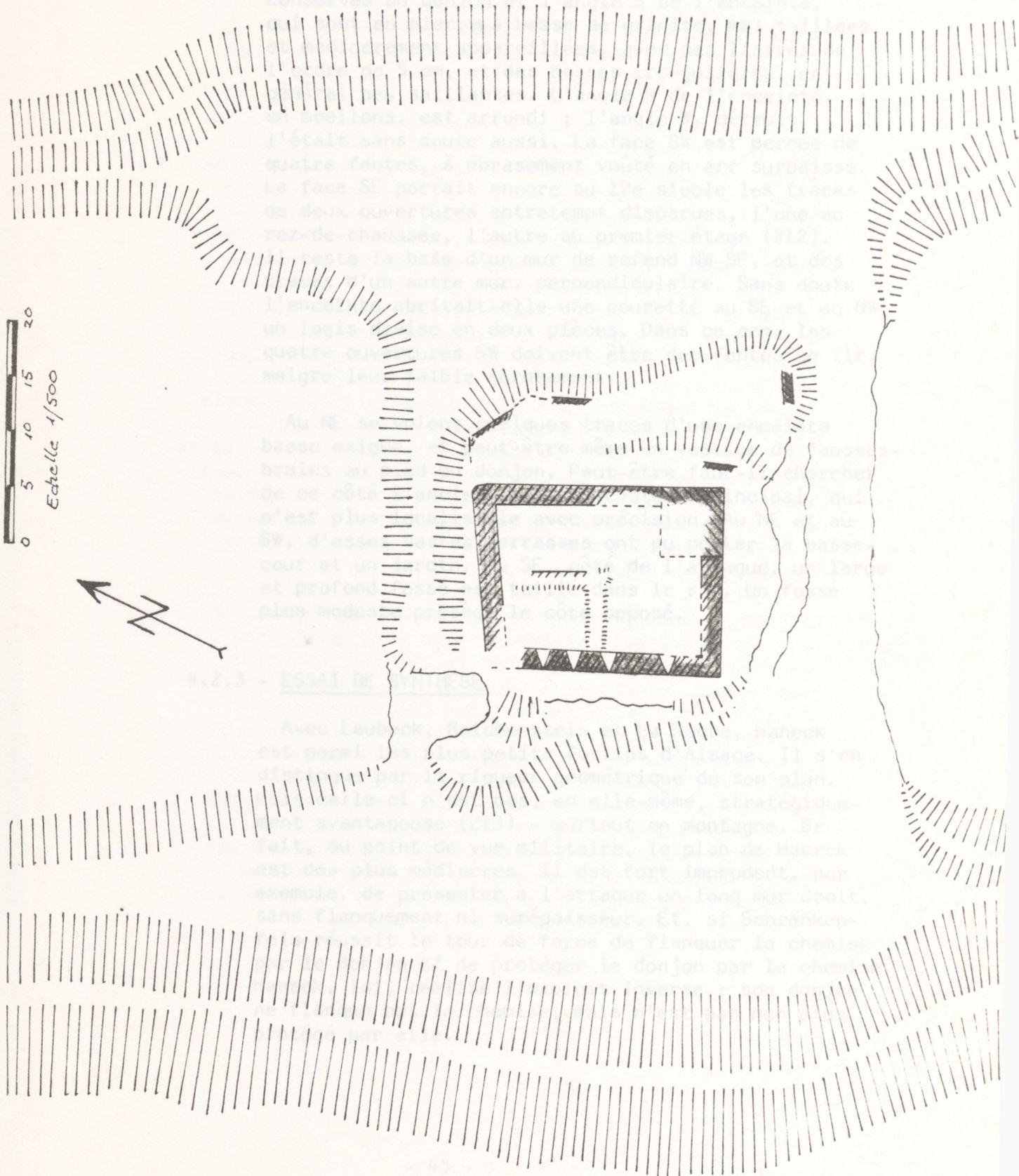
Au total, on ne sait pratiquement rien de l'histoire de ce château. On peut seulement affirmer qu'il a été bâti après Schrankenfels (à en juger par son site) et abandonné avant le 17<sup>e</sup> siècle. Cette construction exigüe ne peut-être l'oeuvre que d'un bien modeste seigneur. Salch (210) l'attribuerait volontiers à une branche cadette des Schrankenfels. Mais rien n'indique que cette famille ait été nombreuse, et nous avons déjà souligné son manque de dynamisme ; de plus, Schrankenfels même lui a rapidement échappé.

On peut également songer aux Hattstatt. Mais, dès la fin du 13<sup>e</sup> siècle, ils possèdent Soultzbach, Hohhattstatt et probablement Schrankenfels, et n'ont donc plus besoin d'un château supplémentaire dans ce secteur ; il faudrait donc admettre qu'ils aient élevé Haneck avant d'entrer en possession de Schrankenfels, pour neutraliser celui-ci et/ou en préparer l'acquisition. Enfin, rappelons que les Gundolsheim -premiers détenteurs connus du château- sont possédés à Soultzbach dès 1275 (211).

# HAHNECK

## 4.2.2 - DESCRIPTION

Alt : 780 m



#### 4.2.2 - DESCRIPTION

Haneck occupe le rebord NW de l'échine rocheuse dont Schrankenfels, au SE, couronne le sommet. Le château principal, conservé sur une hauteur moyenne d'1 m, dessine un rectangle, avec un très petit donjon carré dans l'angle E. Le tout est bâti en moellons de grauwacke, sauf les trois angles conservés du donjon et l'angle S de l'enceinte, qui sont en pierres à bosse de granite, mal taillées et médiocrement appareillées, avec des liserés de l'ordre de 5 cm, et des bosses irrégulières, en général peu saillantes. L'angle N de l'enceinte, en moellons, est arrondi ; l'angle W, détruit, l'était sans doute aussi. La face SW est percée de quatre fentes, à ébrasement voûté en arc surbaissé. La face SE portait encore au 19<sup>e</sup> siècle les traces de deux ouvertures entretemps disparues, l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage (212). Il reste la base d'un mur de refend NW-SE, et des traces d'un autre mur, perpendiculaire. Sans doute l'enceinte abritait-elle une courette au SE et au NW un logis divisé en deux pièces. Dans ce cas, les quatre ouvertures SW doivent être des fentes de tir, malgré leur faible ébrasement.

Au NE se voient quelques traces d'une enceinte basse exigüe, et peut-être même un vestige de fausses-braies au pied du donjon. Peut-être faut-il chercher de ce côté l'ancien accès au château principal, qui n'est plus localisable avec précision. Au NE et au SW, d'assez vastes terrasses ont pu porter la basse-cour et un jardin. Au SE, côté de l'attaque, un large et profond fossé est taillé dans le roc. Un fossé plus modeste protège le côté opposé.

#### 4.2.3 - ESSAI DE SYNTHÈSE

Avec Laubeck, Reichenstein et La Roche, Haneck est parmi les plus petits fortins d'Alsace. Il s'en distingue par la rigueur géométrique de son plan. Mais celle-ci n'est pas, en elle-même, stratégiquement avantageuse (213) - surtout en montagne. De fait, du point de vue militaire, le plan de Haneck est des plus médiocres. Il est fort imprudent, par exemple, de présenter à l'attaque un long mur droit, sans flanquement ni surépaisseur. Et, si Schrankenfels réussit le tour de force de flanquer la chemise par le donjon et de protéger le donjon par la chemise, Haneck, lui, réalise l'exploit inverse : son donjon ne flanque pas la chemise, mais n'est pas non plus protégé par elle.

( CHATEAU PRINCIPAL )

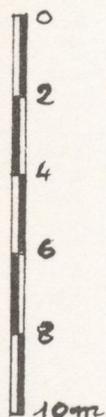
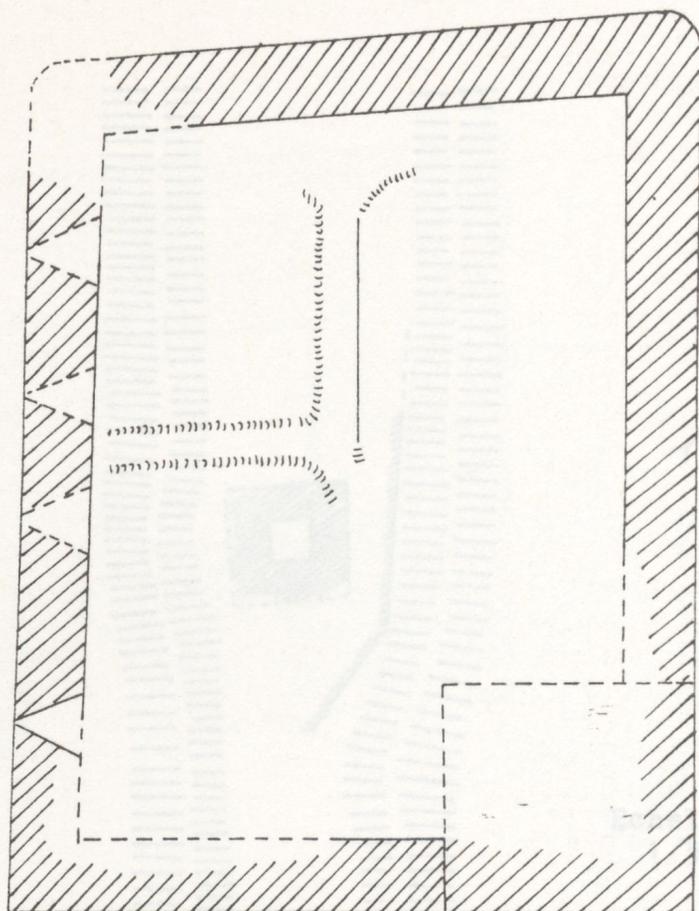
DESCRIPTION - 4.5.4

Celui de Liebenstein a le même défaut ; et, comme Haneck, Wineck et Hageneck présentent à l'attaque un pan de courtine droit et, au lieu d'une pointe, une face de leur donjon. Pourtant les architectes de ces quatre fortins ne pouvaient ignorer les recherches qui se poursuivaient autour d'eux (celui de Haneck en avait devant les yeux un brillant échantillon). La primitivité de leurs plans n'est donc pas l'effet de la maladresse, mais d'un parti-pris : "éviter les complications", comme le dit Wirth (214) - ou plus exactement les frais.

Car, qu'il soit réalisé en pierres de taille ou en arrondi, un angle exige plus de soin, donc plus de temps, dont plus d'argent qu'un pan de mur droit. De plus, en fragmentant la courtine, un angle augmente le nombre de combattants nécessaire à une défense efficace (215). C'est pourquoi, dans les quatre châteaux cités, on s'est efforcé de limiter le nombre d'angles. Nulle part on n'est allé plus loin dans cette direction qu'à Liebenstein et Haneck. Ce dernier, avec ses dimensions étriquées, son appareil négligé et son absence de toute recherche architecturale, pousse le dépouillement à l'extrême, sans sacrifier cependant aucun des éléments traditionnels. Car Haneck possède donjon, chemise, logis et même une cour - mais le tout réduit à sa plus simple expression : de sorte qu'il est à un château ce qu'un pavillon de banlieue est à une villa (216). Son constructeur fut probablement un petit chevalier, obligé de concilier son désir d'un "vrai" château avec l'étroitesse de ses ressources.

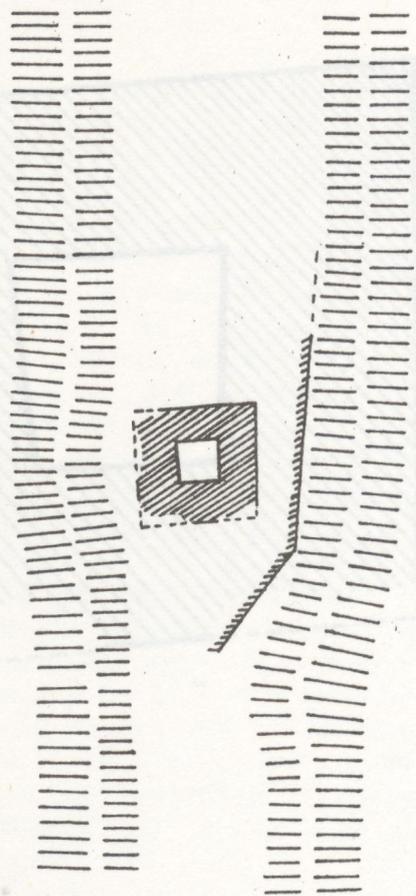
Quant à vouloir dater, en l'absence de textes, un ouvrage aussi mal conservé, c'est assurément une gageure. Si Salch opine pour le 14<sup>e</sup> siècle, c'est sans doute uniquement à cause de son parti-pris d'attribuer à cette époque tous les châteaux de faible valeur militaire. En fait, le plan de Haneck - seul critère qui nous reste - incite plutôt à le dater du 13<sup>e</sup> siècle. Car ce siècle, plus qu'un autre en Alsace, a volontiers donné une forme géométrique aux forteresses : ce dont témoignent - outre les châteaux octogonaux de Guebwiller, Eguisheim et Wangen - Hageneck et Liebenstein, que nous avons eu l'occasion de rapprocher de Haneck, et qui remontent tous deux au premier quart du 13<sup>e</sup> siècle.

ASAM 1978

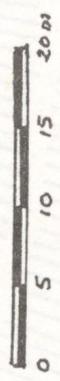


échelle : 1/200

**H A H N E C K**  
**( CHATEAU PRINCIPAL )**



Echelle :  
1/500

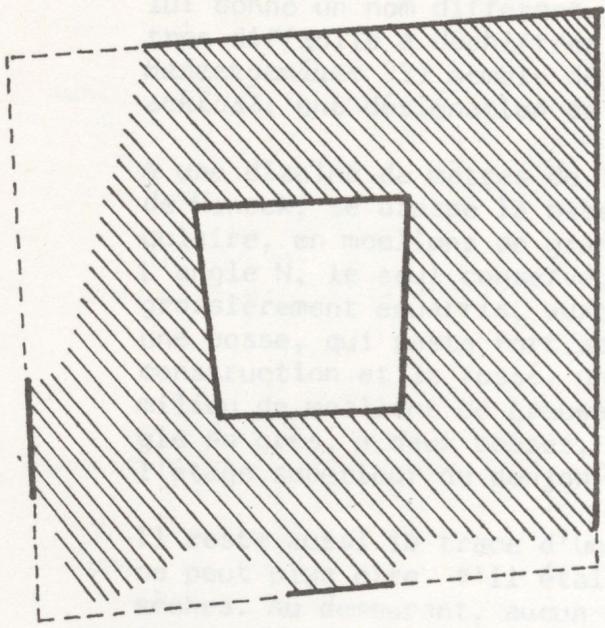
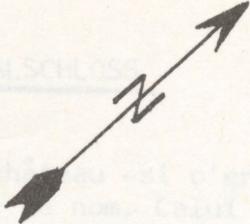


# BURGSTALLSCHLOSS

Alt : 780 m

BURGSTALLSCHLOSS

A.3 - BURGSTALLSCHLOSS



Echelle : 1/100

# BURGSTALLSCHLOSS

Alt : 780 m

ASAM 1978

#### 4.3 - BURGTHALSCHLOSS

De ce château -si c'en est un - on ignore l'histoire, et même le nom. Celui de Burgthalschloss, sous lequel il est connu depuis le 19<sup>e</sup> siècle (217), dérive évidemment de *Burgstall* (ruine), comme le confirme un plan d'arpentage de 1762, sur lequel il est nommé "château Bourgerstall" (218). Une aquarelle de 1610 lui donne un nom différent (219). Mais celui-ci, très difficile à déchiffrer (*Hanckgemeuer* ? Pour *Haneckgemäuer* ??) semble déjà, tout comme *Burgthalschloss*, une désignation de fortune.

A une dizaine de mètres de la contrescarpe du fossé SE de Haneck, se dresse la base d'une tour (?) quadrangulaire, en moellons de granite et de grauwacke mêlés. L'angle N, le seul conservé, est en blocs de granite grossièrement équarris, auxquels on a voulu donner une bosse, qui reste fort approximative. Entre cette construction et le fossé, un amas de pierres : au milieu de moellons de grauwacke gît une pierre d'angle en grès, à deux bosses, semblable à celles de l'étage supérieur du donjon de Schrankenfels.

Il reste aussi la trace d'un long mur NW-SE, dont on ne peut plus dire s'il était maçonné ou en pierres sèches. Au demeurant, aucun indice ne permet même de supposer qu'il y ait jamais eu d'autres bâtiments que la "tour". Or celle-ci est rigoureusement inhabitable (2,3 x 2,7 m dans oeuvre). Du "profond fossé" qui aurait délimité l'ouvrage en direction de Schrankenfels (220), on ne voit pas la moindre trace.

A ceci près qu'il est nécessairement postérieur à Schrankenfels et Haneck, Burgthalschloss est pratiquement indatable (221). Il faut aussi beaucoup d'imagination pour y voir les vestiges d'un château, si modeste soit-il. Il est même arbitraire de parler d'une tour, car on ignore tout de la hauteur et de la destination primitives du bâtiment carré. Sur l'aquarelle de 1610, il figure déjà comme une ruine de faible hauteur. Il est vrai que ses angles en pierres qui se veulent à bosse suggèrent une construction d'une relative importance, et, vu sa surface de base minime, il faut bien lui supposer une certaine hauteur. Mais une superstructure de bois, par exemple, n'est pas exclue.

En définitive, Burgthalschloss, ouvrage unique en son genre, reste entièrement inexpliqué.

## 5. SOULTZBACH

5.1 - LE CASTELLUM DE 1275

A la date du 10 octobre 1275, le Dominicain de Colmar indique que le *castellum Sulczbach* se voit entouré de murs et de fossés (222). Les érudits ont interprété cette information de deux manières : pour les uns (223), elle signale la construction du château, pour les autres (224) celle de l'enceinte urbaine. Pour trancher la question, il faut examiner le vocabulaire du chroniqueur.

Observons d'abord que pour désigner un château, il emploie généralement le mot *castrum* : ainsi pour Schwarzenberg, les deux Girsberg, Pflixburg, Hohlandsburg; Hageneck, Hohnack, Rappolstein, etc... En revanche, *castellum* désigne pour lui régulièrement une ville forte (225) : Ensisheim, Guebwiller, Soultz et Erstein en Alsace, Alzey en Palatinat, Renchen, Kenzingen et Säckingen en Bade, Brugg et Laufenburg en Suisse, Stuttgart. Il est vrai que dans la plupart de ces villes se dressait un château. Mais ce n'est pas ce dernier que l'auteur qualifie de *castellum*.

Ce qui le prouve, c'est d'abord le contexte : un Juif est tué à Ensisheim ; l'abbé de Murbach expulse les nobles de Guebwiller ; la rivière qui traverse Soultz y cause de gros dégâts ; un enfant est (prétendument) tué par les Juifs à Renchen ; un incendie ravage Säckingen (également appelé *civitas*), n'épargnant que l'église et quelques maisons. Ce qui le prouve ensuite, pour Kenzingen et Alzey, c'est la chronique d'Ellenhard, qui les appelle *oppida* là où le Dominicain les nomme *castella*. Ce qui le prouve également, c'est que ce dernier ne qualifie jamais de *castellum* un château situé en montagne ou dans un village ouvert. Et ce qui le prouve enfin, ce sont trois cas où il prend soin de préciser qu'un événement concerne à la fois le château et la ville - *castrum et castellum* : la vente de Brisach, la reddition de Rheinfeldern et la destruction de Wihr-au-Val.

Restent quelques cas douteux : le *castellum Herlisheim* est bâti en 1302, mais la ville serait citée dès 1289 (226) ; *castellum Watwire et Züllisheim* (sic) sont commencés en 1292, mais selon une autre source, Wattwiller est emmuré avant 1285 (227), et on ignore quand Züllisheim, qui est resté un village, a été fortifié. Enfin, le *castellum Gemer* est commencé en 1291 (en même temps qu'un *castrum* de bois), alors que Guemar n'est pas attesté comme ville avant 1363 - mais entre-temps, il y a eu les sièges destructeurs de 1293 et 1298 (227a).

Bref, la majorité des exemples impose une conclusion que ces quelques cas problématiques ne sauraient infirmer (228) : pour le Dominicain de Colmar, un *castellum* est une agglomération fortifiée (229). Il n'y a pas lieu de douter qu'il en soit ainsi à Soultzbach : c'est le village qui est entouré de murs et de fossés en 1275. Par qui ? L'annaliste ne le précise pas. Mais comme on sait que, depuis 1294 au moins, les Hattstatt sont en possession incontestée de la ville, qu'ils y ont des biens depuis 1250 au moins, et que la décade 1275-85 est justement l'époque de leur plus grande activité (ch. 1.3), il est plus que probable que ce sont eux qui ont emmuré Soultzbach.

## 5.2 - LE CHATEAU, DU 13<sup>e</sup> AU 19<sup>e</sup> SIECLE

Quant au château, il n'est guère plus récent, puisque sa première mention est de 1289 (230). Cinq ans après, les Hattstatt font oblation (de la moitié ?) de Soultzbach au duc de Lorraine, certainement contre espèces sonnantes. L'oblation du château (*Huz*) a lieu en 1306 dans des conditions analogues. Celle de la ville est renouvelée en 1310, le duc en recevant "la moitié du côté de la porte basse" et le comte de Blâmont "la moitié du côté du château" (231). Cette dernière est cédée à Hanemann vom Hus par Wigelis von Hattstatt en 1371, mais ses parents la récupèrent en 1405 (232). Vers 1437, Anton von Hattstatt, en guerre contre les Rappolstein, trouve un moyen astucieux de mettre Soultzbach à l'abri des hostilités : il l'engage à l'évêque de Strasbourg, et le dégage sitôt la paix revenue. Scherlen signale d'autres mises en gage passagères, notamment aux Stör (1464-avant 1504), que nous avons déjà rencontrés à Wasserbourg.

Quand Jakob von Hattstatt s'installe à Soultzbach en 1504, il trouve les choses en triste état : car les engagistes ne se sont évidemment souciés des intérêts ni de la ville, ni des Hattstatt, et ont reculé devant les dépenses les plus nécessaires. Jakob restaure divers bâtiments publics, il embellit et dote l'église. Cette remise en ordre porte bien entendu - nous sommes à la veille de la Guerre des Paysans - le caractère d'une réaction seigneuriale : on le voit nettement aux nouveaux "statuts et règlement de police" qu'il édicte en 1505, à la résistance des bourgeois à ses prétentions (1514) et au serment qu'ils doivent lui prêter à la suite de ce conflit. Ils sont notamment tenus de monter la garde au château, en particulier les dimanches et fêtes.

Les Hattstatt s'étant éteints en 1585, un inventaire de leurs biens est dressé l'an d'après. Il détaille l'armement du château : trois arbalètes et des piques, aucune arme à feu. Il signale une *Pfisterey* (four banal ?) (233) et un nouveau logis en deux ailes (*new vorder Haus, new hinder Haus*) à l'emplacement d'un bâtiment qualifié de *Stockh* (234), qui jouissait du droit d'asile (235).

Après bien des tractations, les Schauenburg, héritiers des Hattstatt, arrivent à s'assurer la possession de Soultzbach (1603). Vers 1615, ils décident d'en exploiter les eaux minérales ; à cette fin, ils abandonnent le château à leur régisseur, pour l'hébergement des curistes. Grâce à cette originale reconversion en Hôtel des Bains, Soultzbach échappe à l'alternative habituelle des châteaux de plaine : destruction ou transformation en maison paysanne. Au siècle dernier, il devient maison de repos des Soeurs de Ribeauvillé (236).

### 5.3 - L'ASPECT ANCIEN DU CHATEAU

De réfection en réfection, la résidence des Hattstatt a perdu l'essentiel de son aspect ancien. On connaît le plan du château au 18<sup>e</sup> siècle (237) : ses quatre ailes dessinent un rectangle autour d'une cour accessible par un portail à l'E. En fait, les deux vues de Soultzbach dans Merian (238) montrent que l'essentiel sont les deux ailes S et W, adossées au rempart urbain. Elles forment deux corps de logis en retour d'équerre, couverts d'un toit en croupe, percés de fenêtres géminées irrégulièrement réparties, et dépourvus de tout caractère défensif.

Les deux autres ailes sont invisibles ; si elles existaient déjà, elles devaient consister en dépendances de faible hauteur.

Une aquarelle de 1610, déjà citée (239), représente Soultzbach depuis l'W. Ayant souffert de l'humidité, elle n'est plus très distincte. Du château, elle montre un logis percé de deux rangées d'ouvertures, derrière lequel se dresse une grosse tour quadrangulaire, coiffée d'un toit pyramidal. Cette tour au moins n'existe plus au temps de Merian. Mais quel crédit mérite l'aquarelliste ? L'amour du détail est assurément son moindre défaut (par exemple, il figure toutes les fenêtres comme de longues fentes, qu'il trace d'un seul coup de pinceau). Cependant, une comparaison avec Merian montre qu'il a rendu fidèlement les grands traits du paysage urbain.

Le château a donc subi - après les transformations du 16e siècle, attestées par l'inventaire de 1586 - d'importants remaniements dans la première moitié du 17e siècle ; ils correspondent peut-être à sa reconversion "touristique". Quant à l'aspect du château médiéval, résidence permanente d'une branche des Hattstatt, il faut se résigner à tout en ignorer.

## 6. HOHHATTSTATT

### 6.1 - HISTORIQUE

Si l'on pouvait en croire Berler et Specklin (240), Hohhattstatt remonterait au 10<sup>e</sup> siècle. Il n'en est évidemment rien : nos chroniqueurs ont été trompés par une fausse charte, probablement fabriquée pour le couvent de St Marc, au pied du château, à l'occasion d'un procès avec les Hattstatt en 1348 (241). Ce faux montre peut-être que la tradition d'une forteresse bien antérieure à Hohhattstatt s'attachait alors au sommet portant le château, le Barben. On pourrait éventuellement songer à une enceinte préhistorique ou à une specula romaine ; mais comme le site a été bouleversé au moyen-âge, puis en 1914-18, il n'y a guère d'espoir d'en retrouver la trace.

Les Hattstatt, qui apparaissent dans la deuxième moitié du 12<sup>e</sup> siècle (242), ont d'abord résidé dans la localité de ce nom, où leur demeure se dressait à côté de l'église. Comme tous les châteaux portant le nom d'un village, Niederhattstatt est pratiquement indatable. Il n'est mentionné explicitement qu'en 1282 (243), mais il a probablement existé longtemps auparavant. La même année 1282, le Dominicain de Colmar signale que "les sires de Hattstatt ont bâti un château appelé ..." (lacune du manuscrit) (244). Les archives de la famille, consciencieusement dépouillées par Scherlen (245), permettent de combler cette lacune.

Le 1<sup>er</sup> mars 1280, les trois principales branches des Hattstatt se partagent "le mont appelé Barbe et sa forêt", dépendance du village (disparu) de Lengenber (246), qu'ils tiennent en fief des Horburg. Le 4 octobre de la même année, l'ancien Landvogt Conrad-Werner promet à ses cousins de les aider "à construire un ouvrage défensif" sur le Barben, et en règle avec eux la transmission héréditaire.

En 1286, "le châteauneuf appelé Hohn Hatstat" est probablement terminé, puisque les trois branches des Hattstatt décident d'assigner certains revenus "pour l'entretien des valets (d'armes) et des domestiques qui doivent garder la demeure (Hus) pour notre compte".

Le motif de la construction nous est déjà connu (ch. 1.3 & 2.2) : le Dominicain de Colmar, qui note en 1282 l'apparition de Hohhattstatt, signale celle d'une forteresse des Girsberg - très probablement sur le Staufen - en 1281. Ces dates ne vont évidemment pas sans quelque arbitraire, car l'édification d'un château prend du temps. Hohhattstatt, on l'a vu, était en projet dès l'automne 1280, de sorte que les travaux ont vraisemblablement commencé en 1281. Il est donc possible que Girsberg-Staufen ait été en chantier dès 1280, ce qui aurait décidé les Hattstatt à riposter. Mais, rien ne garantissant que la chronologie de l'annaliste soit rigoureuse, il n'est pas impossible que Hohhattstatt ait précédé son voisin du Staufen.

La nomination d'un forestier au château en 1288 montre qu'il a encore d'autres fonctions que militaires et résidentielles (247). Puis, jusqu'en 1462, on n'apprend plus rien de notable à son sujet. Tout au plus peut-on relever qu'au début du 15<sup>e</sup> siècle, les Hattstatt le tiennent en fief des Habsbourg (248), et qu'en 1430 ils font oblation de la moitié du château au duc de Lorraine (249). Pourtant, depuis sa construction, ils l'ont en fief des Horburg (puis, à partir de 1324/32, de leurs successeurs, les comtes de Wurtemberg), car c'est d'eux qu'auparavant déjà ils tenaient le Barben (250). Et en 1583 encore, *Hohen Hattstatt das Schlosz* figure dans un livre de fiefs wurtembergeois (251).

En 1462, les Bâlois, partis détruire Hohkönigsburg, projettent d'assiéger Hohhattstatt au retour (252), mais ils ne semblent pas l'avoir fait. Sans doute le château était-il dès cette date (253) - en gage ou en arrière-fief, suppose Scherlen - aux mains de Peter von Regisheim, un de ces personnages insupportables aux villes, qu'on a coutume de nommer chevaliers-brigands (254). Celui-ci, quatre ans plus tard, déclenche contre Mulhouse la fameuse guerre des Six Sous (*Sechsplappertkrieg*), au cours de laquelle il capture des bourgeois de la ville et les enferme à Hohhattstatt (255). Mais la Décapole vient au secours de Mulhouse, qui en est encore membre, et s'attaque aux forteresses de son ennemi : Turkheim prend d'assaut Hohegheim, et Munster, animé par de vieilles rancunes, se charge de Hohhattstatt.

Le 5 novembre 1466, ses troupes profitent d'une absence momentanée du *Burgvogt* - qui est allé aux bains de Herrlisheim - pour s'emparer de la place, la piller et y bouter le feu. L'incendie dure huit jours, mais ne vient pas à bout du *gros thurn* (donjon ?) ; aussi les Munsterois reviennent-ils le faire sauter à la poudre.

C'est de la *Cosmographia* de Sebastian Münster (1544) qu'est tiré ce récit (256). Peut-être est-il dû, comme le chapitre sur Rouffach, à la plume du franciscain rouffachois Conrad Pellican. Quel crédit mérite cette source tardive ? L'auteur se méprend sur les causes de la destruction du château, mais les détails qu'il donne sont si précis qu'il a dû les puiser dans une chronique contemporaine.

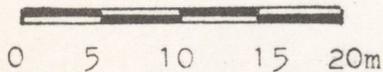
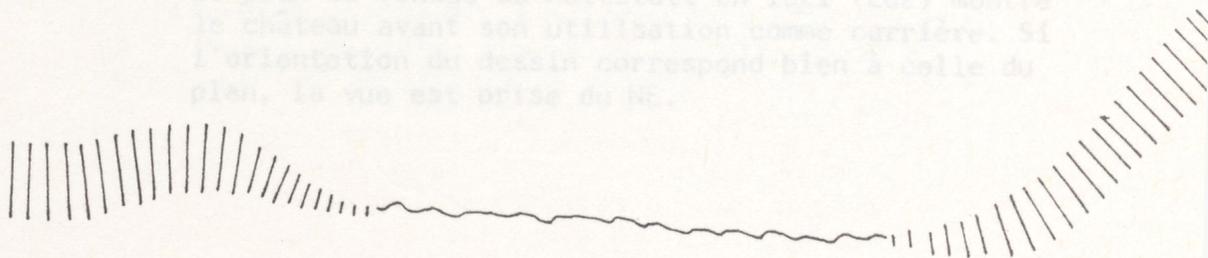
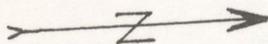
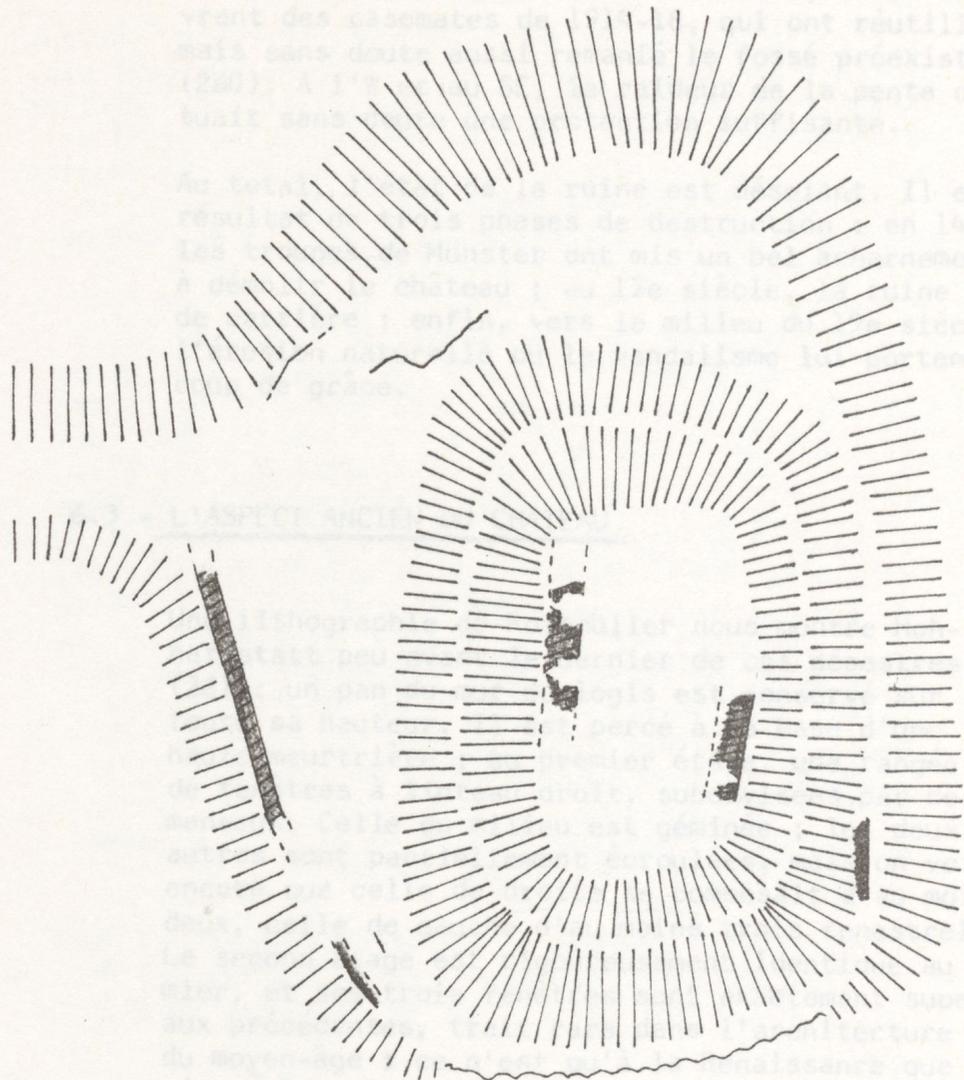
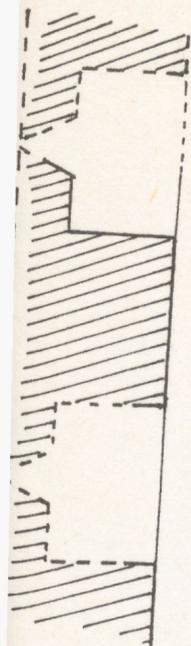
Scherlen (257) croit que le château a été rebâti. Son principal argument est que Merian le représente encore, peut-être même avec un toit, dans sa vue de Colmar en 1643 (258). Mais il est naïf d'accorder un crédit absolu à Merian pour de tels détails. La preuve en est une carte du ban de Hattstatt, de 1621, d'ailleurs connue de Scherlen : Hohhattstatt y figure clairement comme ruine (cf. ch. 6.3) ; et peu après (1646/47), ses pierres sont vendues à la ville de Colmar, pour la construction de la porte de Deinheim (259).

## 6.2 - VESTIGES CONSERVES

Hohhattstatt couronne un sommet conique, en granite, aux pentes raides. Situé juste en face et au S du Staufen, il surveille Schrankenfels et Soultzbach ; sans la forêt, il aurait également une vue étendue sur la plaine.

De la *Kernburg*, il ne reste qu'une base de mur au S, et au N un pan de mur encore haut de quelque 3 m. Ils sont épais d'environ 2 m, et bâtis en gros moellons de granite, calés par de petits éclats, et disposés en lits presque réguliers. Au N, une meurtrière haute d'au moins 1,8 m (la base est enterrée) ; elle semble avoir eu, comme celles de Schrankenfels, à la fois une niche et un ébrasement, mais ce dernier est ici nettement moins profond (environ 70 cm). Au S, on distingue encore deux niches, qui ont dû correspondre à des meurtrières du même type, actuellement en majeure partie écroulées ou enterrées. L'encadrement de la meurtrière et de ce qui reste des niches est en blocs de granite équarris ou très grossièrement taillés.

Echelle 1/100



Echelle 1/500

# HAUT HATTSTATT

En contrebas, sur les pentes N et S, de très faibles restes de murs - avec les bases de deux contreforts (?) - ont pu appartenir à des fausses-braves. Encore plus bas, au S, s'étendait une basse-cour dont l'enceinte, en moellons de granite, est assez bien conservée au N.

Le fossé est entièrement taillé dans le roc à l'E, ce qui le distingue également au N. Au NE, NW et SW s'avèrent des escarpements de rochers taillés, mais sans doute antérieurs au fort existant (262). A l'ouest, la pente constituait sans doute un glacis.

Au total, la ruine est imposante. Il est le résultat de plusieurs phases de destruction. En 1466, les Anglais de Münster ont mis un canon en position à l'ouest du château ; au 17e siècle, une mine sort de la muraille au milieu de la tour. Le plan de l'aspect ancien est donné par la coupe.

L'ASPECT ANCIEN

Le plan du finage de Hattstatt en 1621 (262) montre le château avant son utilisation comme carrière. Si l'orientation du dessin correspond bien à celle du plan, la vue est prise du NE.

En contrebas, sur les pentes N et S, de très faibles restes de murs - avec les bases de deux contreforts (?) au S - ont pu appartenir à des fausses-braies. Encore plus bas, au S, s'étendait une basse-cour dont l'enceinte, en moellons de granite, est assez bien conservée au SE.

Le fossé est entièrement taillé dans le roc à l'E ; on le distingue également au N. Au NE, NW et SW s'ouvrent des casemates de 1914-18, qui ont réutilisé, mais sans doute aussi remanié le fossé préexistant (260). A l'W et au SE, la raideur de la pente constituait sans doute une protection suffisante.

Au total, l'état de la ruine est désolant. Il est le résultat de trois phases de destruction : en 1466, les troupes de Munster ont mis un bel acharnement à démolir le château ; au 17<sup>e</sup> siècle, la ruine sert de carrière ; enfin, vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, l'érosion naturelle ou le vandalisme lui portent le coup de grâce.

### 6.3 - L'ASPECT ANCIEN DU CHATEAU

Une lithographie de Rothmüller nous montre Hohhattstatt peu avant le dernier de ces désastres (261) : un pan du mur du logis est conservé sur toute sa hauteur. Il est percé à la base d'une haute meurtrière ; au premier étage, une rangée de fenêtres à linteau droit, subdivisées par des meneaux. Celle du milieu est géminée ; les deux autres sont partiellement écroulées, mais on voit encore que celle de droite se composait d'au moins deux, celle de gauche d'au moins trois fenestrelles. Le second étage est rigoureusement identique au premier, et ses trois fenêtres sont exactement superposées aux précédentes, trait rare dans l'architecture profane du moyen-âge ; ce n'est qu'à la Renaissance que se répand l'habitude d'ordonner une façade selon des axes verticaux. Tout en haut, une rangée de trous de boulin atteste sans doute un ancien hourdage.

Le plan du finage de Hattstatt en 1621 (262) montre le château avant son utilisation comme carrière. Si l'orientation du dessin correspond bien à celle du plan, la vue est prise du NE.

On ne distingue que la Kernburg, formée d'un logis rectangulaire flanqué de tourelles rondes : celle du SE est en partie écroulée ; celles du NE et du NW se terminent à la même hauteur que le logis, par une ligne dentelée dont on ne sait trop si elle figure des créneaux ou symbolise l'état de ruine. Sur chacun des deux étages visibles, le grand côté (face N) a quatre fenêtres, et le petit côté (face E) en a deux.

Une telle représentation éveille la méfiance, surtout à cause de ces nombreuses fenêtres régulièrement disposées. Mais, d'une part, Rothmüller atteste qu'elles étaient bien telles, sur une face au moins (263) et d'autre part, E. Müller a pu vérifier que les dessins du plan sont dans l'ensemble réalistes, même si on ne peut leur faire toute confiance au niveau des détails (264).

Bien entendu, il est impossible de savoir *au juste* jusqu'à quel point le dessin est fidèle, à moins de pouvoir le confronter à un autre document. Or cette possibilité existe peut-être : M. Schmitt (265) affirme que Hohhattstatt est représenté sur une gravure de Schongauer, mais sans le démontrer, ni même préciser laquelle. A ma connaissance, il ne peut s'agir que de la Madonne sur le banc de gazon (266), qu'on s'accorde à dater des années 1474-80. A cette date, Hohhattstatt est en ruines, et Schongauer, né vers 1450, ne l'a vu intact que dans sa prime jeunesse. Ceci incite à la prudence, car sa gravure montre un château bien conservé. La Kernburg est flanquée de deux tours d'angle rondes, sans toit, du côté de la plaine. Du côté opposé se dresse un donjon quadrangulaire au toit pyramidal. La basse-cour est flanquée d'une tour ronde.

Si M. Schmitt reprend et démontre sa thèse, il aura considérablement enrichi nos connaissances sur Hohhattstatt. D'ici là, il faut se contenter du plan de 1621.

Celui-ci - dans la mesure, encore une fois, où il mérite confiance- nous révèle un château d'un type absolument inhabituel en Alsace. Que la Kernburg se réduise à un logis, sans cour, n'est pas pour surprendre : cf Landsberg, Bernstein, Birkenfels. La destruction de 1466 peut expliquer l'absence de donjon (267), surtout s'il était au SW, invisible sur le dessin.

Mais le flanquement du logis par au moins trois tours rondes est sans exemple en Alsace parmi les châteaux de montagne (268). On trouve ce plan en plaine, mais pour des édifices pratiquement indatables (269). Selon Th. Biller, il pourrait dénoter une influence française (270).

Encore faudrait-il savoir si, à Hohhattstatt, ce plan remonte au 13<sup>e</sup> siècle ; et l'on objectera sans doute que les nombreuses baies rectangulaires que montre Rothmüller dénotent plutôt la fin du moyen-âge. Je n'en suis pas persuadé. De ces fenêtres, il reste encore un vestige : au pied du château, au N et à l'E, traînent encore au moins trois blocs de grès taillé, provenant de montants de fenêtres. Leurs profils sont d'une grande simplicité : deux sont chanfreinés à l'intérieur et à l'extérieur, sans feuillure ; le dernier présente à l'extérieur un large ébrasement, à l'intérieur une feuillure et un chanfrein. On trouve des fenêtres analogues à Hohenfels (avant 1293), et en grand nombre à Birkenfels (avant 1289, probablement 1260). Th. Biller (271) en a même découvert dans la basse-cour de Bernstein (début du 13<sup>e</sup> siècle) ! Des baies composées de plus de deux fenestrelles, telles que la lithographie de Rothmüller permet de les deviner à Hohhattstatt, ne sont pas rares non plus dans la deuxième moitié du 13<sup>e</sup> siècle : cf Birkenfels, Landsberg-Nord, Lützelburg/Ottrott.

Ces observations sont loin d'apporter une certitude, qui ne peut ici être fournie que par des fouilles stratigraphiques. On peut du moins émettre l'hypothèse que les Hattstatt aient bâti en 1282 un château très original, conçu en fonction d'impératifs à la fois militaires (flanquement systématique, meurtrières à niche) et résidentiels (nombreuses fenêtres) ; la sobriété de son appareil de moellons était compensée par le recours au grès rose pour les encadrements (272), qui contribuait à lui donner, en dépit de son exigüité, un caractère représentatif (273).

## 7. LAUBECK

### 7.1 - HISTORIQUE

Laubeck doit son origine et son nom aux Laubgasse (*Lobegasse*), une famille de ministériels épiscopaux attestée depuis le 12<sup>e</sup> siècle (274) et originaire du village disparu de Suntheim (275), où elle habitait dans la rue des Arcades (*Laubgasse*). Ce lignage occupe le premier rang parmi la ministérialité de l'Obermundat, et bientôt parmi l'aristocratie urbaine de Rouffach (276), puis de Colmar.

On a vu (ch. 3.2) que, dès le 13<sup>e</sup> siècle, les terres de Rouffach s'étendent à l'ouest jusqu'au Krebsbach. Ainsi, s'explique qu'une famille de cette ville ait bâti son château sur un rocher dominant notre vallon (277). S'agit-il d'un cas semblable à Schrankenfels ? L'évêque a-t-il favorisé l'implantation de ses ministériels dans la zone d'influence des Girsberg ?

On ne saurait l'affirmer, surtout qu'on ignore la date de construction de Laubeck et qu'on ne connaît aux Laubgasse aucune possession dans les vallées du Krebsbach et de la Fecht. Il est fort possible que, comme nombre d'autres ministériels (cf Lützelhardt, Birkenfels, La Roche, Husenburg, Freundstein, etc.), ils aient simplement choisi un site écarté comme garantie de sécurité (278).

De fait, nous n'avons pas rencontré les Laubgasse en étudiant les destinées politiques de la région (ch. 1). Et pourtant, à partir de 1280 surtout, ils font parler d'eux autant que les Girsberg et les Hattstatt. Mais, dans leurs diverses violences, on n'aperçoit pas de fil conducteur (279). Leur seule politique semble consister à se faire le maximum d'ennemis : ils s'attaquent tour à tour à des chevaliers de Bâle, des ministériels de Rouffach, des bourgeois de Strasbourg et de Bâle, aux Hus et aux Hattstatt, et sont en révolte ouverte contre l'évêque, leur seigneur, dès 1280 (280). Leur agressivité débordante ne tarde pas à se tourner contre eux-mêmes : en 1283, les cousins de Richard von Laubgasse détruisent son château (*castrum*) et les maisons (*domus*) de plusieurs de ses frères, indice d'une haine féroce (281).

Salch voit là la première mention de Laubeck (282) : très probablement à tort, comme on le verra plus loin.

Mais peu après, le *castrum Lobeke* apparaît de façon certaine : en 1294, un nommé Cesso, inconnu par ailleurs, le ravit "frauduleusement" à ses seigneurs (283). On ne sait rien d'autre de cet épisode.

Huit ans après, douze sires de Laubgasse, représentant cinq branches de la famille, comparaissent devant l'évêque Friedrich, de qui ils tiennent en commun *die Loubegge* en fief. Le prélat apaise le conflit qui les opposait au sujet du château et leur fait jurer une paix castrale rudimentaire, qui stipule notamment qu'aucun d'eux ne devra dépouiller un autre de sa part de la forteresse (284) : c'est très probablement ce qui s'était passé ! Une génération après l'expédition punitive de 1283, les relations ne se sont donc pas améliorées à l'intérieur du lignage.

Que celui-ci tout entier tienne Laubeck en commun peut s'expliquer de deux façons : ou bien les Laubgasse l'ont bâti ensemble au service d'une politique commune, comme les Hattstatt l'ont fait pour Hohattstatt (ch. 6.1) - mais une famille aussi divisée en aurait-elle été capable ? Ou alors ils ont hérité Laubeck d'ancêtres communs.

Il arrive souvent qu'un lignage, même très ramifié, conserve en indivis son *Stammschloss* : ainsi Hohegheim dès le 12<sup>e</sup> siècle, Fleckenstein, Lichtenberg, Hohandlau et bien d'autres. Cette pratique est éminemment incommode et donne généralement lieu à d'innombrables querelles, dont témoignent les paix castrales. Elle ne peut s'expliquer que par de puissantes raisons symboliques : le lignage s'identifie à son château ancestral, et le manifeste en en portant le nom. Il est vrai que les Laubgasse ont conservé leur patronyme primitif, sans doute parce qu'il était déjà consacré par un long usage au moment où ils ont bâti leur château. Mais le nom de ce dernier est dérivé de celui de la famille, qui le considère sans doute comme son *Stammsitz*. Ainsi s'explique que cinq cellules familiales se partagent ce minuscule fortin - ce qui ne signifie évidemment pas que toutes y résident ensemble (285).

On peut en déduire deux choses : d'abord, que Laubeck doit remonter à une époque où le lignage était moins ramifié et plus uni, et donc être nettement antérieur à sa première mention. ~~Peut-être date-t-il de~~ l'Inter-règne ?

Ensuite, que le château détruit en 1283 n'est pas Laubeck. Ce dernier ne peut en aucun cas être appelé "le château de Richard von Laubgasse", puisque celui-ci n'est le chef que d'une des cinq branches de la famille ; ses cousins n'ont certainement pas poussé la rage jusqu'à démolir une forteresse dont les 4/5e leur appartenaient ! Richard tient en 1289 *daz hus zem Steine* (Blumenstein, derrière Soultzmatt ?) (286) : c'est peut-être ce château qui a été détruit en 1283.

En 1314, une branche des Laubgasse (on en compte entretemps sept) promet à l'évêque Johann d'obtenir, au besoin par la voie judiciaire, le partage de Laubeck et de ses dépendances ; elle s'engage à céder au prélat la part qui lui sera échue (287). Les autres Laubgasse ne sont pas témoins de cet accord, qui est évidemment dirigé contre eux : l'évêque veut s'assurer la possession effective d'une part du château, de manière à le neutraliser. Il y parvient grâce à la mésentente chronique dans le lignage : l'une de ses branches préfère s'accorder avec son seigneur qu'avec ses cousins.

Pourquoi l'évêque s'intéresse-t-il brusquement à Laubeck ? Rosenkränzer (288) suggère que les Laubgasse auraient pris parti pour Louis de Bavière, alors qu'il soutient Frédéric le Beau. Mais la double élection impériale est d'octobre 1314, et l'accord ci-dessus est passé dès juillet : il faut donc chercher une autre explication.

En 1308 et 1310, le prélat fonde des messes perpétuelles pour l'âme de trois chevaliers, dont deux Laubgasse, tués devant Rouffach (289) : c'est reconnaître implicitement qu'il est responsable de leur mort. C'est tout ce qu'on sait de cette affaire, mais on peut supposer que, depuis lors au plus tard, les Laubgasse lui sont hostiles.

En tout cas, la famille a dû s'opposer à ce que l'évêque prenne pied dans son château : car en 1315 il s'en empare, le détruit et y capture trois sires de Laubgasse, qu'il embastille à Girbaden. Après des trêves plusieurs fois prolongées (290), indice de négociations laborieuses, la paix est conclue en 1316 (291) : les Laubgasse reçoivent 400 marcs d'argent de dédommagement, mais abandonnent à leur seigneur tous leurs droits sur la ruine (*das Burgstall Laubecke*) et sur ses dépendances, soit essentiellement la forêt du Teuffelsruncke.

Peut-être la guerre entre les deux candidats à l'Empire a-t-elle influencé le cours des événements : en 1315, l'évêque a pu redouter que les Laubgasse ne rejoignent le parti adverse, et brusquer les choses. En 1316, inversement, il a pu craindre qu'une attitude trop dure ne pousse les Laubgasse et toute leur parentèle dans le camp ennemi, et leur accorder une paix modérée ; mais ce n'est là qu'une hypothèse.

En 1371, Laubeck est toujours en ruines (292) et aucun texte n'indique qu'il ait jamais été rebâti.

## 7.2 - NOTE SUR LES RUINES DE LAUBECK

Le site de Laubeck est analogue à celui de Schrankenfels (ch. 4.1.2), mais le piton de gneiss qui portait sa Kernburg est à la fois plus exigü et plus abrupt de tous les côtés. De ce fait, c'est uniquement au SE - où un ensellement le sépare déjà du massif du Pfaffenheimer Kopf - qu'un fossé s'est avéré nécessaire. C'est aussi de ce côté qu'on a placé le donjon, de forme ronde. Il n'en reste que la moitié NW, conservée sur une hauteur d'environ 2 m. On voit encore son parement intérieur, en moellons de gneiss s'efforçant vaguement de suivre un litage ; du parement extérieur, plus aucune trace.

Du petit logis, abrité derrière la tour, ne subsiste que la base d'un mur de refend longitudinal, orienté NW-SE. La place manque ici pour la courette qu'on trouve à Haneck, Schrankenfels et probablement Wasenberg : de sorte que, comme à Hohhattstatt, Birkenfels, etc, la chemise se confondait avec les murs extérieurs du logis. En contrebas, à l'E et au S, un ensemble incohérent de bases de murs, apparemment en pierres sèches (293), est tout ce qui reste de la basse-cour.

Laubeck est donc un château réduit à sa plus simple expression, comme Haneck et pour la même raison : ses constructeurs ont tout juste réussi à se hisser au dernier échelon de la hiérarchie sociale des châtelains. Au demeurant, on ne peut que souscrire à l'opinion de Salch (294) : pour le fortin d'un petit chevalier, le site est très bien choisi, et le plan, tant par son extrême concentration que par la forme et la position du donjon, est caractéristique du 13<sup>e</sup> siècle.

## 8. CONCLUSION : QUELQUES POINTS COMMUNS

---

### 8.1 - L'APPAREIL DE MOELLONS

Pour autant qu'ils sont conservés, tous les châteaux que nous avons passés en revue sont bâtis en moellons (295). Le fait est d'autant plus notable qu'ils remontent à une époque qui, plus que les suivantes, a fait un large usage de la pierre de taille. On est d'abord tenté de justifier cette particularité par les conditions géologiques locales : la grauwacke et le gneiss sont rebelles au ciseau. Mais cette explication est insuffisante : avec de la bonne volonté, on peut tailler des pierres à bosse même dans le gneiss (Girsberg-Stein, donjon); et surtout, on a vu qu'il est toujours possible d'importer d'ailleurs un matériau plus apte à la taille que la roche locale (296). C'est d'ailleurs ce qu'on a fait pour le côté de l'attaque à Wassenberg, et pour les encadrements de fenêtres à Hohhattstatt (comme à Ortenberg, Andlau et Spesburg). Schrankenfels et ses deux voisins ont au moins les angles de leur donjon en pierres à bosse, de facture d'ailleurs médiocre. Mais ces concessions à la qualité -ou à la mode, ou à l'ostentation - ne vont pas plus loin, et sont principalement symboliques (297).

En fait, quand on considère, à côté de leurs moellons, la petite taille de nos fortins, on échappe difficilement à la conclusion que ce sont des châteaux pauvres. Leur appareil est justiciable d'une explication non pas géologique, mais sociale : ce sont des châteaux de petits seigneurs. Les Girsberg sont des ministériels, les Gueberschwihr peut-être aussi (ch. 4.1) ; et même les Hattstatt, dont la carrière est plus brillante, ont sans doute en partie des origines serviles (298). Les moellons de leurs fortins traduisent dans la pierre la modestie de leur statut social, ou plus exactement - car des ministériels comme les Landsberg, les Beger, les Lützelburg bâtissent en pierres à bosse - les limites de leur fortune (299).

On peut se demander si la prolifération des châteaux en moellons au 13e siècle ne correspond pas également à une évolution des mentalités. Car l'abbé de Murbach (Hugstein), le landgrave Rodolphe (Ortenberg) et l'empereur lui-même (Kaysersberg et Pflixburg) (300) font usage de cet appareil à coup sûr moins impressionnant, mais somme toute aussi "opérationnel" que les traditionnels bossages. Les moellons symboliseraient ainsi le sacrifice - lentement et difficilement consenti - de l'ostentation féodale à la rationalité économique.

## 8.2 - LE PLAN

Sur nos dix châteaux, il n'y en a guère que quatre dont on puisse tant bien que mal reconstituer le plan. En dépit de bien des nuances, ils se ramènent à un type unique : le donjon, face à l'attaque, couvre une chemise assez exigüe, qui ne renferme qu'un petit logis et éventuellement, entre ce dernier et le donjon, une courette. Les indispensables dépendances (301) sont reléguées dans une basse-cour située très en contrebas, et close au mieux d'un mur léger, éventuellement en pierres sèches.

A la différence de l'appareil de moellons, et bien qu'il se distingue par son économie de moyens, ce plan n'est pas imposé par des exigences financières. L'opulent Landsberg, le château comtal, voire ducal de Bernstein, la forteresse landgraviale d'Ortenberg, Kaysersberg enfin adoptent la même formule, qui est en fait, en Alsace, caractéristique du 13e siècle. Elle correspond à un processus de concentration architectonique déterminé par une exigence à la fois fonctionnelle - concevoir une forteresse efficacement défendable par une petite garnison - et esthétique - donner au château une silhouette prégnante et une ordonnance rigoureusement hiérarchisée (302). Cette dernière participe en fin de compte, à sa manière, de l'esprit gothique (303).

Aussi bien, six au moins de nos châteaux, dont au moins trois de ceux dont le plan est encore lisible, ont-ils été élevés au 13e siècle. En regard, seul un des Girsberg apparaît dès le 12e siècle, et on ne peut attribuer avec certitude au 14e siècle que la reconstruction de l'autre. Le 13e siècle est donc l'époque par excellence de l'activité castrale dans la région de Soultzbach (304).

En résumé, nos châteaux se rattachent à un type architectural, qui correspond à un type social : le chevalier du 13<sup>e</sup> siècle, souvent d'origine ministérielle, qui couronne par la construction d'une forteresse à sa mesure une émancipation qui le conduira, selon les circonstances, à la prospérité (les Hattstatt) ou à la médiocrité (les Girsberg et les Schrankenfels).

### 8.3 - L'ABANDON PRECOCE

Autre fait remarquable, il semble que peu de nos châteaux aient servi très longtemps : Laubeck est détruit dès le début du 14<sup>e</sup> siècle ; quatre autres sont en ruine avant la fin du 15<sup>e</sup> siècle, et Soultzbach est le seul dont on soit sûr qu'il est encore debout au 17<sup>e</sup> siècle. Ces destructions précoces viennent sans doute en partie de ce que nous sommes dans une zone âprement disputée, à la limite de plusieurs seigneuries puissantes. Mais, pour une bonne part, elles sont dues à des conflits somme toute fort ordinaires entre les petits nobles et leurs seigneurs (Laubeck), leurs congénères (Girsberg) ou les villes (Hohhattstatt).

En tout cas, le fait déterminant, pour un *Burgstall* comme pour un village disparu, n'est pas la destruction, mais l'absence de reconstruction. Et ici, il faut songer que nous sommes en montagne : Wassenberg est à 738 m d'altitude, Laubeck à 758 m, Schrankenfels à 790 m, Hohhattstatt à 826 m et Staufen à 900 m. Qu'on se représente leur inconfort en hiver, les difficultés du ravitaillement, les inconvénients d'un séjour isolé, qui vers la fin du moyen-âge devient désagréable aux hommes comme aux femmes : la *Zimmerische Chronik* prétend que les chevaliers ont abandonné leurs repaires pour s'établir en ville "afin d'être plus près des bains" (305) ; et un témoignage contemporain sur l'abandon de Stettenberg en attribue la responsabilité à la femme du seigneur, lasse d'habiter "dans la forêt" (306) ; plus tard, une reconstruction envisagée par un de ses parents aurait échoué devant les clameurs de ses filles et de sa bru, également ennemies de la solitude. Or Stettenberg, à 300 m d'altitude et à moins d'1 km d'Orschwihr, est infiniment plus accessible que les nids d'aigle des alentours de Soultzbach (307).

A cela s'ajoute qu'au 15e siècle, la plupart d'entre eux sont concentrés aux mains des Rappolstein et des Hattstatt, qui n'ont pas l'emploi de tant de châteaux si proches, ni d'ailleurs les moyens de les entretenir tous.

#### 8.4 - L'ETAT DE CONSERVATION

Un dernier point commun à nos fortins est, hélas, l'état lamentable où se trouvent à présent leurs ruines. On arguera naturellement que, tôt détruits, ils sont exposés depuis plus longtemps que beaucoup d'autres aux agents d'érosion, que l'action de ces derniers est décuplée par la rigueur du climat de montagne, et que l'appareil de moellons leur oppose moins de résistance que celui de pierres de taille. Ce dernier argument au moins n'est pas probant. Lithographies et photos anciennes montrent que jusqu'au début de ce siècle, Wassenberg, Schrankenfels et Hohhattstatt étaient relativement bien conservés ; et même l'insignifiant Laubeck était encore au milieu du 18e siècle, au témoignage de Schöpflin, "une ruine remarquable" dominant les cimes des arbres (308).

En fait, grâce à la qualité de leur mortier (309), la plupart de ces murs de moellons ont fort bien résisté jusqu'à l'âge du tourisme de masse. Ce qui a causé leur ruine, c'est qu'aux 19e et 20e siècles, à l'époque où des consolidations devenaient nécessaires *partout*, ils ont été totalement négligés. Il est significatif qu'aucun d'entre eux ne soit mentionné une seule fois dans le Bulletin de la Société pour la conservation des Monuments Historiques d'Alsace, et que personne, avant l'ASAM, n'ait publié le plan d'un seul d'entre eux.

Cette écrasante indifférence, à son tour, a deux causes : leur (très relative) difficulté d'accès d'une part, et la modestie de leur appareil de moellons de l'autre. Séduits par le critère tout extérieur de la belle pierre de taille, les castellologues du passé se sont désintéressés du plan géométrique de Haneck, de la façade axiale de Hohhattstatt, de l'énigmatique face N de Wassenberg, et ont complètement méconnu l'importance de Schrankenfels (310). Du fait de leur négligence, il ne nous reste à analyser que de maigres vestiges, qui n'autorisent plus qu'une étude lacunaire, aux conclusions inévitablement fragiles (311).

## BIBLIOGRAPHIE & ABREVIATIONS

---

- AD J.D. Schöpflin, *Alsacia Diplomatica*,  
2 vol., index, Mannheim 1772-75.
- AI J.D. Schöpflin, *Alsacia Illustrata*,  
2 vol., index, Colmar 1751-1761.
- AHR Archives Départementales du Haut-Rhin.
- ASHM Annuaire de la société d'histoire de  
la ville et du val de Munster.
- Berler Chronik von Maternus Berler, éd. in  
Code historique et diplomatique de la  
ville de Strasbourg, II, 1848.
- Chavoën G. Chavoën, *Das elsässische Münstertal.*  
*Eine Landeskunde*, Fribourg-en-Br. 1940,  
160 p.
- CSR Colmarer Stadtrechte, éd. P.W. Finster-  
walder, t. 1 (seul paru, sans index),  
Heidelberg 1938, 343 p.
- Himly F.J. Himly, *Atlas des villes médiévales*  
d'Alsace, Nancy 1970, 133 p.
- Hund A. Hund, *Colmar vor und während seiner*  
*Entwicklung zur Reichsstadt*, Strasbourg  
1899, 85 p. 1 carte.
- Kraus F.X. Kraus, *Kunst & Altertum in Elsass-*  
*Lothringen*, II, Ober-Elsass, Strasbourg  
1884, 719 p.
- KvK J. Kindler von Knobloch, *Der alte Adel*  
im Ober-Elsass, Berlin 1882. 115 p
- MG SS Monumenta Germaniae Historica, Scrip-  
tores (in-f°).
- Mossmann X. Mossmann, *Les régestes du prieuré*  
*de St Pierre à Colmar*, Bull. Soc. Cons.  
Mon. Hist. d'Als. n.s. 16, 1893, 110-  
133 (jusqu'en 1382) & 17, 1895, 34-56  
(jusqu'en 1399).

- NSD S.A. Würdtwein, Nova Subsidia Diplomatica, 14 vol. Heidelberg 1781-1792 (index au t. XIV).
- Rapp F. Rapp, Recherches sur les châteaux-forts alsaciens, Strasbourg 1968, 113 p., index.
- RBS Regesten der Bischöfe von Strassburg, 2 vol., index, Innsbruck 1908-1928 (t. I, jusqu'en 1202, éd. P. Wentzcke ; t. II, jusqu'en 1305, éd. A. Hessel & M. Krebs), 416 & 541 p.
- Rothmüller 1863 J. Rothmüller, Musée pittoresque et historique de l'Alsace, Colmar 1863 (posthume).
- RU Rappolsteinisches Urkundenbuch, éd. K. Albrecht, 5 vol., index, Colmar 1891-97.
- Salch Ch.L. Salch, Dictionnaire des châteaux de l'Alsace médiévale, Strasbourg 1976, 394 p., sans index (!).
- Scherlen 1908 A. Scherlen, Die Herren von Hattstatt und ihre Besitzungen, Colmar 1908, 421 p., index.
- Scherlen 1934 A. Scherlen, Perles d'Alsace. Bilder aus der elsässischen Vergangenheit, III, Colmar 1934, 446 p.
- Stoffel G. Stoffel, Topographisches Wörterbuch des Ober-Elsasses, 2e éd., Mulhouse 1876, 692 p.
- Trouillat Monuments de l'ancien évêché de Bâle, éd. J. Trouillat, 5 vol., index, Porrentruy 1852-67.
- URR Urkunden und Regesten der Stadt Rufach, éd. Th. Walter, 2 vol., index, Rufach 1908-13, 212 & 240 p.
- Wirth J. Wirth, Les châteaux-forts alsaciens du 12e au 14e siècle. Etude architecturale, t. I (seul paru), Strasbourg 1975, 120 p., index.

## NOTES

- 1) Outre ceux qui seront étudiés ici, il s'agit des châteaux de Mühlbach, Schwarzenberg, Wihr, Walbach & Pflixburg, auxquels il faut peut-être ajouter Fesse-neck à Munster, Heimburg/Letzenberg et Letzmannburg à Turkheim, ainsi que Thurnburg à Wintzenheim. En revanche, le château de Zimmerbach semble légendaire. Signalons encore qu'au N de Mittlach, un sommet porte le nom de Burgköpfel. Les agglomérations fortifiées sont Soultzbach & Wintzenheim (1275), Wihr (avant 1279), Munster (1308 ?) & Turkheim (1311).
- 2) Sur le lien fréquent entre châteaux et routes, cf Rapp 21-22.
- 3) Chavoën 97-98 & 142-144 ; des pistes existaient certes en direction de Gérardmer & La Bresse, possessions des Hattstatt, mais ne servaient qu'aux échanges locaux. Le grand commerce & les armées empruntaient les anciennes voies romaines des vallées de la Thur & de la Weiss. Le Hag (n. 25) est caractéristique de cette situation isolée.
- 4) Chavoën 34-54.
- 5) Hund 5-7.
- 6) Hund 31-37 & carte.
- 7) H. Fein, Die staufischen Städtegründungen im Elsass, Francfort 1939, 48-51 ; Chr. Wilsdorf, L'abbaye de Munster à travers les siècles, ASHM 13, 1958, 47-67
- 8) RU I 57 = CSR 19 ; Hund 55-57.
- 9) Cf Die Herren von Girsberg und ihr Stammgebiet, in Scherlen 1934, 182-219, avec notes & tableau généalogique ; ce sont pratiquement les régestes de cette famille, compilés avec la conscience, l'exhaustivité et l'absence de tout recul qui caractérisent les travaux de Scherlen.
- 10) H.W. Klewitz, Geschichte der Ministerialität im Elsass, Francfort 1939, 94 ; Scherlen 1934, 184 ; Rapp 58 (avec réserves) ; Wirth 84 ; Salch 111.

- 11) Voir la carte de Hund ; cf. ch. 2.2.
- 12) CSR 27-28.
- 13) CSR 17 ; cf Hund 40 & 57.
- 14) RU I 61, à corriger par Scherlen 1934, 184 & n. 12. - Otto est également un prénom fréquent chez les Girsberg depuis le début du 13e s. : cf Scherlen 1934, 185 & tableau général.
- 15) RU I 57 = CSR 19.
- 16) Ce sont apparemment tous ces personnages (et non seulement les quatre derniers, désignés par leur seul prénom) qui sont définis comme *militēs de Columbariā*. Ils sont suivis d'autres "tant clercs que ministériels de l'Oberhof" (*officiales ejusdem curie*).
- 17) RU I 69 = Regesta Imperii V/1 1088.
- 18) CSR 21. - En 1220, le schultheiss de Colmar se nomme Andreas (RU I 69). Ce prénom est assez rare pour qu'on puisse proposer de l'identifier à Andreas von Girsberg, cité de 1214 à 1245. Ce serait un second signe de leur passage au service de l'empereur.
- 19) Hund 55-69; l'auteur suggère également que l'empereur, dès la 2e moitié du 12e s., est l'avoué du Niederhof ; mais on n'a aucune preuve que les Girsberg aient aussi été au service de celui-ci.
- 20) Cf Scherlen 1934 & tableau général. - J'ignore le statut des Kaysersberg & des Hunawihir ; toutes les autres familles avec lesquelles les Girsberg contractent mariage sont d'origine ministérielle au 13e et même encore au 14e s.
- 21) Mais que l'abbé Arnold de Murbach (1190-1216) soit un Girsberg n'est qu'une supposition gratuite et invraisemblable de Grandidier ; cf A. Gatrio, Die Abtei Murbach, I 259-261.
- 22) Annales Marbacenses, MG SS in usu schol. p. 70 ; cf RBS 690.
- 23) Question soulevée par Rapp 60, qui a bien vu la faiblesse stratégique de Girsberg (p. 58).
- 24) Comparer Regesta Imperii V/1, 1130, avec CSR 26.

- 25) Le Hag ou Landwehr est une forte haie allant du Schwarzenberg au Breitenberg, au dessus du Gunsbach ; à l'époque où il apparaît dans les textes (1512-1632), le Hag est déjà plus ou moins à l'abandon (A. Scherlen, Perles d'Alsace I, Colmar 1926, 421-427). Il est probablement beaucoup plus ancien.
- 26) RBS 786-789 & 838 ; cf A. Hessel, Die Beziehungen der Strassburger Bischöfe ..., Archiv für Urkundenforschung VI, 1918, 268-269.
- 27) NSD X 261.
- 28) Sur Marbach cf J. Siegwart, Die Chorherren- und Chorfrauen-gemeinschaften ..., Fribourg-en-Uechtli. 1962, 264-267, avec la bibliographie antérieure. Sur l'avouerie cf NSD VII 158 (= St. 3634) & RBS 641-642 ; H. Dubled, L'avouerie des monastères en Alsace, Arch. de l'Egl. d'Als. 10, 1959, 71, apporte peu de neuf. Au total, on est très mal renseigné sur ce point.
- 29) AD I 432.
- 30) RU I 81.
- 31) B. Metz, Le château de Schwarzenberg, ASAM 4, 1977, 48.
- 32) MG SS XVII 192 & 195.
- 33) C'est arbitrairement que Scherlen 1934, 186, veut voir un Girsberg en *Dietricus filius domine de Kongsberg*, témoin de la protestation de l'abbé (n. 29).
- 34) Peut-être dès 1222 (n. 139), et sans doute pour leurs biens de Wihr (Scherlen 1934, 185, pour 1234).
- 35) Il est attesté comme tel de 1274 à 1280 : Scherlen 1908, 260-262.
- 36) Sa femme y meurt en 1276 : MG SS XVII 200.
- 37) Dès 1188, l'échec de leur tentative pour s'implanter à Obermorschwihr (RBS 641-642) a dû leur montrer que la puissance de leur voisin l'évêque leur laissait peu de chances d'étendre leur domaine sur les vieilles terres de la plaine et du Vignoble.
- 38) Sur les Girsberg à Soultzbach, cf Hund 26. L'échange ne donne à Marbach qu'une forêt (Scherlen 1908, 44, 168 & 256) ; on peut se demander s'il n'est pas inégal et forcé. Les relations entre les chanoines et les Hattstatt sont anciennes et orageuses (cf RBS 641-642).

Cet échange est la première trace écrite de l'implantation des Hattstatt à Soultzbach, où ils ne tarderont pas à supplanter les Gueberschwihr. Ont-ils, dès 1250, acquis Schrankenfels ? Où préparent-ils son acquisition en privant le château de ses dépendances ? Questions pour l'instant sans réponses, faute de sources.

- 39) MG SS XVII 198, Himly 117.
- 40) Et peut-être des Schrankenfels, mais sur ce point les sources font défaut.
- 41) Scherlen 1934, 185 (1234) ; AD II 3 (1274).
- 42) MG SS XVII 205 : oppidum Wilre ... destruxerunt.
- 43) Ce village dépend de l'abbé de Munster et du roi ; les Girsberg ont donc également des griefs contre l'un d'entre eux au moins. Il est sûr en tout cas que ce geste ne leur a pas attiré la bienveillance royale.
- 44) MG SS XVII 192 & 204.
- 45) MG SS XVII 206-207.
- 46) MG SS XVII 206-207 ; RBS 2081 ; curieusement, les Rappolstein conservent la faveur royale : RU I n° 139 & 143.
- 47) RBS 2086 ; Rapp 85.
- 48) Scherlen 1908, 163.
- 49) MG SS XVII 208 & 210.
- 50) Scherlen 1908, 75-76 ; Das Reichsland Elsass-Lothringen, 1901, III/1 362 & 372.
- 51) MG SS XVII 216 ; sur Susing cf Scherlen 1934, 198.
- 52) S. von Gundolsheim avait des biens à Soultzbach et à Wihr (Hund 26), tout comme les Girsberg - qui, de leur côté, avaient des intérêts à Colmar ; ceci a pu susciter des frictions. Bien entendu, d'autres motifs, d'intérêts ou de personnes, ne sont pas exclus.
- 53) MG SS XVII 207-208.
- 54) MG SS XVII 132-133 & 216-217 ; RBS 2248.
- 55) MG SS XVII 192 & 218 ; D. Specklin, Collectanea (éd. R. Reuss), n° 1111.

- 56) Scherlen 1934, 189 ; MG SS XVII 220. Les relations des Girsberg en Suisse semblent dues à leur parenté avec les Butenheim (Scherlen 1934, 186-187) ; cf Trouillat II 56.
- 57) Scherlen 1908, 21 & 265.
- 58) Cf RU I n° 137, 160, 176.
- 59) MG SS XVII 220 & 257.
- 60) RBS 2408.- Dès 1295, profitant de la crise, les Girsberg sont revenus à Colmar : MG SS XVII 222.
- 61) RBS 2473 ; Scherlen 1908 41-43.
- 62) RU I 161-162 ; Johann von Girsberg est parmi les témoins.
- 63) Kvk 27.
- 64) MG SS XVII 228. "*Seniores et juniores domini de Girsperch*" pourrait aussi se traduire par "l'ancienne et la jeune génération des Girsberg". Mais on cite à partir de 1398 *die obern & die nidern von Girsberg*, et le tableau généalogique de Scherlen 1934 montre que ces deux branches remontent au moins au début du 14e siècle ; d'où le choix de notre traduction.
- 65) RBS 2600.
- 66) MG SS XVII 230. L'intervention d'Anselm et/ou Heinrich von Rappolstein en 1302 (RU I n° 245), acceptée par Schöpflin (AI II 119) et par Scherlen 1934, 190, semble une invention de Luck (début 17e s.). Ce qui est sûr, c'est qu'en 1303 Girsberg est occupé par la branche aînée : Trouillat III 38-39.
- 67) RU I 183 ; cf Himly 129.
- 68) RU I 189. Un autre accord sur Wihr est conclu avant 1309, mais on en ignore les termes : RU I 198.
- 69) RU I 239-241.
- 70) Il apparaît peu avant 1336 (RU I 347). Peut-être la branche cadette l'a-t-elle bâti après son expulsion de Girsberg.
- 71) Scherlen 1934, 200.
- 72) RU I 447-450.

- 73) Scherlen 1908, 73, 76, 274-275.
- 74) RU III n° 642.
- 75) RU III n° 619 & 624 ; cf AI II 120.
- 76) RU III n° 894-896, 902, 921-935, 947, etc.
- 77) RU III n° 1051 & 1073 (1438).
- 78) Scherlen 1908, 120 ; Reichsland (n. 50), III/2, 1188.
- 79) Phénomène assez général en Alsace : cf Rapp 87-89, Wirth 14. Au début du 14<sup>e</sup> s., la rivalité entre deux prétendants à l'Empire, Frédéric de Habsbourg et Louis de Bavière, donne lieu, une fois de plus, à des opérations militaires importantes, dans lesquelles sont impliqués les évêques de Strasbourg, partisans du premier, les Rappolstein, partisans du second, les Hattstatt, qui ont changé de camp, et Colmar, que les Habsbourg assiègent en 1330. Il est significatif qu'aucun de nos châteaux ne soit mentionné dans ce contexte.
- 80) AHR C 1177/8, E 2187, L 388 : plans de 1761 & 1792.
- 81) Kraus 124 & 609 ; Scherlen 1934, 183.
- 82) Sur la ferme, cf Scherlen 1934, 208-213. Au 16<sup>e</sup> s., elle prise à bail et habitée (1573-1630 environ) par les nobles de Veningen, qui, pour lui donner l'aspect d'un château, l'entourent d'un fossé et de trois étangs. Détruite vers 1820, elle est rebâtie à proximité en 1894.
- 83) Scherlen 1934, 182 & 213.
- 84) RU I 61 & Scherlen 1934, 184.
- 85) RU I 57 = CSR 19.
- 86) Salch 111.
- 87) KvK 27-28. Les Gir et les Girsberg ont les mêmes armes, et le surnom *Schotte* se trouve chez les deux familles ; elles sont donc probablement apparentées.
- 88) MG SS XVII 208.
- 89) AI II 119.
- 90) MG SS XVII 132-133.

- 91) J.M. Gyss, Histoire de la ville d'Obernai, Strasbourg 1865, I 96 l 101. L'acte a disparu, et n'est connu que par les indications de Gyss, que nous citons sous toutes réserves.
- 92) MG SS XVII 217 ; la chronique d'Ellenhard (n. 90) date la reddition du 2 février.
- 93) Selon Ellenhard (n. 90) et une autre source citée par Scherlen 1934, 189.
- 94) RBS 2314 ; MG SS XVII 192 & 218.
- 95) RBS 2408 ; MG SS XVII 193 & 222.
- 96) Cf n. 64.
- 97) Un acte des *seniores de Giersberge* est daté du château en mai 1303 : Trouillat III 38-39.
- 98) RU I 239-241.
- 99) L'interprétation de Scherlen 1934, 192, est en grande partie erronée.
- 100) AHR E 2813/2 (1356) ; RU II 89 (1373), 461 (1398), 513 (1401) ; Scherlen 1934, 194-197.
- 101) RU II 36 & 89 ; au contraire, l'hommage des Girsberg pour le Stein est attribué à Ulrich (Ibid.).
- 102) RU II 169 ; cf les traités de Bruno avec Wenceslas, entretemps devenu roi, en 1392-94 : RU II 284 & 323.
- 103) RU III 438, 470, 479 ; sur la date du mariage, cf RU II 125.
- 104) RU II 368 : "zuo buwende Girsperg die vesten gelegen in Münstertal" ; 100 florins font une somme modeste, qui n'aurait jamais suffi à rebâtir un château ruiné, comme le prétend Schöpflin, AI II 119.
- 105) RU III 62. Le texte ne précise pas de quel Girsberg il s'agit, mais Smassmann ne dispose pas du Stein, et Girsberg-Schänzel est le plus adapté à une exploitation pastorale.
- 106) Scherlen 1934, 201, sûrement d'après une des sources manuscrites citées ibid., n. 135.
- 107) Scherlen 1934, 198-199.

- 108) AHR 3G carton 11 (St Pierre, D 1/3), fol. 36<sup>V</sup> & 37<sup>V</sup> : "item infra villam in castro Gyrsperg iuxta Sebdenbach unum pratum" etc ; "item subtus castrum Girsberg in der Hart pertinet ad eadem bona". Scherlen lit à tort "subscriptum castrum".
- 109) Scherlen 1934, 199 & n. 115. Le lieu-dit *Sippenmatt* est attesté au 18e s. entre la ferme de *Giersbourg* et la Fecht : AHR C 1177/8 et E 2187.
- 110) AHR C 1174/4 ; cf n. précédente.
- 111) AHR E 2813/5 (très effacé) ; extraits dans RU III 44.
- 112) Basler Chroniken IV 379 ; cf aussi RU III 44.
- 113) Scherlen 1934, 208.
- 114) Scherlen 1934, 208-209.
- 115) Comme le suggère Scherlen 1934, 213, sans remarquer qu'il contredit par là la thèse qu'il a soutenue *ibid.* 209.
- 116) En particulier, il n'est pas entièrement exclu que le texte cité n. 113 vise le Girsberg qui appartient aux Rappolstein depuis 1316.
- 117) Scherlen 1934, 208. Sur les banalités dans les châteaux à la fin du moyen-âge, voir les hypothèses (passablement téméraires) de Ch.L. Salch dans *Châteaux & Guerriers de l'Alsace médiévale*, Strasbourg 1975, 385-387.
- 118) Trouillat V 7 = Clouzot (n. suivante) 163.
- 119) Terrier des pays d'Autriche (1394), AHR C 47. La partie de ce pouillé concernant l'Alsace est publiée dans G. Stoffel, *Dictionnaire Topographique du Haut-Rhin*, 1ère éd. Paris 1868, ici p. 220. Sur la date, cf L. Freyther, *Der bischöflich-baslerische Liber Marcarum*, *Archiv für els. Kirchengesch.* 7, 1932, 113-160, confirmé par E. Clouzot, *Pouillés des Provinces de Besançon...*, *Recueil des historiens de la France*, Pouillés, VII, 1940.
- 120) Hans-Wilhelm a un chapelain en 1410 : RU III 44. Il desservait probablement la chapelle de Girsberg-Staufen.
- 121) Il arrive qu'en détruisant un château, on épargne sa chapelle : ainsi à Tannenberg (Hesse) en 1399, à Hohegisheim en 1466.

- 122) Scherlen 1934, 209, malheureusement sans date ni source précise.
- 123) Ibidem.
- 124) Den burgstaten der vesten Girsperg : AD II 446.
- 125) Salch 110.
- 126) Du moins probablement : on ne connaît à la famille aucun appui politique, et elle n'a pas légitimé son château par une oblation, puisqu'il est encore allodial en 1410 et sans doute 1507.
- 127) AHR 3G carton 11 (St Pierre, D 1) = CSR 27-28.
- 128) Cf Du Cange III 552-554.
- 129) Pratique assez répandue, cf Salm, Landsberg, Schwarzenberg, etc (Rapp 11-12; ASAM 4, 1977, 27 & 48).
- 130) L'original a *capellanus* et *ecclesia* ; le premier mot indique qu'il ne s'agit pas d'une église paroissiale ; mais, ayant déjà son ressort d'îmîer, elle est en passe de le devenir. Elle l'est dès 1267 : Hund 25. - Sur ces problèmes cf L. Pflieger, Die elsässische Pfarrei, Strasbourg 1936, notamment 129 & 287-292.
- 131) Hund 21-25. A. Scherlen, Ein Wort zu den Ausgrabungen auf der Gigersburg, 1913, 6, croit que l'*oppidum* est Wintzenheim ; mais dans ses travaux postérieurs, il révoque (tacitement) cette opinion indéfendable.
- 132) Quand un village est partagé entre deux seigneurs, il arrive souvent que chacun y fonde une église ; en revanche, Pflieger (n. 130) ne cite aucun exemple d'église fondée en commun.
- 133) On objectera que la basse-cour du château est trop petite pour accueillir un village. En fait, on ne sait rien de son état primitif. Rien ne prouve que les fossés et restes de murs actuels remontent à 1222.
- 134) Le même Andreas a fondé la chapelle de Katzenthal (avant 1233) et celle de St Martin, plus tard St Jean, entre Wihr et Walbach, qu'il offre en 1234 aux Hospitaliers de Colmar : Scherlen 1934, 185. Faut-il y voir une politique suivie ?
- 135) Rien dans les Regesten der Bischöfe von Konstanz ; le Niederhof appartenait au chapitre cathédral, dont les actes ne sont pas pris en considération dans cet ouvrage.

- 136) D'après CSR 21 (1214), l'ainé des Girsberg est Ludwig et non Andreas.
- 137) Soultzbach apparaît en 1211 (NSD X 261), Wasserbourg n'est pas cité avant 1222 ; cf Hund 18-28, Chavoën 48-54.
- 138) Comme l'a bien vu Wirth 88.
- 139) La charte est scellée par l'évêque de Bâle, l'abbé de Murbach et la ville de Colmar : apparemment les trois autres puissances avec lesquelles les Girsberg ont des relations étroites.
- 140) Mossmann n° 23 ; Hund 23.
- 141) Selon le Dominicain de Colmar (MG SS XVII 223), 21 ohms font un foudre.
- 142) Hund 23 ; cf KvK 37 & fig. 66.D. von Wassenberg est cité en 1289 comme ami des Hattstatt : RBS 2243.
- 143) Cf Stoffel 582.
- 144) Après 1222, Wasserbourg n'est plus jamais qualifié d'*oppidum* ; cf notamment Trouillat IV 296 (1370).
- 145) Scherlen 1908, 211, 263, 270 & tableau général. 2.
- 146) Mossmann n° 60 ; Hund 23. Scherlen 1908, 211, suivi par Salch 329, donne par erreur la date de 1324. - Le même Ulrich est cité avant 1328 (Ullinus de Wassemberg de Domo : SU IV/2 265), en 1346 (Scherlen 1908, 320) & 1350 (F. Eyer, Das Territorium der Herren von Lichtenberg, Strasbourg 1938, 167-168).
- 147) Cf Reichsland (n. 50) III/2 1184.
- 148) Scherlen 1908, 211.
- 149) Mossmann n° 95-97.
- 150) Berler 47 ; il s'agit d'un épisode alsacien d'un conflit essentiellement souabe, relaté en détail par Chr. Fr. von Stälin, Wirtembergische Geschichte III, Stuttgart 1856, 421-425.
- 151) RU III 284 & 308.
- 152) RU IV 184, 198, 415 ; cf *ibid.* 133 & 136 & KvK 91.

- 153) AI II 101 & 125 ; KvK 91.
- 154) Stoffel 582 : Specklin nomme le village *Waszen* et le château *Waszenburg* ; sa carte n'a qu'un symbole pour désigner les châteaux, qu'ils soient habités ou en ruine.
- 155) AI II 120-121.
- 156) AHR C 1176/19.
- 157) Salch 330 ; dans sa description, il confond le N (pourtant indiqué sur le plan) avec l'E.
- 158) AHR C 1174/4, reproduit dans Salch 292.
- 159) Hund 32, & carte ; les objections d'E. Herzog, *Rappolsteinische Güter & Rechte im alten Wasserburg*, ASHM 1936, 178, ne sont pas fondées.
- 160) C'est apparemment l'opinion d'E. Morand, *Die Rappolsteiner in Wasserburg*, ASHM 1932, 50.
- 161) RBS 1559, d'après l'original ; NSD X 250 = URR I 12, d'après une mauvaise copie, avec la date de 1209.
- 162) Hammelthal au 18e s., où il forme encore la frontière du ban de Rouffach : AHR C 1174/4 ; Ammelthal en 1610, AHR H 6/50.
- 163) Voir les formes anciennes de Dorschbach dans Stoffel 124, notamment *Storckenspach* en 1441.
- 164) *Streuwenberg* en 1441 (Stoffel 538), *Strauberg* sur les cartes des 17e & 18e s., *Strohberg* sur la carte d'état-major.
- 165) Photo d'E. Wagner, *Les ruines des Vosges*, 1910, II 153 ; description de Morand (n. 160), 50, illustrée d'une vignette de H. Matter, apparemment d'après nature.
- 166) Schilteck, au-dessus de Schramberg, en Forêt-Noire, pourrait se trouver dans ce cas.
- 167) Il est curieux que Salch, qui croit (à tort) que l'Alsace a ignoré le mur-bouclier jusqu'à la fin du 13e s., n'ait aucune réticence à dater de 1222 cet épais massif.

- 168) Rothmüller 1863, pl. 53 ; dessin du même (esquisse pour la lithographie de 1863), Bibl. Mun. de Colmar, reproduit dans Wirth 96 (agrandi, mais mal rendu) ; dessin au crayon, 1822, coll. particulière, Bibl. Mun. Colmar ; photos d'A. Braun, L'Alsace photographiée, Mulhouse 1859, I 28 (consultable aux AHR) et d'E. Wagner (n. 165).
- 169) Wirth 98 ; cf ibid. 93 & 103.
- 170) Sans doute à cause de la densité de la végétation - que Rothmüller a éclaircie pour que sa vue soit plus distincte.
- 171) Déjà Rothmüller n'en montre aucune.
- 172) Salch 292 ; cf Wirth 93.
- 173) Hüsern, village disparu près de la chapelle St Léonard, commune de Pfaffenheim (à ne pas confondre avec Hüsseren-les-Châteaux, comme le fait Salch 292) et couvent de Dominicaines fondé en 1236 (URR I 19-20), transféré plus tard à Klingental, puis à Bâle.
- 174) Basler Urkundenbuch I 112. Il n'est dit nulle part, et pour cause, que D. von Schrankenfels est l'avoué du couvent, comme l'imagine Wirth 84. *Advocatus* (*Vogt*) signifie ici "tuteur".
- 175) Cité par C. Hoffmann, L'abbaye de Marbach, Bull. Soc. Cons. Mon. Hist. 20, 1902, 67-68. Voir les réserves de Klewitz (n. 10) p. 2.
- 176) AD I 432. Le même est témoin d'une donation des Hattstatt en 1271 à Gueberschwihr : Scherlen 1908, 239.
- 177) Scherlen 1908, 186 ; Scherlen 1934, 196.
- 178) Les Schrankenfels semblent toujours en bons termes avec les Hattstatt, mais toujours en position inférieure : Scherlen 1908, passim.
- 179) Scherlen 1908, 111 & 271 ; cf 258-265 : Conrad-Werner, adulte en 1265, meurt après 1320.
- 180) Berler 29, citant le terrier de ces deux évêques (actuellement ABR G 377).
- 181) Scherlen 1908, 111.
- 182) Berler 48.

- 183) Selon AI II 88, la ruine passe en 1603 aux Schauenburg, héritiers des Hattstatt ; ces derniers l'ont donc conservée jusqu'à leur extinction, comme l'affirme Scherlen 1908, III, sans source.
- 184) Je ne vois cependant pas ce qui permet à Wirth 103 de dire que la base du donjon était massive.
- 185) Vers 1967, selon Salch 292.
- 186) Wagner (n. 165) II 149. Sur cette photo prise de l'ESE, la pointe de l'éperon SE, avec son angle en pierres à bosse, est encore intacte jusqu'en haut. Actuellement, il n'en reste pas même la trace au sol. cf n. 312
- 187) Le bas d'un ébrasement de meurtrière se remarque encore dans ce qui subsiste du 2<sup>e</sup> étage de la face E.
- 188) J. Rothmüller, Vues pittoresques des châteaux ... de l'Alsace, Colmar s.d. (1839-41), pl. 72 : Schrankenfels & Haneck vus de l'W, d'après le croquis de Lebert ; Rothmüller 1863, pl. 52, les mêmes et Burgthalschloss vus du NW, avec une ou deux meurtrières sur la face N du donjon : au-dessous, et peut-être aussi au-dessus de la porte.
- 189) L'un d'entre eux est brisé, mais encore reconnaissable. Curieusement, on ne voit pas de trous de boulin au dessus d'eux.
- 190) La seule consolidation faite au château à ma connaissance.
- 191) O. Piper, Burgenkunde, 3e éd. 1912, 294 (fig. 209) ; de même selon F. Stolberg, Vergessene Trümmerstätten, in Die Vogesen 5, 1911, 342, "l'angle SE (*sic*) est renforcé à la base par un curieux *Mauerwulst* rond".
- 192) Contrairement à la lithographie de Rothmüller, Vues (n. 188). Celle-ci, faite d'après un dessin d'un autre artiste (ce qui ouvre la porte à toutes les erreurs d'interprétation), ne mérite qu'une confiance limitée, surtout quand elle contredit, comme ici, celle de Rothmüller 1863 ; cf n. 195.
- 193) Rothmüller 1863 montre aussi des restes encore notables d'un mur de refend E-W, ainsi que du mur pignon S.
- 194) Il n'est large que de 70 cm sur le parement intérieur, alors que le mur E est épais de 2,7 m à la base. Ces fentes n'ont en aucun cas pu servir au tir.

- 195) Les indications des deux lithographies sont divergentes : celle de 1839 montre une grande baie voûtée en arc surbaissé, et, un peu plus bas et plus au N, une petite fenêtre dont la voûte (ou le linteau) a disparu. Celle de 1863 montre deux fenêtres (ou une baie géminée) à l'emplacement de la première. Elle indique aussi que la baie E est voûtée en arc surbaissé, et signale une autre ouverture dans le mur W, mais déjà dans la cour. Cf aussi note 312
- 196) Wirth 101.
- 197) C'est la seule destination pensable de l'excroissance de la chemise sur la face SW du donjon.
- 198) Le donjon de Wangenburg (après env. 1250) a trois meurtrières cruciformes. Pour celui de Birkenfels, plusieurs meurtrières avaient été prévues, dont une au moins dans un angle ; cf J. Charles, Birkenfels : les pierres taillées de la terrasse NE, Asam 4, 1977, 20-26.
- 199) H. Zumstein, Châteaux-forts de l'époque romane tardive en Alsace, Cahiers d'archéol., d'art & d'hist. d'Als. 15, 1971, 96-98.
- 200) Wirth 93.
- 201) Wirth 93.
- 202) Wirth 98-101.
- 203) Stoffel 219.
- 204) AI II 261 ; Scherlen 1908, 210. *Contra* : Scherlen 1934, 343.
- 205) MG SS XVII 230. Les Hus, établis à Wassenberg, et les Hattstatt (qui possèdent Schrankenfels depuis 1305 au plus tard) combattent les Laubgasse, installés à Laubeck : la vallée du Krebsbach n'est donc sûrement pas étrangère à leur guerre - argument en faveur de Haneck. Mais n'oublions pas que tous ces seigneurs sont aussi, et avant tout, possessionnés dans la plaine.
- 206) Scherlen 1908, 210 ; Dom A. Calmet, Histoire de l'abbaye de Munster (éd. F. Dinago), 1882, 158.

- 207) Un seigneur de Haneck en a probablement fait oblation à l'abbaye à une date inconnue, peut-être tardive. Rappelons que les Schrankenfels sont vassaux de Munster au 14e s. (n. 177) et peut-être dès 1261 (n. 29).
- 208) Scherlen 1908, 210 ; Calmet (n. 206) 173. Cf n. 209.
- 209) AHR (Fonds Munster) H 6/48-50 ; elles accompagnent un dossier relatif au même litige.
- 210) Salch 54 & 128.
- 211) Hund 26.
- 212) Rothmüller 1863, pl. 52.
- 213) Comme l'observe Wirth 103.
- 214) Wirth 98.
- 215) Wirth 98-101.
- 216) Mais c'est arbitrairement que Wirth 87 lui refuse le nom de château : la définition du château par le *Schwabenspiegel* (Rapp 5) s'applique sans conteste à Haneck - dont la Kernburg est d'ailleurs nettement plus grande que celle de Hageneck, cf plan au 1/500e dans Wirth 90.
- 217) Rothmüller, Vues (n. 188) ; J. Baquol & P. Ristelhuber, *L'Alsace ancienne & moderne*, 1865, 490.
- 218) AHR 1174/4, reproduit dans Salch 292.
- 219) AHR H 6/50 (Fonds Munster) ; cf ch. 4.2.1. Je remercie Mlle Lucie Roux de m'avoir aidé à déchiffrer ce nom.
- 220) Selon Salch 54.
- 221) Salch 54 propose de le dater du 14e s., sans donner ses raisons.
- 222) MG SS XVII 198.
- 223) Scherlen 1908, 185 ; Salch 300.
- 224) AI II 89 ; Scherlen 1908, 183 (!) ; Himly 21 & 117.
- 225) Il est impossible de donner ici la référence de chaque exemple ; l'index de l'édition permettra de les retrouver. Pour la date de fortification des agglomérations alsaciennes, voir Himly.

- 226) Stoffel 239, avec source imprécise.
- 227) Annales Murbacenses, éd. Ph.A. Grandidier, Nouvelles Oeuvres Inédites V, 1901, 140 & 159 (en 1260 selon Himly).
- 227a) Sur l'histoire mouvementée de Guemar au 13e s. cf MG SS XVII & RU I (index).
- 228) Ce sont au contraire les exceptions qu'il faut reconsidérer à la lumière de la règle dégagée.
- 229) Le choix du mot *castellum*, de préférence à *civitas* ou même *oppidum*, met l'accent sur la fortification ; il désigne peut-être aussi des agglomérations plus modestes, bourgades ou même villages fortifiés. Il peut également être influencé par une réminiscence biblique (*Jesus circuiebat civitates et castella*).
- 230) AHR 3G carton 28 (Fonds St Pierre, D IV/1) : "ein Wald in einem thal zwischen dem Haus Wasserburg und dem Haus Sultzbach gelegen" est accensé par Payerne à Wintzenheim. Traduction authentifiée (1696) d'un original latin de 1289, qui devait porter "domum Sulczbach".
- 231) Berler 23 ; Scherlen 1908, 44-45 & 160-161.
- 232) Sur Soultzbach du 14e au 18e s., cf Scherlen 1908, 183-195.
- 233) En 1511, le seigneur nomme et révoque le boulanger (Scherlen 1908, 189) ; quant au four cité au 14e s. (ibid. 186), rien ne prouve qu'il était au château, comme le croit Salch 300, plutôt qu'en ville.
- 234) *Stock* peut signifier *tour* : J. & W. Grimm, Deutsches Wörterbuch, s.v.
- 235) Scherlen 1908, 51.
- 236) Chavoën 87.
- 237) AHR C 1174/4.
- 238) Merian, Topographia Alsatiae, Francfort 1663, 62-63 ; la petite vue prise de l'W est déjà dans l'édition de 1643 ; la vue en pleine page du NE apparaît dans le supplément publié en 1654.
- 239) AHR H 6/49 ; Cf Ch. 4.2.1. & 4.3.

- 240) Berler 11 ; Specklin (n. 55) n° 720.
- 241) Scherlen 1908, 162-163.
- 242) RU I 61 ; RBS 641-642.
- 243) Scherlen 1908, 23.
- 244) MG SS XVII, 208.
- 245) Scherlen 1908, 163-166, source principale de ce qui suit.
- 246) A l'emplacement de la ferme Langenberg, au SW de Voegtlinshoffen ; cf RBS 642 & Scherlen 1908, 168-169.
- 247) Scherlen 1908, 164. - La mention d'une garnison en 1286 met l'accent sur le rôle militaire du château. Rien dans les textes n'indique que les Hattstatt aient projeté d'y résider eux mêmes - mais comment expliquer autrement ses nombreuses fenêtres géminées ? (sur leur datation cf ch. 6.3).
- 248) L. Stoff, Le livre des fiefs alsaciens mouvant de l'Autriche sous Catherine de Bourgogne, Colmar 1910, 30 ; en 1466, Hohhattstatt n'est plus fief autrichien : X. Mossmann, Cartulaire de Mulhouse, II 439.
- 249) Scherlen 1908, 345 ; Hohhattstatt a cessé d'être fief lorrain avant 1585.
- 250) Comme dépendance de Lengenberg : Scherlen 1908, 163 ; cf n. 246.
- 251) Stoffel 254.
- 252) Appenwiler, in Basler Chroniken, IV 341.
- 253) En 1457, le château est encore aux mains des Hattstatt : Scherlen 1908, 164.
- 254) Sur la réalité complexe que recouvre ce qualificatif, cf par ex. O. Brunner, Land und Herrschaft, 4e éd. 1959, 1-110.
- 255) Mossmann (n. 248) II 449 ; Blauenstein, Flores, in Basler Chroniken VII, 62-63.
- 256) S. Munster, Cosmographe, oder beschreibung aller länder ... 3e éd. Bâle 1550, 549, avec une gravure représentant un château ; comme on la retrouve, identique, aux chapitres consacrés à Rötteln, Hochburg et Zähringen, elle est sans valeur documentaire.

- 257) Scherlen 1908, 166.
- 258) Merian (n. 238) 10-11. Le château figure aussi, avec les armes des Hattstatt, sur la carte de Specklin en 1576 ; mais celle-ci, rappelons-le, n'a qu'un symbole pour tous les châteaux, habités ou ruinés.
- 259) Scherlen 1908, 38-39 & 166.
- 260) Selon Kraus II 169 (dont Scherlen 1908 166-167 a repris mot à mot la notice), Hohhattstatt est entouré de tranchées (*Schanzgräben*). Un "très long souterrain", dont Golbéry affirme l'existence en 1828, était "complètement obstrué" au temps de Kraus. Les travaux de 1914-18 rendent ces affirmations définitivement invérifiables.
- 261) Rothmüller 1863, pl. 86. En 1884, Kraus décrit pratiquement déjà la situation actuelle. En 1911, Stolberg (n. 191) 341 a encore vu un dernier montant de fenêtre en place.
- 262) Reproduit dans Scherlen, Hattstatt, die Stammburg der Edlen gleichen Namens, Colmar 1903 (photo illisible), et dans E. Müller, Eine Karte der Gemarkung Hattstatt-Vöcklinshofen von 1621, Bull. Soc. Cons. Mon. Hist. Als. 24, 1915, 137-149 (photo plus distincte & vignette sur la p. de titre).
- 263) Laquelle ? On supposerait volontiers qu'une telle débauche de fenêtres agrémentait la face S, exposée au soleil et protégée par la basse-cour. En fait, en comparant la vue de 1863, celle de 1621, les vestiges en place et l'emplacement des montants de fenêtres trouvés sur le site (*infra*), on échappe difficilement à la conclusion paradoxale que c'est la face N que figure Rothmüller. Que devaient être alors les baies de la face S !
- 264) Müller (n. 262) : le plan figure également l'abbaye de Marbach, qui est relativement bien connue, ce qui permet de tester sa fidélité.
- 265) P. Schmitt, in Châteaux & Guerriers (n. 117), 413.
- 266) Bartsch 30 ; L. 36. Datation d'après H. Wendland, Schongauer als Kupferstecher, 1907, 128, & E. Flechsig, M. Schongauer, 1954.
- 267) F. Wolff, Els. Burgenlexikon, 1908, 144, évoque des "restes du donjon en grès et en moellons", ce qui est d'autant moins crédible qu'en 1911 Stolberg (n. 191) 341 dit n'avoir vu aucune trace de donjon, et que déjà Kraus II 169 n'en fait aucune mention.

- 268) Les tours rondes de Landsberg-Nord (13e s.), de Morimont, Ferrette (15e s.), etc, flanquent l'enceinte, non le logis.
- 269) Selon Salch 360, ce plan n'apparaît qu'à la fin du moyen-âge.
- 270) Ce qui est historiquement fort possible : les Hattstatt ont dès le 13e s. des rapports suivis avec la Lorraine (Scherlen 1908, 180 & passim), et Conrad-Werner, l'un des constructeurs de Hohstatt, sait le français (J. Bretel, Le tournoi de Chauvency, éd. M. Delbouille, Liège 1932, 1-11 ; cf p. VII).
- 271) Th. Biller, Die Entwicklung der hochmittelalterlichen Adelsburg im Elsass, étude encore inédite, aimablement communiquée par l'auteur.
- 272) On trouve encore dans la Kernburg un seuil de grès avec sa crapaudine, et Kraus II 169 signale une colonnette moulurée provenant d'une cheminée, disparue entretemps.
- 273) Après la prise du château en 1466, les troupes de Munster en auraient rapporté comme trophée un lion de pierre, qui a longtemps orné le jardin public de la ville (Scherlen 1908, 165-166). De telles sculptures sont rares dans les châteaux-forts alsaciens - mais quelle créance mérite cette tradition ?
- 274) Si l'on pouvait en croire Berler 15, Nario von Laubgasse aurait restauré St Marc en 1105. En 1183, *Hugo filius domini Ruodolphi de Lobegazza* est témoin au milieu de ministériels épiscopaux, dont aucun autre ne porte le titre de *dominus* (URR I 7 = RBS 616). Il serait absurde d'en conclure (selon un raisonnement fréquent chez Salch) que les Laubgasse possèdent dès lors un château.
- 275) Suntheim, entre le moulin de Sundheim et l'asile d'aliénés de Rouffach, a disparu au 14e s. La *Laubgasse* y est attestée en 1287 (URR I 42).
- 276) Cf URR I 7, 24, 32 (1183, 1244, 1262).
- 277) Actuellement, Laubeck est sur le finage de Pfaffenheim.
- 278) Un château loin de tout n'intéresse personne et ne menace personne ; son apparition suscite donc un minimum de mécontentement, et son constructeur, bien que souvent dans l'illégalité (cf Rapp 11-12), ne risque pas trop de représailles.

De plus, il n'a guère à craindre d'être impliqué à l'avenir dans les conflits politiques de tiers, ce qu'il risquerait en choisissant un emplacement stratégique. Enfin, un site peu accessible complique la tâche d'un éventuel assaillant.

- 279) Ceci tient sans doute aussi au fait qu'il n'existe pas sur les Laubgasse d'étude comparable à celles de Scherlen sur les Hattstatt et les Girsberg.
- 280) MG SS XVII 206, 212, 220, 230 ; Strassburger UB II 194.
- 281) MG SS XVII 210. L'abattis de maison est une peine symbolique prononcée pour des délits graves. Elle est abolie à Colmar en 1286 (CSR 49), peut-être à la suite de cette affaire.
- 282) Salch 194.
- 283) MG SS 221.
- 284) URR II 207-208 = RBS 2557.
- 285) Seule donnée précise à ce sujet : en 1309, Richard von Laubgasse (fils) date une lettre "uffen Loubecke" (URR I 84).
- 286) RU I 134 ; cf Salch 301.
- 287) URR I 94-95 & N. Rosenkränzer, Bischof Johann I. von Strassburg, Trèves 1881, 92-93 : deux chartes différentes, du même jour, sur le même sujet.
- 288) Rosenkränzer (n. 287) 49-50, d'après une affirmation gratuite de Ph. A. Grandidier, Oeuvres historiques inédites, Colmar 1865, IV 96.
- 289) URR I 86 & II 209. Le troisième, C. von Eptingen, est marié à une Laubgasse.
- 290) RU I n° 319, 325, 326, 329.
- 291) URR I 101 ; cf AI II 84.
- 292) URR I p. XXI.
- 293) Stolberg (n. 191) 362 pense que le logis lui-même n'était pas en maçonnerie massive, car sinon il resterait au moins la base de ses murs. Affirmation hâtive, mais qui soulève un problème réel : comment se fait-il que Laubeck ait laissé si peu de vestiges ? Les destructions médiévales sont en général loin d'être si radicales. Peut-être le château a-t-il (encore au moyen-âge ?) servi de carrière.

- 294) Salch 194.
- 295) Selon Scherlen 1934, 182, la "fouille" de Girsberg-Schänzel a livré "de belles pierres de taille".
- 296) Outre les exemples cités au ch. 3.3. mentionnons Landsberg, bâti presque entièrement en grès sur un rocher de granite, et le donjon en grès de Hugstein. En 1242, le roi exempte les Cisterciens de Pairis de diverses taxes parce qu'ils lui livrent annuellement 40 charrettes de pierre "pour la fortification de ses villes" (CSR 32). Les villes d'Empire les plus proches de Pairis étant Kaysersberg et Colmar, on voit qu'on n'hésitait pas à transporter assez loin les matériaux de construction.
- 297) Significativement, c'est au donjon, la partie du château la plus chargée de symbole, qu'on réserve les non moins symboliques pierres à bosse, dont on aurait très bien pu se passer en donnant un tracé arrondi au donjon, comme on l'a fait pour l'enceinte.
- 298) Scherlen 1908, 15-22, développant l'opinion naïve de KvK 35, les prétend d'origine noble, mais ses arguments sont sans valeur, et les objections de Klewitz (n. 10) 95 sont justifiées. Vers 1162-68, C. de *Hadestat* est témoin après un Girsberg (RU I 61, notice écrite vers 1200) ; en 1216 et 1228, des Hattstatt sont témoins après des ministériels épiscopaux (RBS 830, Regesta Imperii V/1 4099), et au milieu d'eux en 1236, et 1249 (RBS 1049, 1301). Leur seule alliance familiale connue avant 1250 est avec les Beger, ministériels épiscopaux. Il est fort possible qu'ils descendent à la fois de nobles et de ministériel(le)s ; sur ces mariages mixtes, cf K. Bosl, *Die Reichsministerialität ...* (Schriften der MGH, 10), 1950-51. Il est cependant abusif de faire d'eux des ministériels d'Empire, comme le voudrait Klewitz.
- 299) Bâtir en moellons permet d'abord d'économiser les journées de main-d'oeuvre ; ensuite, de se passer de tailleurs de pierre hautement qualifiés, et payés en conséquence ; et peut-être enfin - mais cet aspect du problème est très mal connu, faute de sources - d'utiliser dans une plus large mesure les corvées des paysans. Ceux-ci, en effet, ne peuvent guère être employés qu'à des travaux non spécialisés (charrois, terrassements, préparation du mortier, etc). L'extraction de moellons est probablement dans les limites de leur compétence.

- 300) Il est vrai que ces deux châteaux sont bâtis *par* l'empereur certes, mais non *pour* lui ; ce sont des "forts de garnison" (Wirth 88) tenus par ses ministériels. - Wirth 103 se demande si, pour ces châteaux, "Wölfelin ne s'est pas mis à l'école des seigneurs locaux".
- 301) On n'imagine pas un seigneur sans chevaux ni sans chiens. De plus, quand on habite si isolé, il est recommandé d'avoir, à tout le moins, un potager et un peu de bétail ; enfin, des textes attestent l'emploi d'ânes ou de mulets pour les corvées d'eau et de bois.
- 302) Cf Wirth 98 et H.M. Maurer, *Bauformen der hochmittelalterlichen Adelsburg in Südwestdeutschland*, ZGO 115, 1967, ch. IX.
- 303) Cf E. Panofsky, *Architecture gothique et pensée scolastique*, trad. & postface de P. Bourdieu, Paris 1970, 211 p.
- 304) C'est vrai de toute l'Alsace (Rapp 9), mais nettement moins flagrant ailleurs que dans la région de Soultzbach. Sa mise en valeur tardive y explique sans doute la faible activité castrale du 12<sup>e</sup> s.
- 305) A Hohhattstatt, ce goût des bains a eu des conséquences véritablement fatales ! Citons aussi Hans Marx, tombé dans une embuscade en rentrant des bains de Dambach à son château de Bilstein (d'Urbeis) : Specklin (n. 55) n° 2149.
- 306) URR II 54-55 (1416). Dans l'optique du moyen-âge, la forêt, c'est le désert. C'est par esprit de pénitence que certains moines et ermites s'y établissent. Et au cours du moyen-âge, le latin *silvaticus* (forestier) devient le français *sauvage*.
- 307) Significativement, le seul château datant sans doute de la fin du moyen-âge - Störenburg - est dans la vallée, et même dans un village. Au 16<sup>e</sup> s., dans le val St Grégoire, les châteaux de montagne encore habités (Schwarzenberg, Hohlandsberg ; Wassenberg ?) sont en nette minorité face aux manoirs des agglomérations (Muhlbach, Wihr, Walbach, Soultzbach, Wasserbourg, Wintzenheim), alors qu'au 14<sup>e</sup> s. encore, les premiers étaient largement majoritaires : c'est donc ici au 15<sup>e</sup> s. que se produit le renversement, et que la noblesse met fin à son splendide isolement.
- 308) AI II 84.

309) Souignée, pour Schrankenfels, par Berler 48.

310) C'est à Wirth que revient le mérite d'avoir "découvert" Wassenberg et Schrankenfels.

311) Je ne saurais terminer ce travail sans remercier tous ceux qui m'ont aidé à le mener à bien, notamment M. Wilsdorf, qui connaît mieux que personne l'histoire de ces châteaux, Th. Biller, qui a mis à ma disposition son étude inédite citée n. 271, et dont les avis m'ont été d'un grand secours, et J. Charles, qui s'est chargé de l'illustration et (une fois de plus) de l'impression de ce bulletin.

312) Ce travail était en cours de frappe quand j'ai eu connaissance de deux dessins de l'architecte J.B. Schacre, représentant Schrankenfels en 1826 (Musées de Strasbourg, Cabinet des Estampes, VA 31/16-17). L'un montre le château du côté de l'attaque. A l'E, le donjon a trois meurtrières superposées (mais légèrement décalées); au S, on n'en voit qu'une, au 3e étage; elle est surmontée d'une pierre en forte saillie (corbeau, ou plutôt gargouille ?). L'autre vue est prise de l'W. A droite le donjon, avec sa porte au N, et une meurtrière à l'W, au même niveau; on devine son excroissance SW, avec un socle terminé en oblique. A gauche le logis, agrémenté de deux larges baies sans remplage, voûtées en arc surbaissé; elles sont trop écartées pour qu'il puisse s'agir d'une baie géminée.

GIRSBERG-STAUFEN

Le site du Staufen, comme ceux de Hohhattstatt et de Schwarzenberg, a servi à l'implantation d'un bunker en 1914-1918. Le seul vestige certainement antérieur à cette date est un fossé taillé dans le gneiss, très approximativement orienté E-W, et qui forme la limite S d'un emplacement assez plat, susceptible d'avoir porté un tout petit château.

Des restes mentionnés par Kraus (t. II, p. 168 & 609-610) - au moins une enceinte, deux murs dont un encore haut d'1 m, deux fossés ou davantage - je n'ai trouvé aucune trace, pas plus que du mur vitrifié allégué par Chavoën (p. 35), qui y voit un refuge néolithique, alors que de Ring (cité par Kraus) parle d'une specula romaine : toutes ces affirmations sont pour l'instant parfaitement invérifiables.

STRASBURG

A l'emplacement indiqué sur le plan de 1761, la crête rocheuse, en pente du SW vers le NE, est barrée par une entaille profonde, qui paraît naturelle. L'utilisant comme fossé du côté de l'attaque, Strasburg se déploie en trois étages : au SW, au point le plus élevé, la Kernburg forme un petit polygone irrégulier au sol assez plan, entouré de tous côtés de pentes raides ; à son pied, au N et au NW, s'étend une première basse-cour. Légèrement en contrebas, au N et au NE, une seconde basse-cour un peu plus vaste.

Seule la Kernburg présente encore quelques restes de murs, principalement au N et à l'W ; il s'agit de murets de pierres sèches, conservés sur une hauteur maximale de 0,5 m, et formés d'assez petits moellons de granit et de gneiss assemblés sans aucun art.

Au vu de ces vestiges, il faut se demander si Strasburg est bien un château médiéval. Dans son état actuel, rien ne le prouve. Il est vrai que, pour un ouvrage antérieur au moyen-âge - au surplus peu probable en cette région de mise en valeur tardive, et spécialement sur ce site - il serait bien petit. Mais seule une fouille scientifique pourrait apporter une certitude.